(Fenouillo



ŒUVRES

DE

M. DE FALBAIRE DE QUINGEY,

Inspecteur général, pour le Roi, des Salines de Franche-Comté, de Lorraine & des Trois-Évêchés.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans le second Volume.

ÉPÎTRE dédicatoire à Madame de Trudaine, *p.* 3
Préface du Fabricant de Londres, 5
Lettre de M. de Wielandt, *à M.* de Falbaire de Quingey, 9
Réponse de M. de Quingey, 10
Lettre de Madame Elizabeth Caminer Surra, *à M.* de Quingey, 13
LE FABRICANT DE LONDRES, Drame en cinq actes, en prose, 17
*Épître dédicatoire à M. le Comte de ***,* 127
Préface de l'École des Mœurs, 129
L'ÉCOLE DES MŒURS, ou LES SUITES DU LIBERTINAGE, Drame en cinq actes, en vers, 133



LE FABRICANT DE LONDRES,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Repréſenté à la Comédie Françoiſe le 12 Janvier 1771.

A MADAME

DE TRUDAINE.

MADAME,

Ceux qui connoissent votre ame savent combien il est flatteur de l'intéresser, & c'est un avantage qui me rendra mon FABRICANT

toujours cher. Cette piece vous a plu : j'ai do réuſſi, & ce ſuccès ne m'en laiſſe pas deſi un autre.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

PRÉFACE.

QUAND nous sortons du Spectacle, après la représentation d'une belle Tragédie, nous rencontrons rarement des Princes fugitifs, des Rois détrônés, qui puissent profiter de l'attendrissement que nous venons d'éprouver. Mais nous voyons chaque jour enlever & vendre les effets de Citoyens malheureux, qui *auroient besoin* de notre commisération, auxquels nous pourrions accorder d'utiles secours, & dont une pitié généreuse préviendroit la ruine.

On se rappelle encore avec plaisir ce que fit, il y a quelques années, un Prince connu par sa bienfaisance & son humanité. Sa voiture se trouvant arrêtée par des meubles qu'on enlevoit pour les transporter sur la place, il fut touché de ce spectacle. Instruit

de la probité des infortunés qu'on dép
loit, il fit appeller l'huissier, acquitta la c
quoiqu'elle fût considérable, & ordon
silence à ceux qui furent témoins de ce
de bonté; mais il ne put être obéi. De pa
actions sont malheureusement trop rares
mi nous, pour qu'on ne s'empresse pas
publier (1).

C'est dans la vue de faire naître l'
d'imiter cet exemple, c'est afin de voi
est possible, des traits semblables se ré
plus souvent dans la société, que j'ai v
mettre sur la scene une famille bourge
tombante dans cet état d'infortune, &
je me suis proposé d'en présenter un ta

& quand j'aurai bien familiarisé mon ſpectateur avec tous mes perſonnages, qu'il aura, pour ainſi dire, vécu quelque tems avec eux dans l'intimité domeſtique, je lui montrerai le déſaſtre de cette même maiſon, & il en ſera plus vivement affecté. Voilà pourquoi j'ai mis beaucoup de détails dans les deux premiers actes; & j'ai haſardé, dans les ſuivans, des tableaux que j'ai cru auſſi touchans que terribles.

Cependant, à la repréſentation, ce Drame n'a point produit l'effet que j'en avois attendu; & ſi ceux qui le liront n'en ſont pas plus touchés que n'ont paru l'être la plupart de ceux qui l'ont vu, j'avouerai franchement que j'aurai été trompé par ma propre ſenſibilité. Je n'ai fait que lui abandonner ma plume, & cette piece eſt ſortie toute entiere de mon ame, ſans même que je ſongeaſſe à faire une piece. J'imaginois n'avoir tracé qu'un plan, n'avoir écrit qu'un cannevas, que je me pro-

posois de mettre en vers. Mais les différentes personnes à qui je le communiquai, crurent que les vers ôteroient la vérité & le naturel qu'ils trouvoient dans ce Drame ; & les pleurs que sa lecture faisoit verser à tous ceux qui l'entendoient, me déterminerent sans peine à le laisser tel qu'on l'a vu au Théâtre, & que je le fais imprimer aujourd'hui.

LETTRE

DE M. DE WIELANDT,

A M. DE FALBAIRE DE QUINCEY.

Vienne, le 20 *Janvier* 1772.

MONSIEUR,

Vous ferez peut-être furpris de recevoir des remercîmens de la part d'un étranger qui n'a pas l'honneur d'être connu de vous. Raffurez-vous, Monfieur ; l'Auteur de *l'Honnête-Criminel* a des droits à la reconnoiffance de toutes les Nations qui ont des Théâtres, & de tous les hommes qui ont des fentimens. C'eft fur-tout aux traducteurs, qui font paffer dans une langue étrangere la beauté de vos Drames, à être les interprêtes des fentimens qu'ils font naître ; & c'eft en cette qualité, Monfieur, que je m'empreffe de vous rendre compte du fuccès extraordinaire qu'a eu votre *Fabricant de Londres* fur le Théâtre Allemand de Vienne. Ma traduction a été fidelle, & c'eft peut-être fon plus grand mérite. Il auroit été auffi ridicule à moi de vouloir vous embellir, qu'il m'eft glorieux de vous avoir montré au vrai. Enfin, ma traduction, que j'ai entreprife par goût, m'a valu bien du plaifir dans le travail, & bien des complimens après la repréfentation. Il eft jufte que je vous en rende la

meilleure partie. Heureux si par-là je vous dédommage du peu d'effet qu'a produit cette piece en France : sans vos critiques nous ne l'aurions jamais soupçonné, & nous n'aurions jamais pu le croire sans votre propre aveu. Quoi qu'il en soit, les Allemands l'ont emporté cette fois-ci sur vos compatriotes du côté de la sensibilité ; & en vous remerciant du plaisir que vous leur avez fait, ils s'en promettent toujours autant de votre part. Avec quel plaisir ne hasarderai-je pas une autre traduction d'un nouveau Drame de votre plume ! Sûr d'un succès heureux, j'ai l'honneur d'être, &c.

JEAN-ANDRÉ DE WIELANDT,
Conf. de Régence de B. Bar.

RÉPONSE DE M. DE QUINGEY,

A M. DE WIELANDT.

A Paris, le 15 *Février* 1772.

partie à l'habitude où elle est d'applaudir à tout ce qui sort de votre plume. Cependant, Monsieur, quoique ce succès vous appartienne peut-être plus qu'à moi, je ne l'ai pas appris avec moins de satisfaction.

J'avois vu, sans en être affligé, ma piece avoir ici un sort moins brillant; je n'ai pas le droit de m'étonner lorsque je ne réussis pas. Je ne connois point les critiques qui en ont été faites : la foiblesse de ma vue, me permettant de lire fort peu, m'oblige à mettre dès long-tems un grand choix dans mes lectures. Mais je m'estime heureux de recueillir les suffrages d'un Peuple qui, par la simplicité de ses mœurs, par son goût pour la vie domestique, & par la vérité avec laquelle il sait peindre la nature, est bien fait pour juger un Drame que j'ai voulu composer dans un genre simple, naturel & tout-à-fait vrai. Les détails qui devoient paroître minutieux & puériles à Paris, où les peres voient à peine leurs enfans, ont pu intéresser à Vienne, où l'on vit davantage dans l'intérieur de sa famille. Enfin, Monsieur, les applaudissemens que vous m'avez obtenus si loin de ma patrie, me paient assez du prix de mon travail. J'aurois tort de ne savoir pas me contenter de pareils dédommagemens; je dois en quelque façon y être accoutumé. Jusqu'à présent le Théâtre de la ville que j'habite reste fermé à *l'Honnête-Criminel*, quoique, depuis plusieurs années, cette piece soit vue avec intérêt sur la plupart des autres Théâtres de l'Europe.

Voilà du moins, Monsieur, un avantage b
constaté du genre que j'ai adopté & que plusie
personnes traitent encore ici de barbare, c'est de
se trouver étranger chez aucune Nation policé
mon ame me l'a naturellement indiqué, mais l'amo
propre pourroit aussi le faire choisir. Ce qui est tr
plaisant pour un Peuple, ne l'est souvent point
tout pour un autre, & cesse de l'être pour le mê
Peuple dans un autre moment. La Comédie gaie,
côté de l'effet, a donc nécessairement une sphere p
resserrée que la Comédie attendrissante; celle-ci p
netre dans les cœurs, celle-là ne s'exerce que sur
surfaces, n'a pour objet principal que les ridicul
Or, ce sont des formes de la nature humaine, l
quelles varient continuellement selon la différen
des tems & des lieux; mais le fond des sentime
demeure toujours à-peu-près le même, & la sensil
lité est, pour ainsi dire, une corde universelle
ne peut être touchée avec quelque justesse sans q
la vibration s'en communique plus ou moins for

LETTRE

De Madame ELIZABETH CAMINER SURRA,

A M. DE QUINGEY.

De Vicence, le 7 Août 1773.

MONSIEUR,

Vous vous flattez peut-être que je vous laisse en repos ; c'est du moins ce que doit me faire soupçonner votre silence, mais vous vous trompez. Il faudroit que votre correspondance fût moins estimable, pour que je pusse aisément y renoncer.

Vous devez, Monsieur, avoir reçu le second volume de ma collection de traductions théâtrales que je vous ai envoyé. Vous y aurez trouvé *l'Honnête-Criminel* réimprimé, & *le Fabricant de Londres*. Si vous avez reçu ma derniere lettre, vous saurez combien cette piece a plu sur nos Théâtres ; mais vous ne sauriez vous imaginer les applaudissemens qu'elle a remportés à la lecture, les larmes qu'elle a arrachées de tous les yeux, de tous les cœurs sensibles. Que vous êtes avantageusement connu en Italie ! J'ignore toutes les raisons qui font avoir plus de succès au

Fabricant à la lecture qu'à la représentation, quo
qu'il en remporte aussi beaucoup sur la scene. Ce qı
vous remarquez des enfans en est une. Les petits d
tails ne plaisent pas universellement au Théâtre, c
il y a souvent des ames de boue toujours prêtes
tourner en plaisanterie ce qu'elles ne sont pas à po
tée de sentir. J'étois convaincue de cela, lorsque j'
abrégé les rôles des deux enfans avant que de fai
représenter votre piece ; je n'ai pas manqué cepe
dant de les remettre dans leur premier état, en
faisant imprimer. Je vous fais mes complimens si
ceres sur les transports qu'elle a excités en Allem
gne. Faites-m'en d'aussi empressés, Monsieur, vo
le devez, si vous connoissez bien l'intérêt que
prends à la justice qu'on vous rend. Je vous p
très vivement de m'envoyer tout ce qui sort
votre ame sensible, & qui est si fait pour être a
precié de la mienne. J'ai l'honneur d'être avec tou
l'estime & tout l'attachement possible, Monsieu

Description du lieu de la Scene.

LE Théâtre repréſente une arrière-boutique, dans laquelle on voit à gauche une table à écrire, & à droite de petites chaiſes & une table d'enfans. Une belle pendulé eſt poſée ſur la cheminée, & quelques chaiſes & fauteuils ſont rangés çà & là. La cloiſon du fond s'ouvre dans le milieu par une porte à deux battans, qui eſt à jour & laiſſe voir ce qui ſe fait dans la boutique. Il y a encore deux autres portes; l'une, à droite ſur le devant, par laquelle on va au magaſin & à l'attelier où ſe fabriquent les draps; & l'autre à gauche, dans le fond, qui conduit aux appartemens d'en haut.

LE FABRICANT DE LONDRES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VILSON, DAVID.

(*Vilson en robe-de-chambre entre sur la scene par la gauche, regarde dans la boutique, & appelle David qui vient aussi-tôt.*)

VILSON *à part, en avançant sur la scene.*

DAVID..... que de soucis & d'inquiétudes s'amassent en un jour d'absence ! Je n'ai pas fermé l'oeil.....

(*A David qui vient de la boutique.*)

David, tous les ouvriers sont-ils à l'ouvrage ?

DAVID.

Oui, Monſieur, depuis plus d'une heure, &
la ſemaine les nouveaux draps qu'on vous dem
ſeront finis.

VILSON.

Eh bien, tu l'écriras à ce marchand, il les att
N'avons-nous pas beaucoup de paiemens à fair
matin ?

DAVID.

Beaucoup trop, Monſieur; & vous-même v
vous gênez en prenant, pour le même jour,
engagemens ſi conſidérables. Voilà déjà trois lett
de-change que l'on vient de me préſenter.

VILSON.

J'en attends deux autres encore.

DAVID.

Il n'y a plus ici d'argent.

VILSON.

DAVID.

Si elles n'avoient pas été payées, vous en auriez sûrement eu des nouvelles par la poste d'hier, car Jacob Artur est strict; mais le banquier de Norwick est exact; d'ailleurs Sudmer, son associé, qui vous a fourni les lettres, en répond, & il est riche.

VILSON.

Aussi n'ai-je point d'inquiétude là-dessus. Plût au Ciel que mon cœur fût aussi tranquille sur le reste! Fanni & sa mere sont-elles sorties hier pendant mon absence.

DAVID.

Non; mais le lord Orsey est venu . . .

VILSON.

Comment? Mylord Orsey? . . . . . Elles ne devoient plus le voir. Elles m'avoient promis... Ah! l'on me trahit! la mere & la fille sont d'intelligence pour me tromper. Quoi! je m'absente un seul jour, & l'on profite... Ce sont elles qui l'auront sans doute fait avertir. Mon cher David, ne me déguise rien. Quand Mylord est-il venu? A-t-il resté long-tems? Que s'est-il passé?

DAVID.

Il vint hier à midi, & demeura plus d'une heure dans la chambre de Madame Sonbrige.

VILSON.

Fanni y étoit-elle ?

DAVID.

On l'appella ; mais elle ne resta pas long-tems quand elle sortit, elle me parut fort émue.

VILSON.

L'amour de ce lord l'emporte sur le mien ! rang, ses richesses...

DAVID.

Son laquais vint encore hier, à six heures du so apporter une lettre à Madame Sonbrige.

VILSON.

Ma perte est certaine. Je vais être abandonné, crifié. Fanni, sans doute, est digne du rang & de fortune que lui offre mon rival. Mais pourquoi tromper, en m'assurant du plus tendre amour ? Fan Fanni me tromper ! Et pour elle j'oubliois tout que je dois à la mémoire de Clariss... Ah, m

DAVID.

Mais, Monsieur, vous vous allarmez peut-être sans sujet. Je ne puis croire....

VILSON.

Fais venir mes enfans. Quand je les vois, le souvenir de leur mere, dont ils m'offrent les traits, affoiblit en moi tout autre sentiment.

DAVID.

Les voici. C'est Madame Sonbrige qui vous les amene.

SCENE II.

VILSON, DAVID, Madame SONBRIGE, *en déshabillé du matin*; JULIETTE *encore coëffée de nuit*; HENRI, *tout habillé*.

Madame SONBRIGE, *tenant par la main les deux enfans*.

BON JOUR, Monsieur Vilson. Voici deux enfans qui viennent embrasser leur papa.

VILSON *embrassant ses enfans, sans regarder Madame Sonbrige*.

Ils lui sont bien chers. Ils lui rappellent....

Madame SONBRIGE, *pendant que Vilson caresse ses enfans.*

Nous vous avons attendu hier jusqu'à onze heures du soir. Nous comptions que vous ne reviendriez plus qu'aujourd'hui.

VILSON, *la regardant avec des yeux sombres, & faisant effort pour se retenir.*

Pour ce que je devois apprendre à mon retour, j'aurois pu ...

(*Il embrasse de nouveau ses enfans.*)

Ah, mes enfans! quelle perte nous avons faite tous trois!

Madame SONBRIGE.

Je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne la sentent pas: &, quant à vous, j'espere que Fanni...

VILSON, *en tressaillant, & fixant Madame Sonbrige.*

Fanni, dites-vous?

du papier, vient prendre les enfans & les emmene dans la boutique.)

SCENE III.

VILSON, Madame SONBRIGE.

Madame SONBRIGE.

LE lord Orſey eſt venu hier.

VILSON.

Je ne le ſais que trop.

Madame SONBRIGE.

Il m'écrivit encore le ſoir.

VILSON.

Pour vous remercier, ſans doute, de ce que vous lui aviez promis le matin.

Madame SONBRIGE, *tirant une lettre de ſa poche, & la donnant à Vilſon.*

Voilà ſa lettre, vous en jugerez.

VILSON, *liſant avec émotion.*

« . . . .
» . . . . *Oui, quelle que puiſſe*
» *être votre condition & la naiſſance de Fanni, que*
» *vous vous obſtinez à me cacher, mon amour ne*
» *s'en informe plus. Je mets aux pieds de votre fille*

» mes titres, mon rang & ma fortune ; je suis ré-
» solu de l'épouser dans deux jours. Après une telle
» assurance, je ne crois pas que vous parliez encore
» de l'amour de Vilson, ni qu'il ose me disputer le
» cœur & la main de Fanni. Je vais passer vingt-
» quatre heures à la campagne, & j'enverrai demain
» chercher votre derniere réponse. Je compte qu'elle
» sera conforme à mes vœux ; sans quoi je ne répon-
» drois pas des excès où la violence de mon amour
» pourroit me porter. Le lord Orsey ».

(Vilson rend tristement la lettre à Madame Sonbrige, sans la regarder.)

Eh bien, votre résolution ?

Madame SONBRIGE *observant Vilson.*

Elle est prise. Cette lettre m'a déterminée tout de suite.

VILSON.

Et Fanni.... n'a point de peine à se conformer.....

VILSON.

Un époux ? moi ?

Madame SONBRIGE *avec douceur.*

Oui, vous-même, si vous voulez accepter sa main.

VILSON *baisant la main de Madame Sonbrige, avec un transport d'amour & de reconnoissance.*

Ah, Madame ! si je le veux ... mais pourquoi m'avoir tenu si long-tems dans l'affreuse incertitude ?... Vous ne savez pas tout ce que je souffrois.

Madame SONBRIGE.

J'ai voulu vous punir ainsi d'avoir un seul instant douté de mes sentimens & de ceux de ma fille. Avez-vous pu nous faire cette injure ?

VILSON.

Madame, pardonnez à un amant des allarmes si justes. Eh ! suis-je digne que vous me fassiez un si grand sacrifice ? Que Fanni renonce pour moi....

Madame SONBRIGE.

Ce sacrifice ne coûte ni à son cœur, ni au mien. Non, mon ami, une funeste expérience m'a trop appris à ne plus me laisser éblouir par l'éclat de la fortune, & à me défier des séductions des grands. Voici le moment de vous faire connoître, enfin, qui nous sommes. Je ne dois point vous laisser épouser Fanni sans vous mettre dans le secret de sa naissance, & vous dévoiler les malheurs de sa triste mere. Je

vous eſtime aſſez pour croire que cet aveu ne changera point vos ſentimens ; & j'aime trop ma fille pour vouloir qu'elle fût à vous, s'il étoit capable de les changer.

VILSON.

Ah ! ne le craignez pas. Quoi que vous ayez à m'apprendre, l'eſtime la plus pure & le plus tendre amour m'attachent à vous pour jamais.

Madame SONBRIGE.

J'oſe y compter. Aſſeyons-nous.

(*Elle va s'aſſeoir près de la table , & Vilſon s'aſſied de l'autre côté.*)

Le récit que je vais vous faire, coûte à mon ame, & va renouveller mes douleurs. Vous allez apprendre le ſujet de cette mélancolie qui m'accompagnera juſqu'au tombeau, & dont vous ne vous étonnerez plus quand vous en ſaurez la cauſe.

Je ſuis née à Dublin. Mon pere, qui faiſoit un commerce aſſez conſidérable, eſſuya de grandes pertes

le frapperent, & je le remarquai. Il trouva le moyen de me parler, de me déclarer son amour. L'honnêteté, la candeur, toutes les vertus étoient peintes sur son visage, je les crus dans son cœur. Comme on pressoit mon mariage, séduite par mon amant, je me déterminai à le suivre, & il me mena avec lui en Écosse.

SCENE IV.

VILSON, Madame SONBRIGE, UN MARCHAND, DAVID.

(*Un Marchand entre alors par la boutique, tenant à la main une lettre de change. Dès que Vilson l'apperçoit, il se leve & va à lui, tandis que Madame Sonbrige s'appuie tristement sur la table, près de laquelle elle reste assise.*)

LE MARCHAND, *présentant sa lettre à Vilson.*

MONSIEUR, c'est une lettre-de-change de douze cents guinées. Je viens en toucher le montant.

VILSON.

Monsieur, vous allez être payé.

(*Il va vers la boutique, & appelle David qui paroît à la porte.*)

David..... il faut payer douze cents guinées. James est-il revenu ?

DAVID, *restant à la porte.*

Non, Monsieur ; vous savez que le banquier Suc
mer demeure à l'autre extrêmité de Londres. Jame
ne peut être ici que dans une heure ou deux.

VILSON, *à David.*

Et il n'y a pas assez d'argent ici pour payer ?

DAVID, *rentrant dans la boutique.*

Non, Monsieur, il n'y en a plus.

VILSON, *rendant au marchand sa lettre-de-change.*

Monsieur, ayez la bonté de revenir dans deu
heures.

LE MARCHAND.

Cela me dérange beaucoup. On m'attend ailleurs
& ce retard m'empêchera peut-être de conclure un
affaire.

Madame SONBRIGE, *se levant, tirant Vilson*
part, & lui présentant des billets qu'elle vient de tire
d'un porte-feuille

Madame SONBRIGE.

Vains difcours. N'allons-nous pas faire la même famille ? J'ai encore des diamans pour cinq cents guinées. Ma fille s'en pare aujourd'hui, mais demain elle s'en défera, pour que vous en mettiez l'argent dans votre commerce. Ne faites point attendre ce marchand ; payez fa lettre.

VILSON, *prenant les billets de Madame Sonbrige.*

Puifque vous le voulez, Madame, je vais l'acquitter. Tenez, Monfieur, voilà le montant de votre lettre en billets de banque.

LE MARCHAND, *recevant les billets de Vilfon, les examinant, puis rendant fa lettre-de-change, après avoir mis fon acquit.*

Cela eft jufte . . . Voilà mon acquit. (*Il fort.*)

SCENE V.

VILSON, Madame SONBRIGE.

(*Ils reviennent tous deux s'affeoir près de la table. Vilfon tient à la main la lettre-de-change qu'il vient d'acquitter.*)

Madame SONBRIGE.

QUAND Falkland me fit quitter l'Irlande, il me promit que l'hymen nous uniroit, dès que nous arrive-

rions en Écosse. Mais lorsque nous y fûmes, il me conduisit d'abord dans une campagne écartée; & m'appprenant que son pere vivoit encore, me demanda du tems pour obtenir son aveu. Cependant la naissance de Fanni sembla redoubler la tendresse de mon amant. Il venoit souvent me voir en secret, & me renouvelloit toujours les promesses qu'il m'avoit faites. Jugez de mon désespoir, quand j'appris tout-à-coup qu'il venoit d'épouser ladi Rutland. Le perfide me marqua que c'étoit son pere qui, quelques jours avant sa mort, l'avoit contraint à cet hymen; qu'il n'avoit pas eu la force de résister, & peu de tems après, il partit avec sa femme pour la Jamaïque, dont il venoit d'être nommé gouverneur. Après son départ, on me remit une lettre de lui avec trois mille livres sterlings en billets de banque. Il me promettoit de faire un sort à ma fille, de pourvoir à tous nos besoins, & me prioit de demeurer toujours dans la terre où j'étois établie. Mais un séjour qui me rappelloit sans cesse sa perfidie me devint odieux. Je

écrivoit au négociant chez qui j'étois, & s'informoit ſouvent de moi & de ma fille. Enfin, je me réſolus à retourner en Irlande. Je quittai Neucaſtle pour venir m'embarquer à Briſtol : ma fille y tomba malade, & je fus obligée de laiſſer partir le vaiſſeau, qui fit naufrage ſur les côtes d'Irlande.

VILSON.

Ah ! le Ciel voulut vous ſauver. Il ſavoit la perte que je devois faire, & vous deſtinoit toutes deux à m'en conſoler. Que j'eus de bonheur d'arriver alors à Briſtol !

Madame SONBRIGE.

Votre rencontre ne fut pas moins heureuſe pour moi. Je venois d'apprendre la mort de mon oncle ; & il m'avoit déshéritée. Cette nouvelle, l'amitié que votre chere Clariſs prit pour moi & pour ma fille, ſes inſtances, les vôtres, tout me décida à vous ſuivre à Londres. Vous ſavez le reſte. Il y a deux ans que nous perdîmes, vous une femme, & moi une amie, également chere à tous deux. Avant d'expirer, elle me conjura de ne point vous quitter, & de vous donner ma fille, quand elle ſeroit en âge de la remplacer. Je promis. J'ai vu avec plaiſir le penchant de Fanni s'accorder avec mes intentions. Je différois pourtant à cauſe de ſa grande jeuneſſe ; mais les pourſuites du lord Orſey, & ſur-tout les menaces qu'il nous fait dans ſa lettre, ne permettent plus de

délais. Vilſon, c'eſt aujourd'hui, ce matin, dans une heure, que vous épouſerez ma fille, ſi ce que vous venez d'apprendre ne vous fait point rejetter ſa main.

VILSON *ſe levant, ainſi que Madame Sonbrige.*

Ah! Madame! croyez que vos malheurs ne font que vous rendre toutes deux plus cheres à mon cœur. Puiſſent mes ſoins & ma tendreſſe vous les faire oublier! je vole aux genoux de Fanni.

Madame SONBRIGE.

Elle s'habille. Allons nous-mêmes nous préparer, & faites avertir le miniſtre.

VILSON.

Il ſera prêt. Le docteur William eſt mon meilleur ami, & il partagera ma joie.

(Il donne la main à Madame Sonbrige, & comme il eſt prêt à ſortir avec elle, David entre par la boutique.)

Tiens, David, enrégiſtre cette lettre avec les autres.

DAVID, *prenant la lettre de change.*

SCENE VI.

DAVID *seul.*

(*Il va vers la table, en regardant la lettre-de-change.*)

HA ! ha ! c'est d'Halifax, de George Kiston ....
(*Il pose sa lettre sur la table, ouvre un tiroir, en tire un grand registre, puis s'assied, & commence à écrire sur son livre.*)
Sept mai 1768.

SCENE VII.

DAVID *assis devant la table*, HENRI, *un* LAQUAIS *de Falkland*, MILK.

HENRI, *courant à David, & se mettant à côté de lui.*

MONSIEUR David, voilà des gens qui demandent mon papa.

DAVID, *levant les yeux, puis se remettant à écrire.*

Eh bien, qu'est-ce ?
(*Le petit garçon prend une plume, tire un morceau de papier, & se met à barbouiller au bout de la table, près de David.*)

(*Il se rapproche de David.*)

Cependant, Monsieur David, le docteur William, à qui je dois cette somme, a déjà envoyé deux fois chez moi pour être payé. Il menace...

DAVID, *mettant l'adresse à sa lettre.*

Bon! le docteur William? C'est l'ami de la maison. Vous n'avez qu'à lui donner votre lettre en paiement.

MILK.

Vous avez raison; j'y vais. (*A part en s'en allant.*) C'est le plus sûr pour moi, & je ne cours plus aucun risque.

DAVID, *rappellant le Marchand, qui est prêt à sortir.*

Ha! Monsieur Milk, vous avez chez vous un bureau de la poste de Londres. Voilà une lettre.

MILK, *prenant la lettre, & regardant l'adresse.*

Rue Southampton. Elle sera rendue avant midi.



SCENE VIII.

DAVID, HENRI, LE LAQUAIS, *puis* JULIETTE *coëffée & habillée.*

DAVID, *se remettant au compte des ouvriers.*

FINISSONS ce compte. Quinze jours à... quinze fois six font quatre-vingt-dix.

LE LAQUAIS.

Mon maître m'a dit de m'informer si un négociant de.... de.... un homme qui s'appelle.... je ne me souviens pas... étoit déjà arrivé.

DAVID.

(*Au Laquais.*)

Voilà qui est bien clair... pose, zéro, avance un.

JULIETTE, *descendant de l'appartement, & courant vers son frere.*

Mon frere, mon frere, mon papa se marie.

DAVID, *regardant la petite fille avec étonnement.*

Votre papa se marie? Quand? Qui vous l'a dit?

JULIETTE.

Ma bonne maman. C'est ce matin. On vient d'envoyer Betzi avertir le ministre. Voyez, on m'a déjà mis mon beau chapeau & ma belle robe.

DAVID, *au Laquais.*

En ce cas, dites à votre maître de ne venir que demain : peut-être qu'aujourd'hui...

(Il se remet à écrire.)

LE LAQUAIS

Mais, Monsieur, vous ne connoissez pas mon maître ; il a le spleen, & la moindre chose le met dans un état... Il vouloit m'envoyer ici avant le jour. Si je vais lui dire qu'on le remet à demain..

DAVID, *finissant son compte.*

Eh bien, qu'il vienne donc aujourd'hui ; il expliquera un peu mieux que vous ce qu'il demande... Voilà qui est fait.

(Le Laquais sort.)

SCENE IX.

DAVID, JULIETTE, HENRI.

JULIETTE.

Mon papa aime tant ma bonne amie ! Quand il est auprès d'elle, il la regarde avec des yeux....

DAVID, *rangeant sa chaise.*

Comment, petite fille, vous avez vu cela ?

JULIETTE.

Oh ! oui ; bien des fois.

(*Les deux enfans prennent David, l'un par la main, & l'autre par l'habit.*)

DAVID, *s'en allant avec eux.*

Eh bien ! vous serez donc toujours pendus à ma ceinture ?

HENRI.

O mon bon ami !

JULIETTE.

Monsieur David, mon papa se marie. Comme nous allons bien nous amuser aujourd'hui !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FANNI, VILSON, JULIETTE.

(*Fanni descend de son appartement; elle est parée & prête à s'aller marier. Vilson, aussi habillé, lui donne la main, & Juliette la tient par la robe.*)

FANNI *tirant de sa poche un collier de ruban, au bout duquel pend une petite rose de diamans, & le donnant à Juliette.*

J'AI donné à votre frere des tablettes, parce que c'est un grand écrivain; & voilà un collier que je vous donne.

montrer à ma bonne, à mon frere, à ma bonne maman, à tout le monde.

(*Elle sort en sautant & tenant le collier à la main.*)

SCENE II.

FANNI, VILSON.

VILSON.

CELA est trop beau pour un enfant, ma chere Fanni.

FANNI.

Elle pourra le porter encore quand elle sera grande. Et puis cela n'est pas bien cher.

VILSON.

Enfin, ma chere Fanni, vous allez donc faire le serment du bonheur de ma vie! Vous allez être à moi pour toujours! L'aurois-je cru ce matin, que ce jour dût être si heureux pour moi?

FANNI.

Ah, mon ami! qu'il doit vous être cher en effet, si votre amour égale ma tendresse!

VILSON.

Ma tendresse! Ah! jugez-en par vos sacrifices. Qu'ai-je fait pour vous, & que ne faites-vous pas pour moi! M'immoler le rang, la fortune que Mylord Orsey....

FANNI.

Je ne vous ai rien sacrifié. Que j'eusse été malheureuse, si m'a mere n'eût pas pensé comme moi; si détrompée par une funeste expérience....

VILSON.

Elle m'a tout conté.

FANNI.

Ce n'est qu'hier qu'elle m'a appris sa malheureuse histoire & le secret de ma naissance. Ah! que je rougis du vil & perfide lord qui m'a donné le jour! Toutes les larmes que j'ai vu répandre à ma mere, celles qu'il lui coûte encore....

VILSON.

J'ai entendu parler autrefois de ce lord Falkland; quand il fut nommé gouverneur de la Jamaïque. On en disoit tant de bien... mais la vertu des grands....

VILSON *à David.*

Elle augmente mon bonheur. Mais il faut que l'envoi des draps qu'ils fabriquent se fasse au plutôt. Dis-leur qu'ils ne quittent point l'ouvrage, j'irai tantôt moi-même les voir dans l'attelier ; & je leur double le paiement de leur quinzaine. A combien monte-t-elle ?

DAVID.

A dix guinées. J'en ai fait le compte.

VILSON.

Eh bien, tu leur en donneras vingt. James n'est pas revenu ?

DAVID.

Non, Monsieur ; cela m'étonne. Il faut qu'il ait trouvé bien des gens à expédier avant lui.

FANNI *à David.*

Dites aux ouvriers que je suis reconnoissante de la part qu'ils prennent à mon bonheur, & que je veux qu'ils soupent tous ici ce soir. Leur journée sera finie, & cette petite fête ne retardera point leur ouvrage. Vous le voulez bien, mon cher Vilson ?

VILSON *à Fanni*

Ah ! ces sentimens de bonté redoublent encore mon amour. David, va voir si Madame Sonbrige est prête.

DAVID.

La voici qui vient. Je retourne vers les ouvriers. Je crois qu'ils feront contens.

(*Il rentre dans le magasin.*)

SCENE IV.

FANNI, VILSON, Madame SONBRIGE, JULIETTE.

Madame SONBRIGE, *tenant d'une main le collier de Juliette, & de l'autre la petite fille.*

VENEZ, que je vous l'attache. Aimez-vous bien celle qui vous l'a donné?

JULIETTE, *baisant la main de Fanni, en passant à côté d'elle.*

Oh! de tout mon cœur.

SCENE V.

FANNI, VILSON, Madame SONBRIGE, JULIETTE, HENRI.

HENRI, *entrant par la boutique, & courant à Vilson.*

MON papa, on vous attend. Le ministre est au temple. Betzi vient avertir.

Madame SONBRIGE *se levant, & allant à Fanni & à Vilson.*

Allons, mes enfans.

VILSON, *donnant la main à Fanni, & sortant par la boutique.*

Quel moment! quels jours fortunés vont le suivre!

JULIETTE *voulant suivre, avec son frere, Madame Sonbrige.*

N'allons-nous pas aussi?

Madame SONBRIGE, *les faisant rester.*

Non, mes enfans; demeurez là, &, à notre retour, vous ne nous quitterez plus.

(*Les enfans, fâchés de ne pas la suivre, la regardent sortir, & restent quelques momens sans rien dire, tournés vers la porte de la boutique.*)

SCENE VI.

HENRI, JULIETTE, DAVID.

JULIETTE, *revenant avec son frere sur le devant de la scene.*

MON frere, montrez-moi donc encore vos tablettes.

(*Henri tire de sa poche ses tablettes, & les regarde avec sa sœur.*)

DAVID *sortant du magasin, & marchant lentement vers la boutique, d'un air rêveur.*

Je commence à être inquiet. Sudmer, Sudmer..... voilà qu'on vient de me demander si je n'en avois rien entendu dire....Qu'est-ce qu'on en dit donc ?.... Et James ne revient pas.

(*Comme David approche de la porte de la boutique,*

SCENE VII.

HENRI, JULIETTE, DAVID, FALKLAND, BETZI.

BETZI *à Falkland.*

TENEZ, Mylord, voilà son commis, si vous voulez lui parler.

(*Elle vient aux enfans, & les tire un peu sur le côté du théâtre.*)

JULIETTE.

O ma bonne! le bel habit qu'a ce Monsieur!

FALKLAND *à David, d'un air sombre.*

Vilson n'y est donc pas? J'avois pourtant envoyé mon laquais, ce matin, dire que je viendrois.

DAVID.

Mylord, excusez. Il est sorti pour aller au temple. C'est qu'il se marie.

BETZI *aux enfans.*

Venez vous asseoir ici, auprès de votre petite table.

(*Les deux enfans viennent s'asseoir l'un vis-à-vis de l'autre, sur de petites chaises, devant leur table couverte de cartes & de joujoux; & Betzi s'assied près d'eux.*)

FALKLAND *à David.*

Eh bien, j'attendrai ſon retour.

(*David avance avec reſpect un fauteuil, à côté de la table à écrire, à la gauche du théâtre ; & Falkland, d'un air rêveur & ſombre, ſe jette dedans, ſans regarder David, ni dire un ſeul mot.*)

DAVID *s'en allant à la boutique, & ſe retournant de tems en tems pour regarder Falkland.*

Cet homme eſt diablement triſte. Son laquais me l'avoit bien dit. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

FALKLAND, BETZI, JULIETTE, HENRI.

(*Falkland eſt à gauche, le coude appuyé ſur la table ; & de l'autre côté, Betzi eſt aſſiſe avec les enfans. Henri ouvre ſes tablettes, en tire le crayon, & ſe met à barbouiller.*)

JULIETTE, *regardant Falkland.*

Ma bonne, il parle tout ſeul.

BETZI.

Paix... jouez avec votre frere.

(*Les deux enfants ſe mettent à faire des châteaux de cartes.*)

FALKLAND.

Et lorſque la mort de mon épouſe rompt enfin ce fatal hymen; quand je me hâte de revênir pour réparer tous mes torts, pour épouſer la mere & donner un état à ma fille, je ne les trouve plus! On me mande de Neucaſtle, que depuis trois ans elles ont quitté cette ville.

(*Il revient s'aſſeoir, tire de ſa poche une lettre, la déplie & la relit.*)

BETZI, *regardant Falkland.*

En effet.... ce lord paroît bien agité. Bon, voilà une maille échappée.



FALKLAND, *arrêté à considérer les enfants.*

Hélas ! j'ai été pere, & je n'ai pas joui du bonheur d'élever ma fille dans mon sein !... Si elle est vivante, elle est dans l'âge de l'amour & de la beauté, dans l'âge où sa mere m'enflamma, & fut, pour son malheur, trop sensible & trop crédule.

JULIETTE, *s'appercevant que Falkland la regarde.*

Ma bonne, il me regarde.

(*Elle se leve & lui fait la révérence.*)

FALKLAND, *la prenant dans ses bras, & la baisant au front.*

Aimable enfant !

(*Il la remet à terre, & se détourne avec douleur.*)

O ma fille ! où es-tu ? Que ne puis-je ainsi recevoir tes caresses, te serrer dans mes bras, me précipiter dans ceux de ta mere !

(*Il va se rejetter avec désespoir dans son fauteuil.*)

HENRI & JULIETTE, *allant tous deux vers Falkland, & lui montrant, l'un ses tablettes, l'autre son collier.*

Monsieur....

FALKLAND, *se détournant des enfants & s'appuyant sur la table, en cachant son visage dans ses mains.*

Non, je ne veux plus de la vie, si je ne puis la passer désormais dans leurs bras. Si je ne les retrouve

pas, la mort terminera mes jours infortunés.

BETZI, *allant prendre les enfants, qui demeurent interdits & tout honteux de voir que Falkland ne les regarde point.*

Allons, venez vous-en : vous importunez Mylord.
(*Elle les emmene dans la boutique.*)

SCENE IX.

FALKLAND, DAVID.

DAVID, *entrant par la boutique, comme Betzi va sortir avec les enfants.*

Betzi, allez à la boutique. (*Elle sort.*)
(*David va du côté du magasin.*)

FALKLAND, *se retournant à la voix de David.*

Vilson tarde bien.

Vilſon n'y connoît perſonne, n'en attend perſonne. Il n'y a nulle correſpondance, j'en ſuis ſûr; car c'eſt moi qui enregiſtre toutes ſes lettres.

FALKLAND.

Comment?... Je ne me trompe pourtant pas.

(*Il tire de ſa poche la lettre qu'il avoit déjà lue; & il relit.*)

« *Vous ſaurez, chez Robert Vilſon, où il logera;* » *peut-être même ſera-ce chez lui* ». N'eſt-ce pas ici?

DAVID.

Non, Mylord. C'eſt ici chez Charles Vilſon. La conformité de nom fait qu'on s'y trompe tous les jours.

FALKLAND, *avec emportement.*

Le diable emporte le laquais impertinent..... Où demeure ce Robert Vilſon?

DAVID.

Il demeure près du pont de Weſtminſter, à côté de l'hôtel de Mylord Orſey.

FALKLAND, *s'en allant.*

Que ne diſiez-vous? Je l'aurois déjà vu, & je le manquerai peut-être.

(*Falkland ſort bruſquement & avec humeur, ſans faire attention à David, qui le reconduit juſqu'à la porte de la boutique.*)

SCENE X.

DAVID, JAMES.

DAVID, *regardant aller Falkland.*

VOILA un singulier homme. Il a surement quelque chose de dérangé dans la tête.... Mais James.... Ah ! le voici.

(*A James qui entre.*)

Tu as été long-tems. Eh bien, l'argent ?

JAMES, *d'un air consterné.*

Ah ! Monsieur David, quelle nouvelle !

DAVID.

Quoi ! que veux-tu dire ?

JAMES.

Sudmer a fait banqueroute.

SCENE XI.

DAVID, JAMES, JULIETTE.

JULIETTE, *venant de la boutique, & courant à David.*

MONSIEUR David, voilà un pauvre.

DAVID *consterné.*

O Dieu ! quel événement ! Il peut en être ruiné.

JULIETTE, *prenant la main de David.*

Donnez-moi un ou deux schelings pour ce pauvre : c'est un bon vieux.

DAVID, *sans faire attention à la petite.*

Oui, ruiné tout-à-fait, si par malheur les lettres sur Norwick.....

(*Il apperçoit Juliette & la repousse.*)

Allons, laissez-moi.

JULIETTE, *à David.*

Mais vous savez bien que mon papa donne toujours aux pauvres, & dit qu'il en faut avoir pitié.

(*Puis reprenant la main de David, & d'un ton suppliant.*)

Un scheling, Monsieur David, rien qu'un scheling. Mon papa est si riche !

DAVID, *la regardant tristement.*

Il est si riche ?... Qui vous l'a dit ?

JULIETTE.

Oh ! c'est ma bonne, & je serai bien riche aussi, quand je serai grande.

(*Entendant alors du bruit dans la boutique, elle y court.*)

Ah ! je crois que voilà mon papa qui revient.

DAVID, *à James.*

James, va nous attendre dans le magasin ; & surtout ne dis rien à personne.... Quel coup ! & dans quelle circonstance !.... comment lui apprendre !

(*James va au magasin.*)

SCENE XII.

DAVID, VILSON, FANNI, Madame SONBRIGE, HENRI, JULIETTE.

JULIETTE, *à Fanni.*

Miſtriſs Vilſon, miſtriſs Vilſon.

FANNI, *careſſant les deux enfants.*

Oui, je ſuis à préſent miſtriſs Vilſon; je ſuis votre petite maman.

JULIETTE, *allant à Vilſon.*

Mon papa, pendant que vous n'y étiez pas, il eſt venu un grand Monſieur, avec un grand ruban par ici, un bel habit; il m'a embraſſée.

VILSON, *à David.*

Qui donc eſt venu?

DAVID.

Un lord qui ſe trompoit, qui demandoit Robert Vilſon.

Madame SONBRIGE, *faiſant ſigne aux enfants de la ſuivre.*

Montons à l'appartement.

FANNI, *à Vilſon.*

Venez, mon ami.

(*Vilſon prend la main de Fanni, & ſe prépare à ſortir.*)

DAVID, *tirant Vilſon par l'habit, & d'une voix baſſe.*

Monſieur, un mot.

VILSON.

Fais tout, mon cher David, je m'en repose sur toi. Je ne veux aujourd'hui m'occuper que de mon bonheur.

DAVID.

Mais, Monsieur, j'aurois un mot à vous dire.

VILSON.

Eh bien ; dis-le tout de suite.

FANNI, *voyant que David embarrassé reste muet.*

Tu peux parler devant moi, David. A présent tous nos intérêts sont communs.

DAVID, *avec embarras.*

Madame, je le sais... mais c'est un petit détail, cela vous ennuieroit.

Madame SONBRIGE, *à sa fille.*

Allons, ma fille, venez donc. Laissez-les un moment.

VILSON, *quittant la main de Fanni.*

SCENE XIII.

VILSON, DAVID.

VILSON, *avec un peu d'humeur.*

EH bien, qu'y a-t-il donc de si pressé, de si mystérieux? Paie ce qu'il y a à payer. L'on doit être revenu de chez Sudmer.

DAVID, *tristement.*

Oui, l'on est revenu.

VILSON.

Quoi?

DAVID.

On n'a point rapporté d'argent.

VILSON.

Comment! point d'argent?

DAVID.

Sudmer fait banqueroute; il a disparu.

VILSON.

Ciel! qu'entends-je?....Est-il bien sûr? Comment? Explique-moi...

DAVID.

James est dans le magasin. Allons le trouver, il vous apprendra tout... Heureusement encore que

Madame Sonbrige vous a donné ces douze cents guinées pour payer cette grosse lettre-de-change.

VILSON.

Ce seroit un malheur de plus, si . . . Allons tâchons de leur cacher, s'il est possible . . . . Sur mon crédit, je pourrai trouver à remplacer cette somme . . . Pourvu que l'on ait acquitté à Norwick les lettres de Sudmer ! . . . . . . Si elles ne l'étoient pas ! . . . . Ah Dieu !

(*Ils sortent ensemble, & vont au magasin.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame SONBRIGE, FANNI, DAVID.

(*Madame Sonbrige & Fanni, descendant de leur appartement, entrent sur la scene par la gauche ; & , un moment après, David sort du magasin, l'air pensif, la tête baissée, & marche très-lentement pour passer dans la boutique : mais appercevant tout-à-coup les deux femmes, il veut les éviter & se retourne pour rentrer au magasin.*)

FANNI, *entrant.*

Ou peut-il donc être allé ? Qu'est-ce que David avoit à lui dire ? Je suis dans une inquiétude !...

Madame SONBRIGE.

Voici David ; nous allons lui demander ...

FANNI, *voyant David se retourner.*

Voyez ; il voudroit nous éviter. David, David, demeurez. Où est Monsieur Vilson ? Qu'est-il arrivé à mon mari ?

DAVID, *avec embarras.*

Mais .... rien.

FANNI.

Rien ? ... Cela est impossible, Monsieur David ; vous me trompez. Pourquoi donc est-il sorti si brusquement, sans nous revoir ? C'est sûrement ce que vous lui avez dit.

DAVID.

En vérité, Madame ... vous vous allarmez sans sujet. C'est pour ces draps, dont l'envoi presse.

FANNI.

Ah ! l'on nous cache...

Madame SONBRIGE.

Calme-toi, ma fille : voici le Ministre William ; ne t'inquiete pas sans raison.

DAVID, *à part.*

Pourvu qu'il n'aille pas leur apprendre .... De-

SCENE II.

Madame SONBRIGE, FANNI, DAVID, le Miniſtre WILLIAM, HENRI, JULIETTE.

(*Le Miniſtre entre, conduit par les deux enfants.*)

JULIETTE, *le tenant par la main.*

VOICI Monſieur le Miniſtre. Si mon papa ſavoit que ſon bon ami eſt ici, il reviendroit bien vîte.

FANNI, *au Miniſtre.*

Monſieur, n'avez-vous point rencontré Monſieur Vilſon. A peine étions-nous revenus du temple, qu'il eſt ſorti ſans nous dire...

LE MINISTRE.

Il faut l'attendre pour nous mettre à table. Il eſt peut-être allé chez quelque ami de Sudmer.

DAVID, *en treſſaillant, & s'empreſſant de l'interrompre.*

Monſieur William, vous ſerez bien content de Juliette. Elle m'a récité hier un chapitre tout entier de la bible.

LE MINISTRE, *careſſant Juliette.*

A merveille. Il faut bien apprendre & bien faire, imiter votre papa, votre maman.

JULIETTE.

Oh ! oui. Avoir, comme eux, bien pitié des pauvres. Je leur donne aussi de mon argent, quand j'en ai.

(*Fanni embrasse la petite fille.*)

LE MINISTRE, *à Juliette.*

Conservez toujours ces sentimens-là, ma chere enfant. Les aumônes qu'on fait sont un fonds qu'on place pour le ciel.

(*Puis se tournant vers Henri qui le tient de l'autre côté par l'habit, & le caressant aussi.*)

Et vous, mon petit ami, êtes-vous aussi sage que votre sœur ? Oui. Eh bien, nous en ferons un petit ministre. Votre état sera de secourir, de consoler vos freres. En est-il un plus noble dans le monde ? Le ciel bénit, dès cette vie même, les personnes bienfaisantes. Voyez, tout prospere à votre papa; c'est parce qu'il soulage, autant qu'il peut, les mi-

prend la main de Madame Sonbrige, & se tient à côté d'elle.)

LE MINISTRE, *à Fanni.*

C'eſt que vous avez l'ame belle. Ah ! votre cœur en a trouvé un digne de lui dans l'époux que je viens de vous donner. Il eſt mon ami depuis dix ans. Ce ſont ſes vertus, ſa bonté, ſon caractere humain & généreux, qui m'ont attaché à lui pour jamais... Si Sudmer...

DAVID, *treſſaillant de nouveau, & faiſant au Miniſtre des ſignes qui ne ſont remarqués que de Fanni.*

Monſieur, je...

FANNI, *regardant David.*

Paix donc.

LE MINISTRE.

Si Sudmer avoit été de même, il ſeroit plaint à préſent, & ſecouru dans ſon malheur.

Madame SONBRIGE, *avec empreſſement.*

Quoi! que lui eſt-il arrivé?

LE MINISTRE.

Il vient de faire faillite.

Madame SONBRIGE *troublée.*

O Ciel! Sudmer manque?

(Fanni fixe David qui reſte confondu.)

LE MINISTRE.

Je me doutois bien qu'il finiroit mal. J'allai lui demander, il y a trois mois, quelques guinées. C'étoit pour secourir des malheureux. Il me les refusa, & dès-lors je prédis sa ruine. La voilà arrivée. C'est bien fait. Tôt ou tard il faut que les gens durs & malfaisans périssent.

FANNI.

Ah ! mon mari y est sûrement intéressé.

Madame SONBRIGE, *à David.*

Ces deux mille livres sterlings qu'on avoit envoyé recevoir chez lui ce matin . . .

LE MINISTRE.

Sudmer s'est enfui cette nuit.

FANNI, *à David.*

Eh bien, David, . . . voilà donc . . .

LE MINISTRE, *rêveur.*

Il eſt pour deux mille livres ſterlings dans cette faillite.....

(*Il tire de ſa poche une lettre-de-change, & la regarde attentivement, pendant que Fanni continue à lui parler.*)

FANNI.

Ce malheur n'eſt pas ſans remede. Je ſuis ſûre qu'il y ſera plus ſenſible à cauſe de moi. Mais dites-lui bien que mon cœur s'eſt montré devant vous; que je ne l'en aimerai pas moins, ne me trouverai pas moins heureuſe. Aidez-le de votre amitié, de vos conſeils.

LE MINISTRE, *tenant toujours à ſa main la lettre de-change.*

Ma chere Dame... excuſez-moi; je ne puis dîner avec vous. Je viens de me rappeller une affaire indiſpenſable.

Madame SONBRIGE.

Eh! Monſieur, en eſt-il qui ne cede au devoir de conſoler, de ſecourir ſon ami dans l'infortune?

LE MINISTRE.

Mon Dieu! c'eſt bien auſſi pour tâcher de le ſervir. Non, je ne puis reſter: je retourne les prier d'avoir égard à la triſte circonſtance... En vérité, je ſuis au déſeſpoir de m'être chargé...

FANNI.

De quoi donc, Monſieur ? Qu'y a-t-il encore ? Quel eſt....

LE MINISTRE, *regardant la lettre-de-change.*

Hélas ! cet argent ne m'appartient pas. Une lettre-de-change ſur Monſieur Vilſon, de quatre cents quatre-vingt-deux livres ſterlings... C'eſt un dépôt qu'on m'a confié... dont je ſuis comptable... des gens charitables qui, ſous mon nom, par mes mains, font de bonnes œuvres... Je ſuis obligé en conſcience d'aller les avertir. Mais j'eſpere qu'à ma ſollicitation ils voudront bien... Il eſt pourtant vrai que Monſieur Vilſon va peut-être ſe trouver ruiné, que d'autres pourroient avoir des créances, les faire valoir... Si, par malheur, ſans égard pour mes prieres, on proteſtoit la lettre, & qu'on vînt ſaiſir vos effets.... ne me l'imputez pas. Je ferai mon poſſible.... Mais, s'ils le veulent.... Adieu, je vais...

nistre le voit, il la tire à part sur un des côtés du théâtre, se met devant elle, & tâche d'empêcher que ce qu'elle fait ne soit apperçu des autres.)

DAVID, *à Madame Sonbrige, à part.*

L'hypocrite ! c'est lui-même qui... Je reconnois la lettre.

FANNI, *donnant au Ministre ses boucles d'oreilles & sa bague.*

Voilà mes diamans. Ils valent plus que la somme que vous demandez. Prenez-les. Ils serviront de gage à ceux que vous représentez.

LE MINISTRE, *prenant les diamans, & rendant la lettre-de-change.*

C'est bien malgré moi que j'accepte ... Ah ! Madame, plût à Dieu que j'eusse été le seul intéressé dans cette affaire ! mais les personnes charitables sont quelquefois si ombrageuses... Notre état est délicat. Si la chose n'avoit regardé que moi, vous me rendez assez de justice, mon ami Vilson me connoît trop bien pour penser...

FANNI, *d'une voix foible.*

Oui, Monsieur ; nous vous connoissons, laissez-nous.

(Le Ministre sort en cachant les diamants, & saluant Madame Sonbrige sans la regarder ; tandis que ceux qui restent sur la scène le suivent des

yeux, & demeurent quelques moments immobiles, dans une ſurpriſe extrême.)

SCENE III.

Madame SONBRIGE, FANNI, DAVID, JULIETTE.

JULIETTE, *allant à Fanni, & la careſſant.*

POURQUOI a-t-il emporté vos boucles, ma bonne amie ? Eſt-ce qu'il ne les rapportera pas ?

Madame SONBRIGE, *à Fanni.*

Allons, ma fille, reviens de ton trouble. Monſieur Vilſon n'eſt que pour deux mille livres ſterlings dans cette faillite, & nous venons de les payer pour lui. Je lui avois déja donné ce matin douze cents guinées. Ainſi ſes affaires ne feront point dé-rangées.

Madame SONBRIGE, *prenant Fanni par la main.*

Monte dans ton appartement. Il te faut un peu de tranquillité. David, demeurez, je vous prie. Je vais redefcendre pour vous parler.

(*Madame Sonbrige emmene Fanni, & Juliette les fuit.*)

SCENE IV.

DAVID, *seul.*

QUELLES femmes ! ... Et que Monfieur Vilfon a été heureux de fe les attacher ! ... Mais ce Miniftre ! ce Miniftre ! ... Je n'en reviens pas.

(*Il regarde du côté de la boutique, &, à travers la porte qui eft à jour, il voit entrer beaucoup de monde.*)

Voici bien des gens .... Nous n'avons, grace à Dieu, plus rien à payer aujourd'hui. Voyons ce qu'ils veulent.

(*Comme il va vers la boutique, un Sergent, fuivi de fix Records, en pouffe la porte, & entre fur la fcene.*)

SCENE V.

DAVID, UN SERGENT, SIX RECORDS.

LE SERGENT, *à David.*

MONSIEUR Vilſon y eſt-il ?

DAVID.

Non, Monſieur.

LE SERGENT.

Il n'y eſt pas ? Je n'en ſuis pas étonné. Il s'attendoit bien ſans doute....

DAVID.

A quoi ? Que demandez-vous ?

LE SERGENT, *tirant des papiers.*

Je ſuis porteur de lettres-de-change qu'il a don-

nous venons saisir & vendre tous ses effets, à moins qu'il ne paie sur le champ. Mais les sommes sont si considérables...

SCENE VI.

DAVID, LE SERGENT, Madame SONBRIGE, VILSON, LES SIX RECORDS.

Madame SONBRIGE, *tenant la lettre-de-change du Ministre, & étonnée de voir tant de monde.*

Eh, bon Dieu! que de gens! David, qu'est-ce que demandent...Ah! j'apperçois Monsieur Vilson; je respire enfin.

(*Elle court, les bras ouverts, à Vilson, qui entre avec l'air de la plus profonde douleur & tressaille encore en voyant le Sergent & les Records.*)

Consolez-vous, mon cher Vilson; la perte que vous venez de faire est légere; félicitez-nous d'avoir eu dans ce moment le pouvoir heureux de la réparer. Vous n'avez plus rien à payer. Voilà l'autre lettre acquittée.

(*Elle lui présente en même tems la lettre-de-change du ministre William.*)

VILSON, *d'un air égaré, regardant la lettre-de-change.*

Que dites-vous ?... Comment ? Avec quoi ?

Madame SONBRIGE.

Fanni a donné ſes diamants.

VILSON.

Fanni ?... Qu'entends-je ?

Madame SONBRIGE.

Oui, mon ami. Elle a eu bien plus de plaiſir à s'en défaire pour vous, qu'elle n'en avoit eu à s'en parer. Ce n'eſt pas là ce qu'il y a d'étonnant ; c'eſt...Mais, venez vîte auprès d'elle ; hâtez-vous...

VILSON.

O Fanni ! Fanni !

(*Puis ſe jettant avec déſeſpoir dans les bras de Madame Sonbrige.*)

Ah ! Madame ! qu'avez vous fait toutes deux ? Hé-

Madame SONBRIGE, *se laissant aller dans les bras de Vilson.*

O Ciel! est-il bien vrai?

VILSON, *faisant un effort sur lui-même pour se calmer un peu.*

Plus de ressource. Mon correspondant de Norwick, l'associé de Sudmer, manque aussi, & toute ma fortune ne suffira pas... Allez vers Fanni...

(*Madame Sonbrige se rejette dans les bras de Vilson, avec un transport de douleur, & Vilson la conduit à la porte de l'escalier.*)

Allez, vous dis-je; éloignez-vous. Ces momens sont affreux. Je ne suis pas en état de vous suivre à présent.

(*Madame Sonbrige sort en pleurant.*)

SCENE VII.

VILSON, DAVID, LE SERGENT, & LES SIX RECORDS.

(*Vilſon vient ſe jetter dans un fauteuil, à la gauc du théâtre, près de la table ſur laquelle il appu ſa tête dans un morne ſilence; & David, to jours dans ſon coin, le viſage tourné contre mur, paroît abîmé dans ſa douleur.*)

UN *des* RECORDS.

MON ſergent, nous perdons du tems: c'eſt jou de vente; &, en nous dépêchant, nous pourro aujourd'hui tranſporter ſur la place une partie ce qui eſt ici.

LE SERGENT.

Oui; mais avant que d'enlever les gros meuble il faut ſaiſir ce qui eſt dans le comptoir, dans les a

(*Il se rejette contre la table, en cachant son visage dans ses mains.*)

LE SERGENT, *allant à David.*

Allons, Monsieur, les clefs.

(*David, sanglottant plus fort qu'auparavant & se détournant encore, tire de sa poche un paquet de clefs, & les jette à terre.*)

LE SERGENT, *ayant ramassé les clefs, & allant vers ses Records.*

A présent, partageons-nous. Que les uns aillent à la boutique, d'autres au magasin, à la manufacture..... Il faut aussi monter aux appartements. Y a-t-il là des portefaix?

UN *des* RECORDS.

Oui, mon sergent; cela ira grand train.

(*Le Sergent entre avec deux Records dans la boutique, laissant ouverts les deux battants de la porte: deux autres Records vont au magasin, & deux autres montent aux appartements. Pendant tout le reste de l'acte, on apperçoit un grand mouvement dans la boutique; on voit passer des meubles, des étoffes, des miroirs, que l'on charge sur des brancards & qu'emportent des portefaix.*)

SCENE VIII.

DAVID, VILSON, *éloignés l'un de l'autre.*

VILSON, *toujours assis.*

Il semble que le destin attendoit qu'un nœud fatal me les eût attachées, pour nous entraîner tous ensemble.... Ah ! ce n'est pas mon sort qui me touche ; c'est le leur !

DAVID, *au côté droit du théâtre, vers le fond.*

Hélas ! moi qui ai vu son pere former cet établissement, qui l'ai vu prospérer si long-tems..... O Ciel ! aurois-je cru jamais que mes yeux seroient témoins.....

VILSON, *se levant.*

Je l'épouse ce matin.... Elles donnent pour moi tout ce qu'elles ont argent diamants Elles ne

main ; il traverse la boutique & s'arrête au fond du théâtre, en donnant des marques de la plus grande surprise, à la vue du désastre de la maison.)

SCENE IX.

VILSON, DAVID, UN LAQUAIS.

VILSON, *allant vers le Laquais, & d'un ton brusque.*

QUE demandez-vous ?

LE LAQUAIS.

C'est à Madame Sonbrige que je voudrois parler.

VILSON, *plus brusquement encore.*

Pourquoi ? De quelle part ? Que lui voulez-vous ?

LE LAQUAIS.

Je viens chercher la réponse à une lettre que je lui apportai hier au soir. C'est Mylord Orsey qui m'envoie.

VILSON, *en tressaillant.*

Mylord Orsey !....

(Il quitte le Laquais, & revient d'un air sombre sur le devant du théâtre.)

Il vouloit l'épouser ! Il alloit lui donner son nom, son rang, sa fortune.... C'est pour moi qu'elle a renoncé à tout cela. C'est moi qu'elle vient de pré-

férer, de prendre pour époux.... Et voilà le sort que je lui fais !

(*Il se jette dans le fauteuil, accablé de douleur; &, pendant ce tems-là, David fixe le Laquais, de l'air d'un homme à qui sa vue fait naître quelque grande idée.*)

LE LAQUAIS, *regardant les meubles qu'on enleve, & tout ce qui se passe dans la boutique.*

Quel changement depuis hier au soir! Quel désastre !

DAVID, *prenant le Laquais par le bras, & le tirant à l'écart, loin de Vilson.*

Mylord Orsey vous envoie, dites-vous? Est-il à Londres ?

LE LAQUAIS.

Non : mais il y sera bientôt. Il a dû partir une heure après moi.

(*A part en quittant le laquais.*)

Il aimoit Fanni, elle ne peut plus être à lui; mais il ne voudra pas la laisser dans la misere... L'amour, la générosité, ses richesses... Oui, suivons cette idée.

(*Il revient vers le laquais.*)

Viens, mon ami; je vais attendre avec toi l'arrivée de Mylord.

LE LAQUAIS.

Mais, Madame Sonbrige? Sa réponse?

DAVID.

C'est moi qui la porte. Viens, sans tarder.

(*A part, en sortant.*)

O Dieu! bénis cette tentative! Fais que je puisse l'attendrir & sauver mon pauvre maître!

(*Il sort avec le laquais.*)

SCENE X.

VILSON, SES OUVRIERS, *au nombre de six.*

VILSON, *toujours assis, & enfoncé dans une profonde rêverie.*

SANS moi... sans moi, demain elle seroit Ladi... Elle épouseroit ce Lord... & maintenant elle n'a pas de pain!...

(*Les ouvriers de Vilſon, qui travailloient à la fabrique de ſes draps, ſortent de leur attelier, d'où ils ſont renvoyés par les gens qui ſaiſiſſent & les draps & les métiers. Ces ouvriers en veſte, en tablier, paſſent ſur la ſcene pour s'en aller par la boutique; ils marchent lentement, les bras pendants, la tête baiſſée, & dans une profonde triſteſſe.*)

UN OUVRIER.

Quel dommage! C'étoit un ſi bon maître! Ah! il n'y a point de bonheur pour les honnêtes gens... Mais le voilà. Dans quelle douleur il eſt plongé! (*Les ouvriers, appercevant Vilſon, s'arrêtent tous dans un morne ſilence.*)

SCENE XI.

VILSON, LES OUVRIERS, LE SERGENT,

Sergent, entrant sur la scene, vient prendre la pendule qui est sur la cheminée. En même tems la petite Juliette, descendant des appartemens, paroît à la gauche du théâtre, & demeure quelques moments dans le fond, sans oser avancer, regardant tristement le brancard chargé de meubles & le Sergent qui emporte la pendule.)

VILSON, *après avoir regardé ses ouvriers, fixant le Sergent.*

Monsieur, voilà de pauvres ouvriers à qui je dois le salaire de leur quinzaine. Il ne monte qu'à dix guinées. Daignez du moins les payer avec l'argent que vous avez trouvé dans le comptoir.

LE SERGENT, *emportant la pendule.*

Je ne puis. Tout ce qui est ici appartient à Jacob Artur, pour qui nous saisissons.

(*Il met la pendule sur le brancard, & les porte-faix l'emportent.*)

Allez à présent. Mais prenez bien garde.

JULIETTE, *venant lentement vers Vilson, & ayant les larmes aux yeux.*

Mon papa, on emporte tout ce qui est chez nous; nos lits, nos chaises, la pendule, tout.

(*Elle se jette dans les bras de son pere.*)

Ma bonne maman, ma petite maman, Betzi, tout le monde pleure là-haut.

(En achevant ces mots, elle tire son mouchoir, appuie son visage sur les genoux de son pere, & se met à pleurer aussi.)

VILSON, *qui jusques-là n'avoit eu qu'une douleur sombre, commence alors à sanglotter, & serre sa fille contre son sein.*

O ma pauvre enfant!

(Puis s'adressant aux Ouvriers.)

Hélas! mes amis, vous voyez mon désastre. Je vous dois, & je n'ai pas de quoi vous payer.

(Il presse de nouveau sa fille contre son sein, & la baigne de pleurs. Tous les ouvriers sont aussi en larmes.)

UN OUVRIER.

O mon cher maître, ne pensez pas à nous. Ce n'est que sur vous que nous pleurons.

VILSON, *en regardant sa fille, arrête ses yeux*



(*Puis flattant son pere & le caressant.*)

Mon collier, tout ce que j'ai, prends tout, mon papa; mais ne pleure pas... Va, peut-être nous redeviendrons riches.... Si je le deviens, ce sera tout pour toi.

VILSON, *pleurant plus qu'auparavant, & présentant aux Ouvriers le collier de sa fille.*

Tenez, mes amis, voilà tout ce qui me reste, & la seule chose que je puisse vous donner. Vous en tirerez bien dix guinées, il en vaut davantage.

TOUS LES OUVRIERS, *se reculant avec un signe d'horreur.*

O Dieu! jamais, jamais.

UN OUVRIER

Ah, Monsieur! nous qui donnerions tout pour vous!... Mais malheureusement nous ne sommes que de pauvres gens.

(*Ils sortent tous à pas lents & en sanglottant.*)



(*Puis flattant son pere & le caressant.*)

Mon collier, tout ce que j'ai, prends tout, mon papa ; mais ne pleure pas... Va, peut-être nous redeviendrons riches.... Si je le deviens, ce sera tout pour toi.

VILSON, *pleurant plus qu'auparavant, & présentant aux Ouvriers le collier de sa fille.*

Tenez, mes amis, voilà tout ce qui me reste, & la seule chose que je puisse vous donner. Vous en tirerez bien dix guinées, il en vaut davantage.

TOUS LES OUVRIERS, *se reculant avec un signe d'horreur.*

O Dieu ! jamais, jamais.

UN OUVRIER

Ah, Monsieur ! nous qui donnerions tout pour vous !.... Mais malheureusement nous ne sommes que de pauvres gens.

(*Ils sortent tous à pas lents & en sanglottant.*)

SCENE XII.

VILSON, JULIETTE.

(*Vilſon regarde ſortir ſes ouvriers, puis s'appuie triſtement ſur la table, laiſſant retomber la main dont il leur tendoit le collier de ſa fille.*)

JULIETTE, *reprenant ſon collier.*

ILS ne ſont pas comme le Miniſtre. Il l'auroit bien pris, lui qui a emporté les boucles de ma petite maman.

VILSON, *ſe levant, & ſe promenant d'un air fort agité.*

Mais il me vient un moyen... oui, c'en eſt un; & il eſt ſûr... Mon parti eſt pris... Il faut...

JULIETTE, *ſuivant Vilſon.*

(Il prend sa fille par la main, & va vers la porte qui conduit aux appartements ; mais sa démarche est lente & tremblante : il s'arrête souvent.)

Je marche en tremblant... O Dieu ! comment les aborder ?... En nous voyant, hélas ! nous allons tous sentir encore redoubler nos douleurs.

(*Il sort par la gauche.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

Le théâtre est dans l'obscurité. Il est sept heures du soir.

SCENE PREMIERE.

VILSON, *seul.*

(*Il entre sur la scene par la gauche, tenant une lampe qu'il vient poser sur la table à écrire. Puis il marche en rêvant, & de l'air le plus sombre.*)

L'HEURE est arrivée ; il est nuit... & je ne reverrai plus le jour... Ma vie ne pourroit être qu'infortunée & fatale à tout ce que j'ai de plus cher.... Ma mort les tirera de l'abîme où mon malheur vient

(*Il écrit.*)

» *Adieu, ma chere Fanni, le nœud qui* . . .
» . . . .
» . . . . *il est brisé, &* . . . . . .
» *plus d'époux. Je vous recommande mes enfants.*
» *Que Mylord Orsey reçoive votre main. C'est la*
» *derniere volonté d'un époux qui vous adore, &*
» *qui ne meurt que pour vous laisser former un lien*
» *plus heureux.* »

C'est à présent à Mylord.

(*Il prend la plume, puis la laisse tomber.*)

O Ciel! il va donc posséder! . . . Il le faut . . . l'idée en est affreuse . . . Ah! j'ai besoin de tout mon courage . . .

(*Il prend la plume & écrit.*)

« *Mylord, rendez heureuse ma chere Fanni. Que*
» *votre amour constant pour elle, que vos soins gé-*
» *néreux pour mes pauvres enfants, soient le prix*
» *du sacrifice que je vous fais, & le fruit de la mort*
» *du malheureux Vilson* ».

(*Il plie les deux lettres, & y met l'adresse.*)

SCENE II.

VILSON, BETZI, JULIETTE, HENRI.

(*Tandis que Vilſon cachette ſes lettres, Betzi entre avec les deux enfants.*)

BETZI, *dans le fond, en envoyant les enfants à leur pere.*

ALLEZ dire bon ſoir à votre papa.

(*A Vilſon, en s'approchant de lui.*)

Monſieur, je vais les mener chez le voiſin Patrice qui veut bien les recevoir pour cette nuit.

(*Les deux enfants viennent auprès de Vilſon qui treſſaille en les appercevant, & ſe jette avec déſeſpoir ſur la table, cachant ſon viſage dans ſes mains.*)

SCENE III.

VILSON, JULIETTE, HENRI.

JULIETTE. (*Elle prend sur la table une des lettr que Vilson vient d'écrire, & commence à en li l'adresse près de son frere.*)

A Mis... Mistris...

VILSON, *reprenant avec précipitation la lettre qu tient Juliette.*

Que faites-vous ? Rendez-moi cela.

(*Il se leve, en tenant à la main les deux lettres puis regardant l'adresse de l'une :*)

A Mistris Vilson.... C'est un nom qu'elle change bientôt pour un autre plus heureux ... En sortan je mettrai cette lettre à la poste de Londres,

JULIETTE, *allant prendre son frere par le bras, & venant s'asseoir avec lui devant la petite table, à droite.*

Paix. Laissez-le tranquille. Ne voyez-vous pas qu'il a bien du chagrin? Venez vous asseoir ici.

VILSON, *regardant ses enfants.*

Je vais donc m'en séparer pour toujours! Tout mon cœur se déchire... O mon Dieu! prends pitié d'eux! Rends-les plus heureux que leur pere!... Pauvres enfants!... orphelins à cet âge!

(*Il apperçoit Fanni qui entre.*)

Mais je vais leur donner une mere.

SCENE IV.

VILSON, FANNI, HENRI, JULIETTE.

(*Fanni entre par la gauche, s'arrête quelques instants devant la porte de la boutique, qui est aussi éclairée par une lampe, & regarde tristement comme elle est nue & dévastée; puis appercevant Vilson, elle court à lui.*)

FANNI, *à Vilson.*

AH! mon ami, calmez votre douleur, c'est le seul moyen de faire cesser la mienne... Eh bien! nous

ferons pauvres. On nous a tout enlevé; mais l'amour & la vertu nous reftent. Si nous y joignons le courage, c'en eft encore affez pour être heureux.

VILSON, *la ferrant dans fes bras.*

O ma chere Fanni !

FANNI.

Nous fommes jeunes. Le travail de nos mains pourra nous faire fubfifter avec ma mere & vos enfants.

VILSON, *en frémiffant.*

Ah ! dites les vôtres.

FANNI.

Oui, fans doute, mon ami, ce font auffi les miens. Pouvez-vous douter que je ne les regarde ainfi ? Mais, je vous en prie, calmez-vous; je ne puis foutenir l'état où je vous vois.

VILSON.

Fanni, c'eft moi qui vous réduis à l'indigence...

(*La douleur de Vilſon paroît redoubler.*)

Quoi ! votre douleur augmente encore ! ces regards égarés... ces ſanglots... Ah ! vous voulez me faire mourir !

(*Elle s'aſſied dans un fauteuil, & s'appuie ſur la table.*)

VILSON. (*Après avoir fait quelques pas en ſilence & dans une grande agitation, tantôt tournant les yeux vers ſes enfants, & tantôt les fixant ſur ſa femme, il vient s'aſſeoir auprès d'elle, prend une de ſes mains & la preſſe tendrement dans les ſiennes.*)

Vous m'aimerez donc toujours ?

FANNI.

Si je vous aimerai ! Ah ! Dieu m'eſt témoin qu'à préſent même dans le monde entier je ne choiſirois pas un autre époux.

VILSON, *lui montrant ſes enfants qui jouent.*

Regardez ces enfants. Hélas ! ils ne ſentent pas encore leur malheur. Ils n'auront que votre amour.

FANNI.

Ils peuvent y compter, & vous en ſerez témoin.

VILSON, *ſe levant.*

Oui, ma chere Fanni, adoptez-les.

(*Il va prendre ses deux enfants, & les amene aux genoux de Fanni.*)

Venez, mes enfants. Voilà maintenant votre mere; mettez-vous à ses genoux, & demandez lui sa tendresse.

(*Les deux enfants se mettent aux genoux de Fanni, qui se penche sur eux, sans pouvoir parler, & se couvre le visage de son mouchoir.*)

Aimez-la, respectez-la . . . Et vous, & vous, chérissez toujours en eux leur malheureux pere.

JULIETTE, *faisant avec son frere des caresses à Fanni, prenant ses mains, embrassant ses genoux.*

Ma chere maman, ma petite maman, aimez-nous bien; nous vous aimerons de tout notre cœur.

FANNI, *en sanglottant.*

Ah! Vilson! Pourquoi nous attendrir à cet excès? Je suffoque. . . Oui, mes enfants, je suis votre mere. Vous m'aiderez à consoler votre pere.



en se parlant d'une voix sourde & entrecoupée.)

Quels déchirements !... S'arracher à ce qu'on a de plus cher... Femme, enfants... voilà, voilà les liens qui attachent !

(Il revient à Fanni qui se leve.)

Ma femme, ma chere femme ... ce nom ne fera pas votre malheur.

FANNI, *tendrement.*

Mon malheur !.... Cruel ! peux-tu le craindre ?

VILSON, *avec enthousiasme.*

Non, votre sort changera, vous serez heureuse.

SCENE V.

VILSON, FANNI, Madame SONBRIGE, LES DEUX ENFANTS.

(Voyant alors entrer Madame Sonbrige, Vilson quitte Fanni, va prendre ses enfants & les mene à Madame Sonbrige. Fanni le regarde, puis s'assied encore, en donnant des marques de douleur.)

VILSON, *à Madame Sonbrige.*

AH ! Madame, vous aurez soin aussi de mes enfants ; vous partagerez avec votre fille la tendresse qu'elle vient de leur promettre.

Madame SONBRIGE, *étonnée.*

La mienne ne peut augmenter. Tranquillisez-vous, Monsieur Vilson; que le courage...

VILSON.

Du courage!... Ah! j'en ai, j'en ai.

Madame SONBRIGE.

Montrez-le donc en ce moment.

VILSON.

Oui... Il est tard... il est tems de faire coucher ces enfants.

(*Vilson les embrasse encore une fois, en tâchant de retenir sa douleur.*)

Adieu... bon soir, mes enfants.

Madame SONBRIGE, *les prenant par la main.*

Je vais les mener à leur bonne. Elle les attend.

on ne ſait pas où il eſt allé ; il eſt étonnant qu'il ne ſoit pas encore rentré.

(Elle ſort par la gauche & emmene les enfants.)

SCENE VI.

VILSON, FANNI.

VILSON, *à Madame Sonbrige qui ſort.*

REVENEZ tout de ſuite près de Fanni.

(Puis allant lui-même pour ſortir par la boutique.)

Allons terminer...

(Il ouvre la porte de la boutique, puis s'arrête, tire ſes lettres de ſa poche, & les conſidérant :)

Voilà mes lettres... celle pour Mylord, celle pour Fanni.

(Il regarde Fanni, qui eſt abîmée dans ſa douleur.)

Je ne l'ai pas embraſſée !... Non, je ne puis m'en ſéparer ainſi.

(Il remet ſes lettres dans ſa poche, revient vers Fanni, & ſe jette à ſon cou ſans rien dire.)

FANNI, *avec une douleur tendre.*

O mon ami !

VILSON, *la tenant toujours dans ses bras.*

Chere épouse!

(*Il la quitte, revient l'embrasser de nouveau; puis s'arrache de ses bras, & sort avec précipitation.*)

Ah! c'est mourir trop de fois.

SCENE VII.

FANNI, Madame SONBRIGE.

(*Tandis que Vilson sort par la boutique, Madame Sonbrige entre par la gauche & vient à Fanni.*)

Madame SONBRIGE.

Tu es seule? Il t'a quittée?

FANNI, *se levant.*

Il vient de remonter.

Madame SONBRIGE.

FANNI, *se penchant sur sa mere, en lui serrant les mains.*

O la meilleure des meres!... Hélas! se peut-il que celui que je n'ose nommer mon pere... Mais remontons. N'abandonnons pas Vilson à lui-même.

Madame SONBRIGE, *appercevant David.*

Ah! David! Où étoit-il donc allé?

SCENE VIII.

Madame SONBRIGE, FANNI, DAVID.

DAVID, *entrant avec empressement, la joie peinte sur le visage.*

TOUT est réparé, tout. Séchez vos pleurs; il n'y a plus de malheureux ici.

Madame SONBRIGE.

Y penses-tu bien? Que veux-tu dire?

DAVID, *oppressé par sa joie.*

Vous m'en voyez pleurer de joie... Oui, voici le plus beau moment de ma vie... Où est mon cher maître? Que j'aille lui apprendre....

FANNI, *le retenant.*

Arrête donc, dis-nous....

DAVID.

Écoutez : Mylord Orſey... O quel homme! Quel brave ſeigneur! Oui, après Monſieur Vilſon, je crois que c'étoit le plus digne de vous avoir pour femme.

FANNI.

O Dieu! Mylord Orſey ? Qu'a-t-il fait ? Que peut-il ?

DAVID.

Le Ciel m'a bien inſpiré, & je lui en rends grace. Je ſuis allé chez Mylord, j'ai attendu ſon retour. Dès que je l'ai vu, je me ſuis jetté à ſes pieds; j'étois tout en larmes. Il me preſſoit de parler; j'ai été long-tems ſans le pouvoir : les ſanglots me coupoient la voix. Enfin, je lui ai appris que vous aviez ce matin épouſé Monſieur Vilſon. A ces mots il s'eſt laiſſé tomber dans un fauteuil, ſans pouvoir proférer une parole. J'ai profité de ſon ſilence pour continuer. Je lui ai appris le déſaſtre qui avoit ſuivi votre

penchant sur moi, me relevant & me serrant la main: je te remercie, m'a-t-il dit, de l'estime que tu as eue pour moi; je ne serai pas indigne de l'opinion que tu en as conçue. Il s'est mis ensuite à écrire, & m'a donné ce papier. C'est un ordre à son banquier de...

FANNI.

Il suffit, mon cher David. Cette nouvelle preuve de ton attachement me pénetre, me touche jusqu'aux larmes. Mais je ne recevrai jamais rien de Mylord Orsey. Il m'aimoit, il ne peut plus y avoir rien de commun entre nous. Je vais retrouver mon mari, & je souhaite qu'il ignore même toujours ce que Mylord a voulu faire.

(*Elle sort par la gauche.*)

SCENE IX.

Madame SONBRIGE, DAVID.

Madame SONBRIGE, *à David qui reste interdit & dans le plus grand étonnement.*

OUI, David, ma fille a raison. Nous ne devons point recevoir....

DAVID.

Y pensez-vous? D'un grand seigneur comme Mylord, si généreux, si riche? Il semble même que le

Ciel ait voulu, dans l'inſtant, le récompenſer de cette bonne action. Je n'étois pas encore ſorti, qu'on eſt venu lui apprendre qu'il étoit l'héritier de Lady Falkland....

Madame SONBRIGE, *en treſſaillant.*

Myladi Falkland eſt morte?

DAVID.

Oui, morte ſans enfants, à la Jamaïque. Son mari revient, ou eſt revenu; elle laiſſe des biens conſidérables à Mylord Orſey. Il a pourtant paru peu ſenſible à cette nouvelle, & il eſt reparti tout de ſuite pour la campagne. Mais je cours vers Monſieur Vilſon; j'eſpere qu'il ne penſera pas comme vous, qu'il ne s'obſtinera pas à refuſer...

(*Il ſort, & monte aux appartements.*)

SCENE X.

SCENE IX.

Madame SONBRIGE, FANNI, DAVID, *puis* BETZI & MILK.

FANNI, *rentrant avec David.*

JE ne le trouve point. Il n'y est pas... Vous ne l'avez pas vu?

DAVID, *ouvrant la porte de la boutique.*

Betzi, Betzi, où est Monsieur Vilson?

BETZI, *entrant sur la scene.*

Je ne sais pas. Je le croyois en haut. Voilà tous ses ouvriers dans la boutique. Les pauvres gens venoient lui offrir quinze guinées qu'ils ont ramassées entre eux.

MILK, *entrant, une lettre à la main, & venant à Fanni.*

Voici une lettre que Monsieur Vilson vient de me remettre, & qui ne devoit être rendue que demain. Mais il avoit l'air égaré. J'ai été étonné de voir que cette lettre fût à votre adresse, & je me hâte de vous l'apporter.

FANNI, *prenant la lettre.*

Donnez, donnez. Ah! Dieu!... je frémis.

(*Milk sort.*)

SCENE XII.

Madame SONBRIGE, FANNI, DAVID, BETZI, *puis* LES OUVRIERS *de Vilſon.*

Madame SONBRIGE, *à Fanni.*

OUVRE vîte ; vois ce que c'eſt.

(*Fanni ouvre la lettre, & va la lire auprès de la lampe qui eſt ſur la table : mais ſes mains ſont tremblantes ; elle prononce avec peine, frémit à chaque mot & s'interrompt ſouvent. Madame Sonbrige, David & Betzi ſont autour d'elle, preſſés les uns contre les autres, & l'écoutent avec un trouble preſque égal au ſien.*)

FANNI, *liſant.*

« *Adieu...* Ciel ! tout mon ſang ſe retire...
» *Adieu, ma chere Fanni ; le nœud qui nous a*
» *unis ce matin, fatal à votre bonheur, ne vous*

Betzi se laisse tomber sur ses genoux, aux pieds de Fanni.

David va s'appuyer la tête contre la cheminée.

Les six Ouvriers, qui étoient dans la boutique, entrent au cri qu'ils ont entendu, &, saisis d'étonnement & d'effroi, à la vue du tableau douloureux qui s'offre à leurs yeux, ils s'arrêtent tous dans le fond. Pendant quelques moments, il regne sur la scene un grand calme & un grand silence.

Enfin, Madame Sonbrige se remettant & voyant sa fille toujours évanouie, sans que personne songe à la secourir, elle court à elle. Betzi se releve en même tems, & toutes deux secourent Fanni & tâchent de la faire revenir.)

Madame SONBRIGE, *embrassant sa fille, & la baignant de larmes.*

Ah, ma fille! ma fille!

FANNI. (*Elle ouvre les yeux, revient à elle, demeure quelques moments sans parler & à reprendre ses forces: puis elle se leve tout-à-coup avec transport, & court aux Ouvriers qui se sont approchés.*)

O mes amis! mes amis! ne m'abandonnez pas.... Votre maître, Vilson...

(*Elle s'appuie sur un des Ouvriers, sans pouvoir en dire davantage.*)

UN OUVRIER.

Eh bien, notre pauvre maître ? Que lui eſt-il arrivé ?

DAVID, *venant à eux.*

Il eſt mort.

(*Il ramaſſe près de la table la lettre que Fanni avoit laiſſé tomber, & la lit tout bas.*)

TOUS LES OUVRIERS.

O Ciel !

FANNI, *reprenant de nouvelles forces.*

Des flambeaux : venez, diſperſons-nous, courons tous ; il ne faiſoit que de ſortir, peut-être eſt-il encore tems...

DAVID, *achevant de lire la lettre qu'il a ramaſſée.*

Oui, oui, courons, il faut... Il parle de Mylord Orſey, peut-être eſt-il allé de ce côté ; partageons-nous, allons... O Dieu ! conduis-nous &

ACTE V.

(Le théâtre représente une place, des maisons de chaque côté, & , dans le fond, la Tamise avec le pont de Westminster. Il y a plusieurs escaliers pour monter sur le trotoir du pont, qui est garni d'un parapet.

Il est tout-à-fait nuit, & la lune commence à peine à laisser échapper une foible lumiere à travers les nuages ténébreux dont le ciel est couvert.)

SCENE PREMIERE.

VILSON, *seul.*

(Il entre par la gauche du théâtre, sans chapeau, tenant une lettre à la main, & marchant à pas lents, la tête baissée, sans regarder & sans rien voir. Il vient se heurter contre une maison. Sortant alors de sa rêverie, il leve les yeux, regarde où il est, & revient au milieu de la place.)

HA!... où suis-je?... c'est la place.... oui, je vois la Tamise... l'hôtel de Mylord Orsey est tout près, portons ma lettre, & puis... voilà le pont... je reviendrai.

(*Il se met à marcher pour sortir par la droite.*)

Allons, affermis-toi, malheureux Vilson ; tu n'as plus long-tems à souffrir.

(*Il s'arrête dans le fond, & regarde la Tamise.*)

SCENE II.

VILSON, FALKLAND, SON LAQUAIS.

FALKAND, *entrant sur la scene avec les gestes du plus violent désespoir, & suivi par son laquais.*

AH ! Ciel ! quel coup ! quelle nouvelle !

(*Il couvre son visage de ses deux mains.*)

VILSON, *arrêté dans le fond, au côté droit, & tourné vers la Tamise.*

Encore quelques instants... & voilà mon tombeau, voilà le terme de ma douleur & de toutes mes infortunes.

(*Il sort par la droite.*)

rai donc plus !... un funeſte naufrage ... Je ſuccômbe.

(*Il ſe jette ſur un banc, devant une maiſon, à la gauche du théâtre, & appuie ſa tête contre la pierre.*)

LE LAQUAIS, *ſe tenant un peu éloigné de lui, & le regardant avec compaſſion.*

Dans quel état il eſt ! J'en ai pitié ... C'eſt ce que vient de lui dire ce négociant de Neucaſtle ... & il avoit tant d'impatience de le voir !

FALKLAND, *aſſis, & d'une voix foible, comme anéanti par la douleur.*

Voilà donc mon ſort décidé ! ... je ne puis accuſer que moi de toute ſon horreur ... le Ciel avoit tout fait pour me rendre heureux, & je n'ai pas voulu l'être.

LE LAQUAIS, *s'approchant un peu & avec timidité.*

Mylord ...

FALKLAND, *toujours aſſis.*

Le crime, le remord ſont entrés dans mon cœur, & je n'ai plus joui de rien ; les richeſſes, les honneurs ſe ſont en vain accumulés ſur moi ....

LE LAQUAIS, *d'un ton bas & timide, comme la premiere fois.*

Mais, Mylord ...

FALKLAND.

Le bonheur s'en est éloigné, il m'a fui pour jamais.

(*Se levant & marchant.*)

Et ce matin j'en ai vu l'image. Où ?... Chez un simple Fabricant de draps, chez ce Charle Vilson ! Il se remarioit; la douce joie qui régnoit dans sa maison, ses deux tendres enfants.... Et moi, & moi !... Ah ! mon malheur est au comble; mais il va finir.

(*En marchant, il se trouve vis-à-vis de son laquais & s'arrête.*)

Que fais-tu là ?

(*Il tire sa montre & sa tabatiere, & les lui donne.*)

Tiens, & va-t-en.

LE LAQUAIS, *tenant la montre & la tabatiere, & tendant les mains vers Falkland, d'une façon timide & suppliante.*

(*Il se retire dans le fond, & se cache au coin d'une rue; mais il se montre de tems en tems, & paroît fort attentif à tous les mouvements de son maître.*)

SCENE IV.

FALKLAND *seul, marchant d'un air égaré & furieux.*

TOUTES deux!... péries toutes deux!... Et c'est encore moi qui dois m'imputer leur naufrage!...Si je ne les avois pas trahies, abandonnées... Si je n'avois pas été amant perfide, pere dénaturé, elles n'auroient point songé à quitter l'Angleterre... Elles ne se seroient point embarquées, elles vivroient encore!

(*A la fin de ce monologue, Falkland se trouve au côté gauche du théâtre.*)

SCENE V.

FALKLAND, VILSON.

VILSON, *entrant par la droite avec l'air & la démarche égarée, & venant sur le devant du théâtre, sans s'approcher de Falkland, qu'il ne voit point & dont il n'est point vu.*

TOUT est fait... A présent il ne me reste plus qu'à mourir... Je crois que c'est ici le chemin.

(*Quand il eſt ſur le devant du théâtre, à droite, il examine, & reconnoît où il eſt.*)

Non, je m'éloigne.

FALKLAND, *à la gauche du théâtre.*

Ainſi, après avoir fait le malheur de leur vie, je ſuis encore coupable de leur mort!

VILSON, *ſe retournant vers le pont, faiſant un pas, puis s'arrêtant.*

J'ai peine à me conduire dans cette obſcurité... A chaque pas que je fais, il me ſemble voir ma femme, mes enfants ſe jetter au-devant de moi, en me tendant les bras.

FALKLAND.

Mais elles vont être vengées; & ce fleuve...

(*Il commence à marcher très-lentement vers le pont.*)

VILSON.

Eh! ne m'arrêtez pas, chers infortunés!... C'eſt pour vous que je vais

bruit.... c'eſt la mort qui m'appelle. Courons.

(*Il va précipitamment vers le pont.*)

FALKLAND, *arrêtant Vilſon qui vient à lui ſans le voir.*

Qui es-tu? Où vas-tu? Qui que tu ſois, aurois-tu l'audace?...

VILSON, *auſſi étonné que Falkland.*

Pardon, Monſieur, je ne vous voyois pas.

FALKLAND, *le tenant toujours.*

Tu ne me voyois pas?

VILSON.

Non .... Je n'ai pas voulu vous offenſer... Je n'offenſerai plus perſonne,

FALKLAND, *le conſidérant, & d'un ton plus doux.*

(*A part.*)

Il a l'air troublé!... Quel eſt ton deſſein? Quel chemin prenois-tu là?

VILSON.

Le chemin qui conduit le malheureux au terme de ſes maux.

FALKLAND.

Que dis-tu?

VILSON.

Je vais... je vais... laiſſez-moi.

FALKLAND.

Comment?

VILSON, *voulant ſe débarraſſer de Falkland.*

Laiſſez-moi. Sans vous, je n'exiſterois plus.

FALKLAND, *le retenant fortement, & l'amenant ſur le devant du théâtre.*

Non, ne crains pas que je t'arrête, que je veuille t'empêcher de mourir. C'eſt le droit des infortunés, c'eſt le tien, c'eſt le mien... Mais, mon ami, quels ſont les malheurs qui te forcent à quitter la vie?

VILSON.

Ah! Mylord, ce matin j'étois heureux, je me ſuis marié... Et tout d'un coup le renverſement de ma fortune, ma ruine entiere, des enfants réduits à la miſere... Une femme! une femme qui vient de me préférer à un des plus riches Seigneurs de l'Angleterre, & qui maintenant n'a pas de pain... Mais ma mort réparera tout; ma mort va lui rendre...

FALKLAND.

étois cause de leur perte ? Si adoré de la femme la plus tendre, la plus sensible . . .

VILSON, *avec désespoir.*

Ah ! quelle femme au-dessus de celle qui vient de s'unir à moi !. . . Son image m'obsede, me poursuit. Il faut des efforts incroyables pour m'arracher . . . Mais je le dois, je le veux . . . . C'en est fait . . . . Adieu, Mylord.

FALKLAND, *le retenant.*

(*A part, en levant les yeux au Ciel.*)

Demeure. . . Faisons du moins encore une bonne action avant que de mourir.

VILSON.

Quoi ? Que prétendez-vous ?

FALKLAND.

Te sauver, réparer toutes tes pertes, te rendre à la vie & à ta famille.

VILSON, *prenant la main de Falkland, & la baisant avec des transports de reconnoissance.*

Ah, Monsieur ! Ah, Mylord ! . . . c'est pour ma femme. . . pour mes pauvres enfants. . . La joie, la reconnoissance m'empêchent de parler.

SCENE VI & *derniere.*

FALKLAND, VILSON, Madame SONBRIGE, FANNI, DAVID, LES OUVRIERS, *dont trois portent des flambeaux.*

(*On voit alors, dans le fond du théâtre, David qui entre par la gauche avec deux Ouvriers, dont l'un porte un flambeau : ils marchent lentement, en côtoyant la Tamise.*

En même tems, & de l'autre côté, par la droite, vient Fanni, marchant d'un pas précipité devant deux Ouvriers qui portent des flambeaux, & Madame Sonbrige les suit, en s'appuyant sur un autre Ouvrier.)

FANNI, *à ceux qui la suivent.*

ALLONS, hâtons-nous : il a pris ce chemin.



VILSON, *à Falkland, sur le devant du théâtre.*

Je reverrai donc ma femme, mes enfants! Je vous devrai...

FALKLAND, *à Vilson.*

C'est moi, mon ami, qui te dois encore un moment de bonheur... & mon cœur ne se croyoit plus capable d'en goûter. Viens, ma fortune est immense, & tu en prendras ce que tu voudras... tout si tu veux...

(*Prenant Vilson par le bras.*)

Car, pour moi... je n'en ai plus besoin.

(*Il se retourne pour s'en aller avec Vilson; mais il s'arrête avec surprise, en appercevant toutes les personnes qui sont au fond du théâtre.*)

Mais quelle foule!... quel tumulte!

Madame SONBRIGE, *à Fanni, après l'avoir relevée avec le secours de David & des autres.*

Son malheur n'est pas encore certain. Il ne faut pas...

VILSON, *s'avançant un peu vers le fond, tandis que Falkland se retire sur le côté gauche de la scene.*

Le cœur me bat. O Dieu! si c'étoit...

DAVID, *regardant vers le devant du théâtre.*

J'entends du bruit; quelqu'un vient de parler. Voilà deux hommes.

FANNI, *s'approchant vers Vilſon avec les flambeaux.*

Voyons, approchons... Ah! c'eſt lui! c'eſt lui!

VILSON, *recevant Fanni qui ſe précipite dans ſes bras.*

Ciel! c'eſt ma femme! C'eſt vous!

(*Ils entrelacent leurs bras, & reſtent long-tems tous deux ſerrés l'un contre l'autre, ſans pouvoir parler.*)

Madame SONBRIGE, *accourant, & ſe jettant ſur Vilſon & ſur Fanni.*

Vilſon!... C'eſt lui!... Ma fille!...

DAVID. (*Dans l'excès de ſa joie, il embraſſe Vilſon, les Ouvriers, Madame Sonbrige; revient de l'un à l'autre, leve les mains au Ciel, ſe jette de nouveau au cou de Vilſon.*)

O mon maître!.... Le voilà!.... mon pauvre maître!

VILSON, *revenu enfin de son saisissement.*

Plus de malheurs pour nous. Mes amis, venez tous avec moi vous jetter aux pieds de mon libérateur.

(*Il prend par la main Madame Sonbrige & Fanni.*)

FANNI, *à Vilson.*

Il ne t'a pas sauvé seul.

VILSON, *les menant à Falkland, vers lequel s'approchent en même tems David & tous les Ouvriers.*

Le voilà, mon digne bienfaiteur. Vie, fortune, il veut que je lui doive tout; il va...

Madame SONBRIGE, *envisageant Falkland qui se retourne vers eux.*

Ciel! Que vois-je?

FALKLAND, *la regardant & tressaillant.*

Quelle voix! O Dieu! Seroit-il possible...

Madame SONBRIGE, *s'appuyant sur Vilson.*

Soutenez-moi... Falkland!...

FANNI.

O Ciel!

FALKLAND, *se précipitant vers Madame Sonbrige.*

Est-ce bien vous, ma chere Sonbrige? Est-ce vous? Quoi! vous vivez?

Madame SONBRIGE, *ſe penchant ſur Falkland, le baignant de pleurs, puis ſe laiſſant aller dans ſes bras ſans connoiſſance.*

Ah, Falkland !... je me meurs.

FALKLAND, *la preſſant contre ſon ſein.*

Ma chere Sonbrige, reprends tes eſprits, reviens à toi, & regarde-moi ſans douleur. C'eſt ma femme que j'embraſſe à préſent.

(*Madame Sonbrige ouvre les yeux à ce mot, & reprend ſes eſprits.*)

Oui, c'eſt ma femme... Où eſt Fanni ? Où eſt ma fille ?

Madame SONBRIGE.

Vous venez de ſauver ſon époux.... ma fille, Vilſon, embraſſez votre pere.

(*Fanni & Vilſon ſe jettent enſemble aux genoux de Falkland.*)

(*Il le releve & l'embrasse.*)

O mon fils !

(*Puis se tournant vers Madame Sonbrige & vers Fanni.*)

Sans lui, je n'existerois plus. Sur la nouvelle de votre mort, j'allois... C'est le Ciel qui nous a fait rencontrer tous deux. La vue de son désespoir a suspendu le mien. J'ai voulu, avant que de mourir, réparer ses infortunes, faire encore un acte de bienfaisance, & voilà la recompense que le Ciel m'en accorde !

VILSON, *voulant se jetter une seconde fois aux pieds de Falkland.*

Ah, Mylord !...

FALKLAND, *le retenant & l'embrassant encore.*

Appelle-moi ton pere... Oui, je le suis, je veux l'être. Je te charge du bonheur de ma fille, & vous vous unirez tous deux à moi, pour rendre heureuse enfin...

(*Il se rejette dans les bras de Madame Sonbrige.*)

une amante, une épouse dont je causai si long-tems les peines & les douleurs.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



L'ECOLE DES MŒURS,

OU

LES SUITES DU LIBERTINAGE;

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Repréſenté à la Comédie Françoiſe le 13 Mai 1776.

Quid Leges ſine moribus vanæ proficiunt?

HORACE.



A MONSIEUR
LE COMTE DE L. B. D'****.

MONSIEUR,

UNE Piece, consacrée à la vertu & aux mœurs, vous est naturellement dédiée : mais vous avez sur celle-ci des droits encore plus particuliers. Il y a d'ailleurs si peu de gens aujourd'hui pour qui cet hommage ne fût pas une satyre & une insulte, que quand on le mérite, on est en quelque façon obligé de l'ac-

cepter. Daignez donc, MONSIEUR, *le recevoir avec bonté. La vérité vous le doit, la juſtice vous le rend; &, quoique je n'aie pas oſé vous nommer, la voix publique, votre conſcience & l'amitié vous diront aſſez que c'eſt à vous qu'il s'adreſſe.*

Je ſuis avec reſpect, &c.

PRÉFACE.

JE m'étonnois depuis long-tems que le Théâtre, appellé & fait pour être une École de mœurs, n'eût point encore de Piece qui tendît uniquement à combattre le vice le plus directement opposé aux mœurs. L'on ne voit même, dans la plupart de nos Comédies, que d'élégants petits-maîtres, d'agréables libertins, dont l'enjouement, les graces & les succès invitent toujours à les imiter. Si quelquefois ils se trouvent dans des situations embarrassantes ou ridicules, comme dans le *Fat puni*, ce sont de petits revers qui ne sont pas faits pour éloigner du vice. Tous nos hommes galants seroient les premiers à en rire le lendemain ; & de pareilles aventures ne feroient qu'augmenter leur célébrité & multiplier leurs conquêtes.

Une ſeule Comédie paroît avoir été faite ſur ce ſujet, avec un but plus ſérieux : c'eſt le *Feſtin de Pierre*, qui, dans le dernier ſiecle, a paſſé du Théâtre Eſpagnol ſur tous les Théâtres de l'Europe. Les déſordres de Don Juan, après avoir beaucoup amuſé pendant tout le cours de l'Ouvrage, (ce qui prépare fort mal à un dénouement tragique) ſont à la fin punis d'une maniere terrible. Mais le merveilleux même de ce châtiment en détruit tout l'effet. Il n'y a plus de morale dans la Piece pour qui ne croit pas aux revenants. Or, je demande quels ſont aujourd'hui les jeunes gens qui n'iront pas dîner chez des *Filles*, s'ils ne ſont retenus que par la crainte

insensiblement ceux mêmes qui ne sont pas méchants. Je communiquai mon projet à l'un des hommes les plus vertueux de France. Il m'invita beaucoup à l'exécuter. Je l'ai fait avec tout le soin dont j'étois capable ; & si la foiblesse de mes talents ne m'a point permis de donner un bon Ouvrage, j'ai pensé que l'honnêteté de mes intentions & le courage (1) de l'entreprise feroient peut-être un jour pardonner au Citoyen les fautes de l'Auteur.

(1) Plus la corruption des gens qui fréquenteront le Théâtre y rendra nécessaires les Pieces contre les mauvaises mœurs, & moins ces mêmes Pieces y seront accueillies. *Il faut, pour plaire aux hommes*, dit le célebre Rousseau, *des Spectacles qui favorisent leurs penchants, au lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.*

ACTEURS.

Le Lord BELTON.

Ladi BELTON, seconde femme du Lord Belton.

CHARLE, } fils du premier lit du Lord Belton.
JAME, }

DULING, Gouverneur des fils de Belton.

HENRIETTE, fille de Duling.

Le JUGE de Paix.

JONATHAN, Valet-de-chambre du Lord Belton.

JOHNSON, ami de Jonathan, & son Agent.

NELLI, Femme-de-chambre de Ladi Belton.

PATRICE, Coureur de Charle.

ROGER, Laquais de Ladi Belton.

Un autre LAQUAIS du Lord Belton.

L'ÉCOLE DES MŒURS,

OU

LES SUITES DU LIBERTINAGE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un sallon richement meublé : dans le fond est une porte à deux battants, qui donne dans la chambre de Ladi Belton. A droite (on entend la droite des Acteurs) deux autres portes conduisent, l'une à l'appartement du Lord Belton, & l'autre, plus rapprochée du devant du Théâtre, à un petit escalier qui descend au jardin & monte aux chambres de Duling & d'Henriette.

Du côté gauche, l'on va aux appartements de Charle & de Jame, & l'on trouve l'escalier principal qui conduit à la grande porte de l'hôtel.

SCENE PREMIERE.

Ladi BELTON, ROGER, NELLI.

(*Ladi Belton sort de son appartement, & vient vers une table, sur laquelle Roger a posé un cabaret contenant deux tasses, un sucrier & des petits pains; Nelli tient la théyere, & le Laquais avance un fauteuil.*)

Ladi BELTON, *à Roger qui sort.*

AVERTISSEZ mes gens, je sors dans un moment.

(*A Nelli.*)

Henriette est encor dans son appartement?

NELLI, *se préparant à verser le thé.*

Oui, Madame.

SCENE II.

Ladi BELTON, *seule.*

Ah! que ma belle-sœur va me féliciter
Du changement dont j'ose aujourd'hui me flatter!
S'il étoit vrai qu'enfin moins dissipé, plus sage,
Mon époux en effet revînt à moi!... Son âge,
Le feu des passions, qui se doit amortir,
Ses deux fils, que bientôt il est tems d'établir,
Tout, confirmant du moins une heureuse apparence,
M'autorise à former cette douce espérance.

SCENE III.

Ladi BELTON, HENRIETTE.

(*Henriette entre, & vient baiser la main de Ladi Belton, dont elle porte au bras le portrait entouré de diamants.*)

Ladi BELTON.

Bonjour, mon enfant... Ah! déjà ton bracelet?
Ces brillants y font bien.

HENRIETTE.

Mais c'est votre portrait

Qui le rend à mes yeux d'un prix inestimable.
Vous ne pouviez me faire un don plus agréable.

Ladi BELTON, *allant s'asseoir vers la table, tandis qu'Henriette s'en approche & verse le thé.*

Verse le thé; je vais sortir. Ma belle-sœur
Est à Londres.

HENRIETTE.

Ladi Belmour?... Par quel bonheur?

Ladi BELTON.

Elle arrive des eaux, & repart pour sa terre.
Son amitié pour toi doit te la rendre chere;
Mais tu l'aimeras plus, en apprenant de moi
Tout ce qu'ici pour Iame elle veut faire.

HENRIETTE, *s'asséyant aussi pour prendre son thé.*

Et quoi?

Ladi BELTON.

Il est heureux d'avoir une si bonne tante,

HENRIETTE, *vivement, avec joie.*

Ah! qu'il en eſt bien digne!

Ladi BELTON.

Elle compte par-là

Lui procurer encor un plus grand avantage.

HENRIETTE, *dont la joie augmente.*

Tant mieux. C'eſt, dites-vous, . . .

Ladi BELTON.

Un riche mariage.

HENRIETTE, *paroiſſant ſaiſie.*

Un mariage? . . .

(*Elle commençoit à prendre ſon thé, mais alors elle poſe en tremblant ſa taſſe ſur la table, & reſte dans un morne ſilence.*)

Ladi BELTON.

Il doit bientôt être conclu,

Et je vais avec elle en conférer . . . . Qu'as-tu?

Tu ne déjeûnes pas?

HENRIETTE, *tâchant de cacher ſon trouble.*

J'ai mal dormi, Madame,

Et je ne puis rien prendre à préſent.

Ladi BELTON.

Ah! ton ame

Renferme ſûrement quelque profond chagrin.

Pourquoi me le cacher? Verſe-le dans mon ſein.

Depuis le mois dernier je te trouve changée.
Tu me parois rêveuſe, inquiete, affligée ;
Parle donc, mon enfant, ne me déguiſe rien.
Mon cœur, qui t'adopta, veut lire dans le tien.

HENRIETTE.

Oui, ſans doute, le Ciel me rend en vous la mere
Que je perdis, hélas ! en voyant la lumiere.
Par vos bienfaits ici tous mes jours ſont comptés,
Et ma reconnoiſſance égale vos bontés.
Mais auſſi ma douleur en devient plus amere.
Les deux fils de Mylord, élevés par mon pere,
De guide maintenant ceſſent d'avoir beſoin,
Et leur âge déjà demande un autre ſoin.
Ne m'avez-vous pas dit qu'on s'occupe, Madame,
(D'une voix plus tremblante & plus baſſe.)
De leur état.... Qu'on va bientôt marier Jame ?
Ainſi, touchant peut-être au moment où je doi
Vous quitter ....

Ladi BELTON.

Par zele & par vertu s'imposa le fardeau;
Qui, semblable à Duling....

HENRIETTE.

Des soins qu'a pris mon pere
Les vôtres à sa fille ont payé le salaire.
J'en ai reçu le prix.

Ladi BELTON.

Tu ne me quitteras
Que pour te marier.

HENRIETTE, *en la fixant tristement.*

Me marier?.... Hélas!

Ladi BELTON.

Je t'entends, & mon sort t'inspire des alarmes;
Mais, crois-moi, cette chaîne a quelquefois des charmes.
Je chercherai pour toi les moeurs, l'honnêteté,
Et des conditions l'entiere égalité.
Car sans elle, sur-tout, on voit peu d'hyménées
Dont les suites long-tems soient vraiment fortunées.
Que mon exemple, au moins, serve à te garantir
Du malheur que j'éprouve & qui te fait gémir.
Quoique établie au sein d'une illustre famille,
D'un simple Commerçant je ne suis que la fille.
Belton m'aima: Belton, pere de deux enfants,
Venoit de rester veuf à la fleur de ses ans.
Il brilloit dans le monde, & son ame effrénée

A la fougue des sens étoit abandonnée.
Par ses offres, d'abord, il voulut m'éblouir;
Puis demanda ma main, brûla de l'obtenir;
Et moi, je présumai qu'à la vertu peut-être
Je pourrois rendre un cœur dont le mien sembloit maître.
Ton pere m'en flattoit, & cet espoir trop vain
A mon secret penchant me fit céder enfin.
Mais à peine Belton sous ses loix m'eût reçue,
Que je connus l'abîme où j'étois descendue.
Son amour s'éteignit, le mien l'importuna,
A ses premiers excès mon époux retourna;
Et, je dois l'avouer, ses graces, sa figure,
Tous les aimables dons que lui fit la nature,
L'aidant toujours trop bien à séduire, à charmer,
On dispute souvent l'honneur de l'enflammer.
Ainsi, depuis douze ans, aux larmes condamnée,
Je déplore en secret ma triste destinée.
J'ose attendre pourtant un changement heureux;

Vos conſeils reſteront bien gravés dans mon ame.

(*Elle ſort précipitamment en pleurant.*)

SCENE IV.

Ladi BELTON, DULING.

Ladi BELTON, *ſe levant.*

ELLE fuit, & ſes yeux ſont inondés de pleurs !
Je ne puis concevoir d'où naiſſent ſes douleurs.

(*Appercevant Duling qui ſort de chez Belton.*)

Mais quoi ! de chez Mylord Duling ſort ! quelle affaire,
Et que dois-je augurer ? Que ſais-je !... Il ſe peut faire
Que Belton, trop confus, trop coupable envers moi,
L'ait chargé de venir... L'en charger ! & pourquoi ?
Près de moi mon époux n'a beſoin de perſonne :
Qu'il me rende ſon cœur, & le mien lui pardonne.
J'oublirai tous ſes torts, ſes mépris, ſes travers :
Qu'il revienne, l'ingrat, mes bras lui ſont ouverts.

(*A Duling qui s'eſt approché.*)

Chez Mylord, ſi matin, qui vous a pu conduire ?

(*D'une voix tremblante & embarraſſée.*)

Duling, n'auriez-vous rien de ſa part à me dire ?

DULING.

Non, Madame.

Ladi BELTON, *un peu confuse.*

Comment, rien ? Il n'a point parlé
Du dessein... Pourquoi donc vous a-t-il appellé ?

DULING.

Madame, une action indigne, épouvantable !
C'est Charle...

Ladi BELTON, *avec effroi.*

Eh bien !

DULING.

Qui sait la suite déplorable
Que pour lui, que pour vous elle pouvoit avoir ?
Peut-être il vous alloit tous mettre au désespoir.

Ladi BELTON.

Ciel ! encor quelque trait de son libertinage !

DULING.

Joignant des cœurs abjects à des noms respectacles,
Et non moins méprisés qu'ils sont tous méprisables.
Hier de la campagne ils revenoient la nuit,
Quand chez un artisan ils entendent le bruit
D'une noce. La porte aussi-tôt est brisée,
Ils entrent en désordre, insultent l'épousée :
Le mari se présente, & Charle, au même instant,
Le repousse, le frappe ; à ses pieds il l'étend.

Ladi BELTON.

Dieu !

DULING.

Tout s'émeut alors, on frémit, on s'écrie,
Et sur ces forcenés l'on tombe avec furie ;
Mais ils se sauvent : Charle est seul enveloppé.

Ladi BELTON.

L'insensé !

DULING.

Par bonheur, son Coureur échappé,
Patrice, encor saisi d'une frayeur mortelle,
Me vient de ce tumulte apporter la nouvelle.
J'y cours, & sur un lit je trouve un malheureux,
Le visage sanglant, dans un état affreux ;
Ses amis, ses parents, sa femme dans les larmes,
Charle aux fers, la maison, tout le peuple en alarmes.
Je tâche de calmer, d'adoucir les esprits,
J'offre un arrangement, enfin j'y réussis :

On veut bien l'accepter, mais pour mille guinées.
J'en avois quatre cents, & les ayant données,
J'ai laissé pour le reste un billet qu'aujourd'hui
Il faut absolument payer avant midi.
Je viens d'en informer Mylord.

Ladi BELTON.

Qu'il est coupable !
Son exemple a produit un mal irréparable.

DULING.

Oui, ce jeune insensé court à sa perte. Hélas !
Elle est sûre, & nos soins ne l'empêcheront pas.

Ladi BELTON.

Si du moins, entraîné sur les pas de son pere,
Charle en son repentir l'imitoit! car j'espere,
Je crois que mon époux de ses égarements
Est prêt à revenir.

DULING.

Je vais en faire part à Myladi Belmour.
Pour Jame vous ſavez ſes projets en ce jour.
Dans deux heures, chez elle, il doit venir me prendre.
Faites-le ſouvenir qu'il ait ſoin de s'y rendre.
Mais qu'a donc Henriette ? Elle ſouffre en ſecret.

DULING.

Oui, depuis quelque tems je crois voir en effet....

Ladi BELTON.

Tout-à-l'heure, en ſortant, elle fondoit en larmes;
Ma tendreſſe pour elle en conçoit des alarmes.

DULING, *rêvant.*

J'ai des ſoupçons.

Ladi BELTON.

Tâchez de lire dans ſon cœur;
Et nous nous unirons pour la rendre au bonheur.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

DULING, *ſeul.*

PUISSE ma crainte, hélas ! ſe trouver mal-fondée !
Mais je ſuis tourmenté de cette triſte idée;
Il faut que ſans délai je m'en voie éclairci.
Je l'ai fait avertir, & je vais... Le voici:
Il ſuffira d'un mot.

SCENE VI.

DULING, JAME.

DULING.

JAME, je vous estime,
Et, si ce sentiment est en moi légitime,
Je crois qu'en demandant de vous la vérité,
Je dois l'attendre ici de votre probité.
Parlez donc, aimez-vous ma fille ?

JAME, *interdit.*

Elle ?... Henriette ?

DULING, *le fixant.*

Oui.

JAME, *en hésitant & avec embarras.*

Mais, Monsieur, sur quoi... Quelle raison se-

Ce cœur reconnoiſſant, que vos mains ont formé,
A ſon maître jamais ne peut être fermé.
Vous avez droit d'y lire...

DULING, *avec ſévérité.*

Et devois-je m'attendre
A m'y voir outragé par l'endroit le plus tendre,
Dans l'objet le plus cher que le Ciel m'ait donné ?
Voilà donc de mes ſoins le fruit infortuné !
Un amour criminel...

JAME, *avec vivacité.*

Non, il eſt loin de l'être.
Pour le moins condamner, ſachez mieux le connoître.
Ah ! ſans ce même amour, gardien de ma vertu,
Peut-être que l'exemple ici m'eût corrompu ;
Peut-être je ſerois comme... comme mon frere.

(*A part, en ſe détournant avec douleur.*)

Malheureux ! j'allois dire, hélas !.... comme mon pere !

DULING.

Avez-vous à ma fille appris vos ſentimens ?
Eſt-ce qu'elle y répond ? Comment, depuis quel tems
Cet amour eſt-il né ?

JAME.

Depuis que je reſpire,
La charmante Henriette a ſur moi de l'empire.

Monſieur, vous l'avez vu, je n'étois qu'un enfant
Que, près d'elle déjà ſoumis & complaiſant,
Suivant toujours ſes pas, en tout voulant lui plaire,
Plus que la vôtre encor je craignois ſa colere;
Et ſi dans le travail quelquefois mes progrès
Ont paru vous ſurprendre, ils étoient les effets
Du plaiſir que goûtoit mon ame ſatisfaite,
Quand vous me couronniez aux regards d'Henriette.
Ce ſentiment n'a fait que croître avec les ans,
Et du plus tendre amour fut ſuivi dès long-tems.
Devenu plus timide, avec ſoin dans mon ame
J'ai voulu renfermer le ſecret de ma flamme:
Mais il m'eſt échappé. Ma bouche depuis peu
En a, pour mon malheur, fait le funeſte aveu.
Un tranſport ma trahi. Pardonnez-moi, de grace.
Ah! je ſuis bien puni de ma coupable audace.
Henriette rougit, & me quitta ſoudain.
Depuis elle m'évite, ou je vois ſon chagrin

DULING.

Comment en auriez-vous un autre ?
Et que prétendez-vous ? Quel eſpoir eſt le vôtre ?
Mais avec moi d'ici ma fille va ſortir.

JAME, *ſe jettant ſur la main de Duling, comme pour le retenir.*

Ah, Monſieur !

DULING, *le repouſſant avec ſévérité & avec douleur.*

Laiſſez-moi. Loin de me retenir,
Cet effroi, ces tranſports me doivent au contraire
Faire preſſer encore un départ néceſſaire.
Je ne reſtois ici, vous le ſavez aſſez,
Que pour vous, & c'eſt vous, ingrat, qui m'en chaſſez.

(*Jame veut lui reprendre la main, & Duling le repouſſe encore.*)

Non, laiſſez-moi, vous dis-je.

(*Jame, accablé de déſeſpoir, va s'aſſeoir près de la table, & cache ſon viſage dans ſes mains. Duling s'apprête à ſortir, & Charle, entrant en même tems, marche rapidement pour traverſer le théâtre.*)

SCENE VII.

DULING, CHARLE, JAME *assis près de la table.*

DULING, *à Charle.*

Où courez-vous donc ? Charle,
Arrêtez un moment ; il faut que je vous parle.
(*Charle s'arrête en donnant des signes d'impatience.*)
Mon aspect imprévu vous déplaît, je le vois ;
Mais vous m'écouterez pour la derniere fois.
Vous commîtes hier une action horrible.
Le châtiment pouvoit en devenir terrible,
Et dans Londres déjà l'on a vu plus d'un Lord
Monter sur l'échafaud, pour payer par sa mort
Le sang le plus abject (s'il faut qu'ainsi l'on nomme

Pour qui n'a point de mœurs, elles sont ennuyeuses.
Un homme corrompu brave les plus doux nœuds ;
Sans être jamais tendre, il n'est que vicieux.
Le vice aussi bientôt lui devient insipide.
Les sens sont satisfaits, mais son cœur reste vide.
Blazé par les excès, dans des excès plus grands
Cherchant à ranimer ses desirs languissans,
Traînant par-tout l'ennui, le dégoût qui le ronge,
Toujours de plus en plus dans le crime il se plonge,
Et par degrés ainsi la perte de ses mœurs
Le conduit bien souvent aux plus grandes horreurs.
Tel sera votre sort, j'ose vous le prédire.

(*Charle sourit.*)

Oui, Monsieur, & malgré ce dédaigneux sourire,
La fin que je prévois n'est peut-être pas loin :
Mais du moins je saurai n'en pas être témoin.
Que je suis malheureux ! Avec quelle tendresse
Ai-je, pendant quinze ans, élevé leur jeunesse !
Et de ces deux enfants, hélas ! que j'avois cru
Également ici former à la vertu,
L'un, sans mœurs & sans frein, en proie à tous les vices,
Marche, entre les forfaits, au bord des précipices ;

(*Montrant Jame.*)

Et l'autre, qui devoit consoler ma douleur,
L'autre, que j'estimois, me perce aussi le cœur !

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

CHARLE, JAME, *toujours assis & accablé de douleur.*

CHARLE, *regardant sortir Duling.*

ENFIN il a tout dit!... Quel homme!... pauvre espece!
Le grand crime en effet d'avoir quelque maîtresse!
Manque-t-on pour cela de probité, de cœur?
Suis-je lâche ou fripon, & blessé-je l'honneur?
(*Il se promene.*)
Un homme de plaisir n'est pas moins honnête-homme:
Blémont, Dambi, mon pere, & mille autres qu'on nomme,
Le prouvent tous les jours.
(*Se trouvant près de Jame, & le voyant plongé*

CHARLE.

Vous voilà donc brouillés? Ma foi, cela m'enchante,
Et puiſqu'à votre tour ce pédant vous tourmente,
Ce motif avec vous doit me raccommoder.
Calmez votre chagrin, je ſaurai vous aider.
Il prétend, dites-vous, s'en aller? Bon voyage.
Nous ſerons délivrés de ſon ſot radotage.
Mais il veut emmener Henriette? Alte-là;
Et voilà juſtement ce qu'on empêchera.
Vous l'aimez? C'eſt bien fait; la petite eſt jolie,
Et même, comme vous, j'en ai la fantaiſie.

(*Ici Jame ſe leve en fixant Charle avec étonnement.*)

Mais faut-il pour cela ſe mettre au déſeſpoir?
Ma petite maiſon eſt prête, & dès ce ſoir
Nous pouvons l'enlever; ce n'eſt pas une affaire.

JAME, *regardant Charle avec une indignation mêlée de mépris.*

Qu'à préſent je rougis de me voir vôtre frere!
Allez, Monſieur, allez porter à vos pareils
Ces ſervices affreux, ces infames conſeils.
Quels que ſoient les malheurs dont je puiſſe me plaindre,
Il en ſera toujours un pour moi plus à craindre,
Un qui devra toujours me faire plus trembler,
C'eſt celui de vous croire & de vous reſſembler.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

CHARLE, PATRICE.

CHARLE, *seul.*

TANT pis pour toi, mon cher, & de ton insolence,
En suivant mon dessein, je tirerai vengeance.

PATRICE, *arrivant.*

Monsieur, tous vos amis rassemblés chez Irvin....

CHARLE.

Bon, je vais les trouver. Sortons par le jardin.
Mais, ils veulent ce soir enlever Henriette.
As-tu tout arrangé? ma chaise est-elle prête?

PATRICE.

Comment? vous persistez, Monsieur, dans ce projet?

SCENE X.

Le Lord BELTON, CHARLE.

BELTON, *d'un ton févere.*

Quoi ! toujours fottife fur fottife ?
Celle-ci me paroît, s'il faut que je le dife,
Être beaucoup trop chere, & je n'en fouffre plus.
Je vous en avertis, réglez-vous là deffus.

(*En fe promenant.*)

Se laiffer arrêter comme un grand imbécille !
Soyez à l'avenir plus fage.

CHARLE, *à demi-voix, à part.*

Ou plus habile.

BELTON.

On ne vous défend pas quelques amufements.
Il en eft de permis pour les honnêtes gens :
Mais forcer des maifons, aller faire une fcene,
Frapper, battre, bleffer.... Voyez où cela mene.
Un public ameuté, les dangers, l'embarras,
L'argent.... Je vais payer, mais n'y revenez pas.

(*Charle s'en va en fouriant.*)

SCENE XI.

Le Lord BELTON, *seul, reprenant un air riant.*

JE crois que le coquin rit de ma remontrance.
J'en faisois bien autant, quand quelque extravagance,
De mon pere autrefois m'attiroit un sermon.
Mais il se fâchoit, lui!... Pourquoi? qu'y gagne-t-on?
D'ailleurs, j'aime encor mieux cette tête légere,
Ce petit étourdi, que son Caton de frere.
L'un ne sera qu'un sot; des pédants le loûront:
L'autre réussira, les femmes l'aimeront.

SCENE XII.

JONATHAN, *prenant les billets avec joie.*

Eſt-ce pour la beauté que Johnſon....

BELTON.

Chez Haſtings
Va les porter. Il eſt dans notre voiſinage;
Son adreſſe eſt là. Cours, ſans tarder davantage.
Acquitte le billet de Duling.

JONATHAN, *interdit.*

Ah! je voi......
C'eſt pour cette aventure où votre fils... Ma foi,
De votre argent, Mylord, vous êtes trop prodigue,
Et Charle à meilleur compte eût pu ſortir d'intrigue;
Mais ce Monſieur Duling....

BELTON.

Ma femme eſt-elle ici?

JONATHAN, *à part, & dans un plus grand étonnement encore.*

O Ciel! reprendroit-il du goût pour Myladi?
Je commence à le craindre, adieu mes avantages.
C'en eſt fait, dans ce cas je peux plier bagages.

BELTON.

Réponds-moi donc, eſt-elle en ſon appartement?

JONATHAN.

Non, Mylord, elle vient de ſortir dans l'inſtant.

BELTON, *d'un ton un peu plus bas & plus lent.*

Sans doute qu'avec elle eſt ſortie Henriette ?

JONATHAN.

Non, Mylord.

BELTON, *treſſaillant de joie & avec la plus grande vivacité.*

Eh butor, dis-le donc, qui t'arrête ?
Parle ; en quels lieux eſt-elle ? À ſa chambre ? Au jardin ?

JONATHAN.

Elle eſt avec ſon pere.

(*Puis examinant Belton qui, à ce mot, s'arrête & reprend un air rêveur.*)

(*A part.*)

Oh ! je comprends enfin.

BELTON, *triſtement.*

Avec ſon pere ?

JONATHAN.

C'eſt qu'autrefois en moi vous aviez confiance.
Pourquoi l'ai-je perdue ? oui, quelle eſt mon offenſe ?
Vous aimez Henriette, & ne m'en dites rien.

BELTON, *en ſouriant.*

Quoi ! tu crois que je l'aime ?... Eh mais, il ſe peut
bien...

(*A part.*) (*A Jonathan.*)

Le coquin me devine... Oui, cette enfant m'enchante :
Son image par-tout me ſuit & me tourmente.
Elle m'a dès long-tems inſpiré des deſirs ;
Mais dans le tourbillon, au milieu des plaiſirs,
Je croyois l'oublier. Rien n'a pu m'en diſtraire ;

(*Mettant la main ſur ſon cœur.*)

Elle eſt là. Sa conquête enfin m'eſt néceſſaire.

JONATHAN.

Si Myladi, ... Duling...

BELTON.

Ils ne le ſauront pas.

JONATHAN.

Vos fils peut-être auſſi lui trouvent des appas.
Le plus jeune ſur-tout...

BELTON.

Va, je ne les crains guere.
Charle n'a pas le ton qu'il faudroit pour lui plaire ;

Il eſt trop hardi. L'autre eſt trop reſpectueux.
Le reſpect en amour rend ſouvent ennuyeux.

JONATHAN.

Oui, la gaîté toujours réuſſit près des femmes,
Et l'amour, en riant, ſe gliſſe dans leurs ames.

BELTON.

Je cherche d'Henriette à connoître les goûts.
Il faut les prévenir, les ſatisfaire tous.
Hier dans le jardin je vis des fleurs qu'elle aime.
Milk lui porte un bouquet que j'en ai fait moi-même.
Pour ſa fête elle aura ces fleurs en diamants;
Ils ſont de la beauté les plus chers ornements.
Ce ſexe, que pour plaire a formé la nature,
Reçoit d'elle, en naiſſant, le goût de la parure.
Toi, penſe maintenant à ſervir mes projets.
Nous nous concerterons. Mais porte ces billets,
Et retire celui de Duling. Pars, va vîte :
Dans mon appartement tu reviendras enſuite.
Songe que je n'ai point trouvé juſqu'à ce jour

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *seule, ayant un bouquet à son côté.*

COMME il se désespere!... Hélas! le pauvre Jame!
Sa douleur me pénetre & déchire mon ame;
Je n'en puis soutenir le spectacle accablant.
Mais tout est inutile, il gémit vainement;
Ses prieres, ses pleurs n'ébranlent point mon pere.
Ils ne gagneront rien sur son esprit sévere,
Et nous partons demain!... Je n'aurois jamais cru
Qu'il en dût tant coûter à ce cœur éperdu.
D'aujourd'hui seulement je commence à connoître
Combien Jame m'est cher... Et combien il doit l'être.

(*Elle s'assied près de la table, prend son ouvrage, qui est une broderie au tambour, & reste à rêver sans travailler.*)

SCENE II.

HENRIETTE, JONATHAN.

JONATHAN, *à part, & regardant le billet qu'il tient.*

LE voilà donc payé, cet indigne billet !
Oh ! qu'il coûte d'argent ! & que j'ai de regret !...
(Appercevant Henriette.)
Mais, comment? Henriette? Elle est seule; allons vîte:
C'est un moment heureux, dont il faut qu'on profite;
Mon maître l'attendoit, & je cours l'avertir.
(Il sort en mettant le billet dans sa poche.)

SCENE III.

JAME, *entrant tout éperdu.*

Je ne sais où je vais; incertain, égaré...
Où la trouver? A qui, dans ce moment horrible?...
(*Appercevant Henriette qui se leve, & venant à elle.*)
Ah! c'est vous, Henriette? Il demeure inflexible.
Le cruel! rien n'a pu le toucher, l'attendrir;
Ma perte est décidée; il s'obstine à partir.

HENRIETTE, *affectant de la fermeté.*

Eh bien, il faut ici nous armer de constance.
A la nécessité cédons sans résistance.
N'accusez point mon pere. Il vous aime, Monsieur;
Il nous chérit tous deux. Soyez sûr que son cœur
Cherche à nous épargner des malheurs dont il tremble.
Oui, nous n'étions pas nés pour toujours être ensemble;
Et puisque nous devions nous quitter tôt ou tard....

JAME.

Qu'entends-je? Et vous aussi, vous prenez le poignard?
Vous me percez le sein? Hélas! si de ma flamme
Quelque étincelle au moins eût passé dans votre ame,
Pourriez-vous me tenir ce langage cruel?
Nous quitter? Nous quitter? Et pourquoi donc, ô Ciel!
Pourquoi, si vous m'aimez? Si d'un amant si tendre
Le cœur parloit au vôtre & s'en faisoit entendre?

Et les cruels ici vont causer mon trépas,
Ou, je le jure encor, vous n'en sortirez pas.
(*Il sort précipitamment.*)

HENRIETTE, *le suivant pour le retenir.*

Arrêtez. Où va-t-il?... Ah! que je suis à plaindre!
(*En revenant, elle apperçoit le Lord Belton.*)
Ciel! Mylord!... Devant lui pourrai-je me contraindre?

SCENE IV.

HENRIETTE, le Lord BELTON.

(*Henriette salue Belton, puis va s'asseoir vers sa table, & se met à travailler.*)

BELTON, *à part, dans le fond.*

Oui, seule!....A cet aspect mon cœur a tressailli.
(*Il s'avance vers Henriette d'un air ouvert.*)
Je comptois dans ces lieux rencontrer Myladi.

HENRIETTE.

Mylord, elle est sortie, & ne sera, je pense,
Pas long-tems à rentrer.

BELTON, *avec grace, s'approchant davantage.*

Sans nulle impatience,

J'attendrai près de vous. Eh ! qui se souviendroit,
En vous voyant, que c'est une autre qu'il cherchoit ?
(*Il s'assied près d'Henriette, & regarde son bouquet.*)
J'ai cru que de ces fleurs l'éclat pourroit vous plaire.
Vous les embellissez. — Rien ne peut vous distraire ?
(*Henriette continue de travailler sans répondre.*)
Et vous travaillez-là bien attentivement ?
Quel est ce bel ouvrage ? Il me paroît charmant.
Pour qui ?

HENRIETTE.

C'est une robe avec la garniture.
Myladi m'a promis d'en faire sa parure :
Vous jugez si je dois la broder de mon mieux.

BELTON.

Vraiment de Myladi le sort est fort heureux.
D'elle seule on s'occupe, on y songe sans cesse.

HENRIETTE.

Elle est si bonne ; elle a pour moi tant de tendresse :

Mylord, je suis sensible autant que je le doi.

BELTON, *appercevant le bracelet d'Henriette, & faisant un mouvement de surprise.*

Eh! comment? Myladi?.. depuis quand vous a-t-elle?..

HENRIETTE.

Oui, c'est de sa tendresse une marque nouvelle.
Elle me fit hier présent de son portrait.
Ah! depuis bien long-tems mon cœur le desiroit.

BELTON.

Voyons donc, permettez.

(*Il lui prend la main comme pour examiner le portrait, la tient long-tems entre les siennes, & la considere avec des yeux que l'on voit s'animer par degrés.*)

HENRIETTE, *posant son ouvrage sur la table, & abandonnant sa main à Belton qu'elle croit occupé à regarder le portrait de sa femme.*

Elle est mieux de figure,
Beaucoup mieux; & d'ailleurs tout l'art de la peinture
Ne pouvoit rendre ici les vertus de son cœur,
Son courage élevé, sa bonté, sa douceur,
L'aimable égalité du plus beau caractere,
Le goût de ses devoirs, son desir de vous plaire.
Ah! sûrement, Mylord, vous pensez comme nous,
Vous lui rendez justice; il ne tiendroit qu'à vous

Que son bonheur enfin égalât son mérite.
Je vous vois attendri ; le Ciel vous sollicite.
Ah ! ne réprimez point ce tendre mouvement ;
Écoutez votre cœur ; cédez à son penchant.

BELTON, *baisant la main d'Henriette avec un transport dont il n'est plus le maître.*

Je n'y résiste plus ; il m'emporte, il m'entraîne.

HENRIETTE, *avec joie.*

Elle n'avoit donc pas une espérance vaine !
Mes yeux seront témoins de cet heureux retour !
Mylord, quelle est ma joie ! est-il bien vrai ? L'amour...

BELTON, *se précipitant à ses pieds, en baisant de nouveau sa main.*

Oui, charmante Henriette, oui, oui, Belton vous aime.

HENRIETTE, *retirant sa main avec saisissement.*

Moi ?

SCENE V.

BELTON, *seul.*

(*Se relevant.*) (*Prenant un air riant.*)

ELLE me fuit ! . . . Mais bon ; toutes en font de même,
Quand la premiere fois on leur dit qu'on les aime.
Elles changent ensuite, écoutent d'un air doux,
Rougissent, disent non, & puis les rendez-vous :
Voilà l'ordre & la marche, il faut qu'on s'y soumette.
Ma foi, je crois d'honneur que la jeune Henriette
Va me rendre amoureux. Mais je le suis déjà,
Et sérieusement j'aime cette enfant-là.
Je sentois tout-à-l'heure un charme inexprimable...
Eh bien, attachons-nous à cette fille aimable.
Elle est chez moi. Je suis d'un âge à me fixer ;
Je lui ferai du bien. Puis-je mieux le placer ?...
Si j'allois à ma terre ?... Oui, l'idée en est bonne.
Mon amour n'est encor soupçonné de personne.
Hâtons-nous de partir. Loin de s'y refuser,
Ma femme espérera... Tant mieux. A l'abuser
Il faut aider encore, & ce que je projette...

SCENE VI.

Le Lord BELTON, Ladi BELTON, ROGER.

Ladi BELTON, *se retournant vers le Laquais qui la suit.*

ALLEZ de mon retour avertir Henriette,
Dites-lui qu'elle vienne.

(*Le Laquais sort.*)

Ah ! Monsieur, vous voilà.

BELTON.

Oui, je vous attendois.

Ladi BELTON, *avec un air de joie, & d'un ton doux & tendre.*

Que me dites-vous là ?
Comment, vous m'attendiez ! qu'à présent je regrette

Madame, je voudrois aller à la campagne.

Ladi BELTON.

Et vous trouverez bon que je vous accompagne?
Moi? J'aurois le bonheur de m'y voir avec vous?
Ah! qu'alors le séjour, Monsieur, m'en feroit doux!

BELTON.

Sans bien savoir encor si je pourrai m'y plaire,
Je suis impatient d'arriver dans ma terre.

Ladi BELTON, *au comble de la joie.*

Partons, sans différer. Je suis prête, Monsieur;
Ne craignez de ma part ni délais ni lenteur,
Et pour moi ce voyage aura trop de délices....

BELTON.

Mais ferai-je à mes fils quitter leurs exercices?
Il faut qu'à Londre encore ils soient un mois ou deux.

Ladi BELTON, *vivement.*

Eh bien, ils resteront, & Duling avec eux.
Cet obstacle est léger; faut-il qu'il nous arrête?
Partons demain ensemble, emmenons Henriette,
Et vos fils nous suivront, quand ils auront fini.

BELTON, *d'un air indifférent.*

Oui, l'on peut en effet prendre encor ce parti.
Donnez donc promptement les ordres nécessaires.
Je vais de mon côté régler quelques affaires.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

HENRIETTE, Ladi BELTON.

Ladi BELTON, *seule.*

J'ÉPROUVOIS à sa voix un doux ravissement !
Je te rends grace, ô Ciel ! c'est toi...
(*A Henriette qui entre à pas lents, l'air abattu & consterné.*)
Viens, mon enfant,
Viens, accours partager mon bonheur & ma joie,
Et que la tienne aussi dans mes bras se déploie.
Je ne me trompois point ; le remords, la vertu
Me ramenent Belton ; mon mari m'est rendu.

HENRIETTE, *avec surprise & douleur.*

Que dites-vous ?... Hélas !

Sans doute qu'il eſt las d'intrigues, de plaiſirs :
L'âge vers le repos a tourné ſes deſirs ;
Il lui tarde déjà de vivre dans ſa terre,
Et nous partons demain. Oui, tous les trois, ma chere ;
Car tu viendras auſſi.

HENRIETTE, *avec indignation.*

Moi ? Madame ? Avec lui ?
Ah ! *plutôt...*

Ladi BELTON.

Va, je ſais ce qui cauſe aujourd'hui
Ta peine & tes chagrins. Nous venons de voir Jame ;
Il nous a tout appris, ſon déſeſpoir, ſa flamme,
Le courroux de Duling. Mon enfant, calme-toi ;
Vous ne partirez pas, je t'en donne ma foi.
Tu ne me fus jamais, hélas ! plus néceſſaire.
Il me faut ton ſecours & celui de ton pere
Pour fixer tout-à-fait près de moi mon époux.
Le voilà qui revient, qui veut vivre avec nous :
Mais, ſi l'on ne lui rend ſa maiſon agréable,
Ce changement ſubit ne ſera pas durable.
Qu'ainſi ton amitié ſe joigne à mon amour :
Cherche à plaire à Belton, affermis ſon retour.
Il aime à ſe trouver avec toi : mon amie,
J'eſpere te devoir le bonheur de ma vie.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

Ah ! la douleur m'accable.... Elle étouffe ma voix.
Je ne puis que pleurer.

Ladi BELTON.

Mais encore une fois;
Pourquoi tous ces ſanglots? Bannis donc tes alarmes.
Ton pere vient; demeure. Il va ſécher tes larmes.
Quels que ſoient ſes projets, j'arrêterai ſes pas.
Mes prieres....

HENRIETTE, *en ſanglotant.*

Non, non, il ne reſtera pas.

SCENE VIII.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING, JAME.

HENRIETTE, *allant à ſon pere, tandis que Jame court à Ladi Belton.*

MON pere, gardez-vous de céder, de vous rendre;
Il faut quitter ces lieux, & je vais vous attendre.

SCENE IX.

JAME, Ladi BELTON, DULING.

Ladi BELTON.

Aux pleurs qu'elle répand je ſerois plus ſenſible,
Si je ne me croyois sûre de les tarir.
L'excès de ſon chagrin me la fait plus chérir:
Il nous prouve un bon cœur, des ſentimens honnêtes,

(*A Duling.*)

Et devroit ſeul calmer les craintes où vous êtes.
De la maiſon, Duling, n'eſpérez pas ſortir.

DULING.

Vous voudriez, Madame, en vain m'y retenir.
Je ne puis trop preſſer mon départ; tout l'exige.
Oui, Jame aime Henriette, & le devoir m'oblige....

JAME, *prenant la main de Ladi Belton.*

Ah! vous m'avez promis; ſouvenez-vous-en bien.
Parlez pour moi, Madame; hélas! n'oubliez rien...
Mon eſpoir déſormais n'eſt qu'en vous.

DULING, *à Ladi Belton.*

Je ſuis pere,
Je ne laiſſerai point une enfant qui m'eſt chere
Expoſée aux dangers de la ſéduction.

JAME, *avec vivacité.*

Moi, la séduire ? ah ! Dieu ! plutôt la mort... Non, non.
Parlez donc, Myladi, hâtez-vous de lui dire....

DULING, *à Ladi Belton.*

De ce jeune insensé vous voyez le délire.
Dois-je à sa passion donner encor le tems
De faire des progrès, des ravages plus grands ;
Et la laisser enfin devenir incurable ?
Voulez-vous qu'il se perde & que j'en sois coupable ?
Que, manquant le premier aux principes sacrés
Qui par moi jusqu'ici lui furent inspirés,
Démentant une vie integre & toujours pure,
Je trahisse l'honneur, la vertu, la nature ?....

Ladi BELTON.

Écoutez-moi, Duling. Vous savez à quel point
Je chéris votre fille, & vous ne pensez point
Que de sa chûte ici je veuille être complice.

Elle a pu se laisser égarer un moment ;
Mais il m'a promis....

JAME, *à Duling.*

Oui, je vous fais le serment,
Non d'étouffer, hélas ! ni d'éteindre ma flamme :
(Un tel effort n'est pas au pouvoir de mon ame.)
Mais de lui commander, d'en réprimer l'excès,
D'en respecter l'objet, de ne former jamais
Le dessein de m'unir à votre aimable fille,
Sans joindre à votre aveu celui de ma famille.

Ladi BELTON.

(*A Jame.*) (*A Duling.*)

J'en reçois la parole. — Il n'a point mérité
Qu'on se défie encor de sa sincérité.
Vous savez que pour lui sa tante avoit en vue
Un établissement : mais elle s'est émue,
En voyant la douleur dont il étoit saisi ;
A vous faire rester elle s'accorde aussi.
Cédez donc : pour moi-même, hélas ! je vous en prie.
Il s'agit d'assurer le repos de ma vie.
De ses égarements Belton revient enfin ;
Avec moi pour sa terre il doit partir demain.
J'emmene votre fille, & sous votre conduite
Je laisse Charle & Jame. A la campagne ensuite
Nous nous réunirons. Dès que vous le pourrez,
Vous viendrez nous y joindre, & là vous m'aiderez

A fixer mon époux. Il a besoin d'un guide,
Il lui faut un ami doux, sincere & solide,
Dont les sages conseils, l'entretien vertueux
Combattent chaque jour des penchants dangereux ;
Qui pénetre en son ame, en arrache le vice,
Et dans le bien ainsi par degrés l'affermisse.
Peut-être sur son fils, avec succès alors,
Pourrez-vous faire agir l'exemple & les remords.
De l'exemple toujours la force est si puissante !
Vous aurez, cher Duling, la douceur consolante
De me rendre un bonheur que je croyois perdu ;
Et d'avoir rappellé deux cœurs à la vertu.

DULING.

Ah ! Madame, voilà l'unique récompense
Que je demande au Ciel, & je jouis d'avance ;
Je m'applaudis déjà du fortuné retour
Dont je vois qu'aujourd'hui se flatte votre amour.
Que ce touchant spectacle auroit pour moi de charmes !
Vous heureuse ! eux changés ! de quelles douces larmes

JAME, *en pleurant de joie.*

Mon pere, mon ami! comptez ſur ma promeſſe.
Je ſaurai m'obſerver, je contiendrai mes feux.
L'adorer & la voir eſt tout ce que je veux.
J'y borne mes ſouhaits, & je cours pour lui dire...

DULING, *le retenant.*

Je dois lui parler ſeul; elle auſſi le deſire.
Demeurez.

Ladi BELTON.

(*A Duling qui ſort.*)
Allez donc terminer ſes douleurs.
(*A Jame, qui lui préſente la main pour ſortir auſſi.*)
Mes yeux juſqu'à préſent vous ont dans mes malheurs
Vu prendre, mon cher Jame, un intérêt ſi tendre,
Que, ſi vous aviez eu des larmes à répandre,
Quand des miennes enfin la ſource va tarir,
D'un vrai bonheur encor je n'aurois pu jouir.

Fin du ſecond Acte.

DULING.

Oui, j'en ſors.

Voyez ce qui m'eſt dû.

(*Il jette ſur la table le papier qu'il tenoit.*)

Je pars à l'inſtant même.

BELTON.

Quel caprice ? pourquoi ? — Ma ſurpriſe eſt extrême.
Quelle eſt donc la raiſon.....

DULING, *le fixant avec indignation.*

Vous me la demandez ?

Vous ?

BELTON.

Je n'y conçois rien, & vous me confondez.

DULING.

Oui, ſans doute, je crois que je dois vous confondre.
Le ſuccès à vos vœux ne pourra plus répondre.
Je romps tous vos deſſeins, j'en préviens les horreurs,
Et j'emmene ma fille, avant que vos fureurs,

Vous êtes dans l'erreur, & je vous jure bien...

DULING.

Jusqu'à quel point, hélas! nous dégrade le vice!
Quoi! du mensonge encore employant l'artifice,
Vous voulez m'abuser par un détour si bas?
L'on croit ceux qu'on estime. — Et dites-moi quel cas
Je dois faire...

BELTON, *déconcerté, & paroissant oppressé par la colere.*

Je dis que de tant d'insolence
Je me lasse à la fin. Vous oubliez, je pense...

DULING, *rapidement, & avec véhémence.*

Non, je sais qui je suis, qui vous êtes: je voi
Qu'élevé par le rang fort au-dessus de moi,
Qu'honoré d'un grand nom & malgré sa noblesse,
Vos vices personnels, votre propre bassesse
Vous mettent au-dessous du dernier des humains.
Cessez de vouloir prendre un air, un ton hautains:
Ce seroit vainement. J'ai l'orgueil, l'assurance
Qu'à tout homme de bien donne sa conscience,
Et de la vôtre ici le sentiment honteux
A présent devant moi vous fait baisser les yeux.
Du crime ainsi toujours l'opprobre est le partage.
Que dis-je? je vous vois frémir, mais c'est de rage.
Sentez-vous des remords de votre noir projet?
Non; s'il eût réussi, vous seriez sans regret,
Et la confusion, dont le poids vous accable,

Vient de ne pouvoir pas vous rendre plus coupable.
Il semble que le Ciel vous ait, en son courroux,
Formé pour nous punir, pour nous éprouver tous.
Vous avez de douleur fait mourir votre mere,
Une premiere épouse, & votre digne pere.
C'est moi qui sur son lit, à ses derniers instants,
Ensemble dans mes bras lui portai vos enfants.
Il les baigna de pleurs, & sa main défaillante
Les bénit tous les deux; puis, d'une voix mourante,
« Prends soin d'eux, me dit-il, & qu'à leur pere, hélas!
» Ils ne ressemblent point! qu'ils ne me vengent pas!
» Au vice, comme lui, si leur cœur s'abandonne,
» Peut-être ils lui rendront le trépas qu'il me donne.
» Ah! détourne, grand Dieu! ce présage effrayant!
» Tire le malheureux de son aveuglement;
» Que, changé par tes coups, il vive & se repente »!
Voilà les derniers vœux qu'à sa bouche expirante,
Avec un long sanglot, j'entendis prononcer.
Le Ciel n'a point, hélas! daigné les exaucer.

SCENE IV.

Le Lord BELTON, *seul, après un moment de silence.*

QUE de bruit!-Et pourquoi?-C'étoit son avantage.
Pense-t-il la sauver des dangers de son âge?
Quelque étourdi l'aura, sans rien faire pour eux;
Et moi, je les aurois enrichis tous les deux.
Morbleu, j'enrage & suis d'une colere affreuse!
(*Il se jette dans un fauteuil.*)

SCENE V.

Le Lord BELTON, JONATHAN.

BELTON, *à Jonathan qui entre.*

EH bien, vis-tu jamais chose plus odieuse?
Tu sais tout, sans doute?

JONATHAN.

Oui, Mylord.

BELTON.

Elle s'en va!
Son pere me l'enleve!

JONATHAN.

On emporte déjà
Leurs effets, & pour mieux nous cacher sa retraite,
Duling veut s'embarquer.

BELTON.

S'embarquer ? Henriette ?
Le danger de la perdre enflamme encor mon cœur.

JONATHAN, *retirant de sa poche le billet de Duling, qu'il y avoit oublié, & faisant un geste de surprise.*

Ah !

(*Il s'éloigne un peu, & le contemple en rêvant.*)

BELTON.

Je sens qu'à présent je l'aime avec fureur.
Je ne la verrai plus ! mot affreux ! jour horrible !

JONATHAN, *se rapprochant de Belton d'un air mystérieux, & après avoir caché son billet.*

D'empêcher son départ il n'est pas impossible.

Cet homme ? .. Il étoit là. — Non, tu ne conçois pas
Comme ſa voix tonnoit; quel courroux, quels éclats;
Tout ce qu'il vient d'avoir l'audace de me dire.
Un moment, je l'avoue, il a ſu m'interdire;
Je n'ai pu lui répondre. — Ah! combien je le hais!

JONATHAN.

Vous m'approuveriez donc, ſi trompant ſes projets
Et retenant ſes pas....

BELTON.

Tu ſauverois ton maître;
Et par tant de bienfaits je ſaurois reconnoître...
Mais toi, qui dans des riens a réuſſi ſouvent,
Me rendras-tu, dis moi, ce ſervice important?
Eh! comment retenir cet homme opiniâtre?
Non, te dis-je, je perds celle que j'idolâtre.
Elle va pour toujours fuir de ces triſtes lieux;
Leur aſpect à jamais me devient odieux.

(Il ſort d'un air furieux ; Jonathan veut le ſuivre ; Belton ſe retourne, & d'un geſte de la main lui défend d'aller plus loin.)

SCENE VI.

JONATHAN, *ſeul.*

LE voilà qui s'éloigne, & je n'ai pu lui dire...
(Il revient en rêvant vers le devant du théâtre.)

SCENE VIII.

Ladi BELTON, JAME.

Ladi BELTON, *tenant une lettre.*

MON ami, modérez cette douleur extrême.
Vous êtes accablé plus encor que moi même.
Je n'en suis pas surprise, hélas ! & votre cœur,
Pour la premiere fois connoissant le malheur,
N'en a pas, comme moi, la cruelle habitude.
Je l'avoûrai pourtant, c'est le coup le plus rude
Que m'ait encor porté votre pere. J'écris
A Myladi Belmour ; mais, sans m'être permis
Un mot sur mon époux, je me suis dans ma lettre
Bornée à la prier de vouloir vous remettre
La somme qu'à Duling il faut incessamment
Pour qu'il puisse partir ; car il manque d'argent.

Mais quand les passions troubleront moins son ame.
A présent le dépit, la colere l'enflamme.
Il n'en faut rien attendre en ce premier moment;
Et Duling, qui craint tout de son emportement,
Ne veut pas d'un seul jour tarder à s'y soustraire.

JAME, *avec beaucoup d'embarras & de timidité.*

Madame, je voudrois vous faire une priere,
Et je ne l'ose ici hasarder qu'en tremblant.
Mais vous avez un cœur généreux, indulgent;
Je vous crois des bontés pour moi.... Si j'en abuse,
La circonstance, hélas! me servira d'excuse.
Dans les biens de ma mere on me doit une part.
Comme j'en jouirai dans deux ans au plus tard,
Ne pourrois-je à présent trouver mille guinées?
Vous savez que de soins, de peines s'est données
Duling pour m'élever. Convient-il qu'aujourd'hui
Je le laisse partir sans rien faire pour lui;
Sans que de mon amour, de ma reconnoissance
Il emporte du moins quelque foible assurance?
Plus, hélas! par mon pere il se voit maltraité,
Plus je dois lui montrer de sensibilité.
Je connois, il est vrai, la pension modique
Où vous êtes réduite. Une ressource unique
Fonde aussi mon espoir: déjà depuis long-tems
Nous ne vous voyons plus porter vos diamants.
Madame, pardonnez, excusez mon audace;
Mais, si vous me daigniez accorder cette grace,

Exact à remplacer....

Ladi BELTON, *en l'embrassant avec une douleur tendre.*

O mon fils! mon ami!
(Car toi seul désormais vas me rester ici.)
Au moment où ton pere...où mon époux, cher Jame,
M'abreuve de douleurs, qu'il déchire mon ame,
Ta vertu la console & fait couler des pleurs
Que mes yeux refusoient à nos communs malheurs.
Penses-tu qu'à ta tante on me verroit écrire,
Si, pour me procurer l'argent que je desire,
J'avois mes diamants?

JAME.

Vous ne les avez plus?
Quoi! mon pere auroit-il?...

Ladi BELTON.

Non, je les ai vendus
Pour verser des secours sur une infortunée

Et j'ai de mon époux, autant que je pouvois,
Envers ces malheureux réparé les forfaits.

JAME.

Ah! de tant de vertus se peut-il que mon pere
Ne sente pas le prix! & que d'un tel salaire.....
Hélas! Madame, hélas! pleurez moins vos destins.
Les siens sont plus affreux, & c'est lui que je plains.

Ladi BELTON, *donnant à Jame la lettre qu'elle tient.*

Ne perdez point de tems. Ma lettre est importante;
Oui, portez-la vous-même; allez chez votre tante.
Duling va vous y suivre. Il croiroit lui manquer,
S'il ne la voyoit pas avant de s'embarquer.
Priez-la de l'attendre, & qu'elle lui remette
L'argent que je demande.

JAME, *en s'en allant.*

O ma chere Henriette,
Il faut donc vous quitter!

SCENE IX.

Ladi BELTON, HENRIETTE.

Ladi BELTON, *seule.*

L'ÉTAT où je le vois
De mes propres malheurs aggrave encor le poids.

Que deviennent, hélas ! toutes mes eſpérances !
Le trépas mettra ſeul un terme à mes ſouffrances :
Mais je ſens que du moins il n'eſt pas éloigné.

(A Henriette qui, un mouchoir à la main, arrive en répandant des larmes.)

Ah ! ma fille !... de pleurs ton viſage eſt baigné ?

HENRIETTE.

Eh ! puis-je en trop verſer ?

Ladi BELTON.

Va, je ſais que tu m'aimes.
Nos cœurs, nos ſentiments, nos douleurs ſont les mêmes.
La ſéparation dont tu gémis, crois moi,
Ne doit pas me coûter moins de larmes qu'à toi.
Et qui les eſſuira ?

HENRIETTE.

La main du tendre Jame.
Jame en eſt vraiment digne. Il vous chérit, Madame :

Plus malheureuse encor que vous ne le pensiez.
Vous me pardonnerez ; vous même vous l'aimiez,
Et sa vertu, ses soins, mon ame trop sensible.....
Voici mon pere. O Ciel ! voici l'instant terrible.

SCENE X.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING.

DULING, *à Ladi Belton.*

MADAME, nous partons. Chez Myladi Belmours
Je vais mener ma fille, & demain pour toujours
Sous un ciel étranger nous irons l'un & l'autre
Porter notre infortune & pleurer sur la vôtre.
Le devoir qui nous force à fuir des bords affreux
Vous contraint d'y rester, & ces coupables lieux
Sont pourtant le séjour où l'honneur, l'hyménée,
Le Ciel même à jamais vous tiennent enchaînée.
Mais vous n'y restez pas sans appui, sans secours :
La vertu, le courage y soutiendront vos jours.
Si le vice par-tout vous entoure, Madame,
Vous vous réfugîrez dans le fond de votre ame ;
Un tel asyle est sûr : c'est le seul qu'à présent
Un siecle si pervers laisse à l'homme innocent.
Ma fille, rendez grace à votre bienfaitrice,
Embrassez Myladi.

Ladi BELTON, *embrassant Henriette qui fond en larmes.*

Puisse un destin propice
Te rendre, mon enfant, plus heureuse que moi!

HENRIETTE.

Heureuse loin de vous! non, jamais.

Ladi BELTON, *mêlant ses larmes à celles d'Henriette, & la serrant contre son sein.*

Souviens-toi
De celle qui t'aima comme une tendre mere,
Qui comptoit que ta main fermeroit sa paupiere.

HENRIETTE, *sanglottant & s'attachant fortement à Ladi Belton, comme pour ne la point quitter.*

Ah!

DULING, *après avoir essuyé ses pleurs.*

Ne prolongez point ces funestes adieux;
Pour tous les trois, hélas! ils sont trop douloureux.

SCENE XI.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING, *un* SERGENT *&* *des* RECORDS, *puis* ROGER.

LE SERGENT, *à Duling.*

JE vous arrête.

HENRIETTE.

O Ciel !

DULING.

Moi ?

LE SERGENT.

Vous.

Ladi BELTON.

Qu'entends-je ?

DULING, *au Sergent.*

Et pourquoi ? De quel droit ? Quelle méprise étrange ?

LE SERGENT.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on appelle Duling ?

DULING.

Eh bien, quoi ?

LE SERGENT.

Vous devez sept cents livres sterling.

Voilà votre billet. C'étoit ce matin même
Qu'il falloit l'acquitter.

DULING, *levant les yeux au Ciel.*

Dieu !

Ladi BELTON.

Quelle horreur extrême !

(*A Duling.*)

Roger.--Ne craignez rien, cher Duling, calmez-vous.

(*Au Sergent.*)

Ce n'est pas lui, Monsieur, c'est mon mari, c'est nous
Qui sommes obligés d'acquitter cette dette.
J'en réponds, attendez.

LE SERGENT.

La somme est-elle prête ?

Ladi BELTON, *à Roger qui entre.*

Cherchez Monsieur Belton ; courez.

ROGER.

DULING, *à Ladi Belton qui demeure confondue.*

Tout eſt bien concerté; l'on ne peut méconnoître
La main d'où part le coup.

Ladi BELTON, *avec horreur.*

Quoi! Belton pourroit être?...
Lui?

LE SERGENT, *à Duling.*

Vous ſavez la loi. Payez, ou ſuivez-nous.

HENRIETTE.

Ah! Madame, ſauvez mon pere. Verrez-vous?...

Ladi BELTON, *au Sergent & aux Records.*

Un inſtant, l'on paîra. Meſſieurs, daignez ſuſpendre...
De grace, accordez-moi....

LE SERGENT.

Nous ne pouvons attendre.
Nos ordres ſont précis.

DULING, *à Ladi Belton.*

Il veut me perdre, hélas!
Afin qu'à ſes fureurs, à tous ſes attentats
Ma fille reſte en proie. Ah! daignez l'y ſouſtraire.
Sauvez-la du cruel qui lui ravit ſon pere;
Sauvez-la de l'opprobre, & que plutôt la mort...
Elle n'a plus que vous, prenez ſoin de ſon ſort.
Je vous la recommande.

(*On emmene Duling. Sa fille veut le ſuivre, mais le Sergent & les Records l'en empêchent : elle vient ſe*

rejetter toute éperdue dans les bras de Ladi Belton, qui, immobile au milieu du théâtre, paroît être dans une espece d'anéantissement.)

SCENE XII.

Ladi BELTON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

AH ! Madame, on l'entraîne.
Ne l'abandonnez pas. Qu'avec lui l'on m'emmene,
Que nous mourions ensemble !

Ladi BELTON.

A cette atrocité,
A ce dernier forfait le monstre s'est porté !
(*A Henriette, d'un ton ferme.*)
Calme toi. De sa rage on saura te défendre.
Tes pleurs coulent encor ? Je n'en puis plus répandre,

ACTE IV.

(Le théâtre représente le vestibule d'une prison, où les prisonniers se tiennent pendant le jour. Il y a quelques grosses chaises, avec une table de bois à gauche.)

SCENE PREMIERE.

DULING, *seul.*

VOICI donc ma demeure !... Une prison, ô Cieux !
De ma longue carriere est donc le terme affreux,
Le prix de soixante ans de vertu, d'innocence,
Et du bien que j'ai fait l'unique récompense !
Je frémis de me voir en ce funeste lieu.
Tout mon corps en frissonne. Ah ! s'il n'étoit un Dieu,
Un Être dont l'idée, en tout tems consolante,
Sur tout dans l'infortune à nos cœurs se présente,
Quel soutien, quel espoir conserveroit, hélas !
L'honnête homme isolé qu'on opprime ici-bas ?
Toi, que craint le méchant, & que le juste adore,
Mon Dieu, c'est pour ma fille ici que je t'implore !
Sur elle d'un cruel préviens les attentats,
Écoute mes soupirs, & ne les venge pas !
(Il s'assied près de la table.)

SCENE II.

DULING, HENRIETTE.

DULING, *aſſis, & ſe retournant au bruit qu'il entend.*

CIEL! que vois-je? Ma fille?

HENRIETTE, *ſe précipitant dans ſes bras.*

Oui, c'eſt-elle, mon pere.

DULING, *la preſſant contre ſon ſein.*

Toi, ma fille, en ces lieux? Hélas! qu'y viens-tu faire?

HENRIETTE.

J'y viens pleurer, j'y viens mourir entre vos bras.
Mais non, dans ce ſéjour nous ne périrons pas.
Tout ſemble m'aſſurer de votre délivrance.

» Madame, pour Duling redoublons nos efforts;
» L'argent est aujourd'hui le plus sûr des ressorts».
Alors, sans découvrir le dessein qu'il médite,
Sans rien dire de plus, à l'instant il nous quitte;
Et Myladi, voulant que sans aucuns délais
Vous soyez élargi par le Juge de paix,
Alloit pour l'informer de toute cette affaire.
Mais elle s'est d'abord rendue à ma priere,
Et daignant me conduire elle-même en ces lieux,
Elle va revenir & nous sauver tous deux.
Mon pere!... Mon pere!... Oui, je suis l'infortunée
Que l'on poursuit en vous! Dieu! pourquoi suis-je née?

DULING, *l'embrassant.*

Pour partager mes maux, & pour les adoucir.
Le sort en vain sur moi paroît s'appésantir:
Va, tout ce que pour toi souffre à présent ton pere,
A son cœur déchiré te rend encor plus chere.
Mon enfant, sois toujours sage. Bientôt ma mort
Te laissera sans guide.

HENRIETTE.

Ah! quel seroit mon sort!

DULING.

Ils ont juré ma perte, elle est inévitable.
Quel est l'homme de bien qu'aisément on n'accable!
Au reste le trépas me cause peu d'effroi:
Il finit mes tourmens; mais je tremble pour toi.

Que de pieges, d'écueils menacent ta jeunesse !
De la séduction la voix enchanteresse
Par-tout à ton oreille ici va retentir.
Tu verras à tes yeux la volupté s'offrir
Sous l'aspect le plus doux, l'art embellir le vice,
Et de fleurs devant toi couvrir le précipice.
Le crime, devenu la source des trésors,
A perdu parmi nous sa honte & ses remords.
Nos Laïs, élevant de superbes portiques,
Promenent le scandale en des chars magnifiques,
Font rougir de son sort l'indigente vertu,
Ont l'hommage, l'encens d'un monde corrompu,
Et sur des fronts brillants de leur ignominie,
Montrent insolemment le prix de l'infamie !
Mais, ma fille, crois-moi ; c'est un éclat trompeur,
Qui ne sauroit donner la paix ni le bonheur.
Garde-toi bien, hélas ! de t'y laisser surprendre,
Et contre le torrent prends soin de te défendre.
Quand je ne ferai plus, rappelle toi souvent

SCENE III.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING.

(*Duling se leve, en voyant entrer Ladi Belton.*)

Ladi BELTON.

DULING ! mon cher Duling !... Je sens à votre vue
Redoubler ma douleur. Oui, cet aspect me tue :
Car ici je dois seule & rougir & pleurer.
De ces prisons bientôt on viendra vous tirer ;
Mais un nœud éternel à l'opprobre me lie,
Et mon malheur ne peut finir qu'avec ma vie.

SCENE IV.

Le JUGE DE PAIX, Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING.

Ladi BELTON, *au Juge de paix.*

VENEZ, Monsieur, venez rendre la liberté
A cet infortuné de qui la probité,
Dans l'équité des loix mettant sa confiance,
Vous doit faire avec zele embrasser sa défense.
Je vous ai déjà dit comment, pour quel sujet
Hier il souscrivit le funeste billet

Dont l'on fait aujourd'hui l'abus le plus coupable.
Le fond de cette intrigue est affreux, exécrable;
Mais que sert-il, hélas! d'en percer la noirceur!
Et puisque mon époux est seul vrai débiteur,
Qu'il paîra sûrement...

LE JUGE DE PAIX.

Madame, il faut l'entendre.
Je pense qu'en ces lieux il va bientôt se rendre.
Je l'en ai fait prier. Je voudrois voir aussi
Le billet, & l'on doit me l'apporter ici.

DULING, *d'un air sombre & d'une voix lente.*

Souvent dans la justice une lenteur extrême
Ne fait pas moins de mal que l'iniquité même.
Laissez-moi promptement quitter Londre.

LE JUGE DE PAIX.

Et pourquoi?
Qui vous contraint à fuir, & d'où naît votre effroi?
Par nos soins chaque jour le crime & la licence

SCENE V.

Les PRÉCÉDENS, le Lord BELTON.

HENRIETTE, *à Duling, avec effroi.*

VOICI Mylord.

DULING.

O Ciel! fuyons...Mon cœur se serre...
Soutiens-moi, mon enfant.

(*Il s'appuie sur sa fille, & se retirant un peu dans l'enfoncement du théâtre, à gauche, il s'assied. Ladi Belton va s'asseoir près de lui, & Henriette reste debout, penchée sur le dos de sa chaise.*)

Ah! quand son digne pere
Expira dans mes bras, eût-il cru que son fils!....
(*A Ladi Belton.*)
Madame, j'en mourrai.

BELTON, *donnant des marques de surprise.*

Que vois-je? Et qu'ai-je appris?
(*Au Juge de paix.*)
Quoi! Duling en prison? Pourquoi? Daignez m'instruire....

LE JUGE DE PAIX.

Tout à l'heure, Mylord, on vient de l'y conduire.

C'est qu'il n'a point payé ce matin un billet...?

BELTON, *à part.*

Comment donc? Jonathan n'auroit point satisfait...?

LE JUGE, *à Belton.*

Vous devez seul, dit-on, acquitter cette dette.

BELTON.

Oui, Monsieur, & déjà la chose seroit faite,
Si l'on m'eût obéi; mais je prétends savoir....

SCENE VI.

Les PRÉCÉDENS, le GEOLIER.

LE JUGE, *au Geolier qui lui présente un papier & se retire.*

VOICI donc le billet de cet homme? Il faut voir...?

Ladi BELTON, *en treſſaillant.*

Johnſon ! Tout eſt connu. C'eſt ſon infame agent.

BELTON.

(*A part.*)

Je m'y perds. —Mais, Monſieur, quoi qu'il en ſoit, n'importe,

Élargiſſez Duling. Oui, que d'abord il ſorte,

Qu'il ſoit libre à l'inſtant. Je ſuis ſa caution,

Je paîrai ; commandez qu'on ouvre la priſon.

(*Ici Duling étonné ſe leve, & Ladi Belton & Henriette, devenant auſſi plus attentives, donnent des marques de ſurpriſe & de joie.*)

LE JUGE DE PAIX.

La forme du billet ne peut me le permettre.

Nos loix, vous le ſavez, ſe ſuivent à la lettre.

Pour que cet homme ſorte, il faut faire au Geolier

Compter ici l'argent, ou que le créancier

Y conſente lui-même.

BELTON.

Eh ! quoi ? Sur ma promeſſe ?...

LE JUGE DE PAIX.

De cet acte, Mylord, telle eſt la clauſe expreſſe.

DULING, *en ſe laiſſant retomber avec douleur ſur ſa chaiſe.*

Ah ! qu'il le ſavoit bien !

LE JUGE DE PAIX, *à Belton.*

Payez, & ce vieillard
Va sortir : il demande à presser son départ.
Consultez la justice ou votre bienfaisance ;
Mais de vous seul, Mylord, dépend sa délivrance.

SCENE VII.

Le Lord BELTON, HENRIETTE, Ladi BELTON, DULING.

(*Le Lord Belton très rêveur, après avoir demeuré un moment immobile, fait quelques pas vers le côté droit du théâtre ; alors Henriette, croyant qu'il va sortir, court pour se précipiter à ses pieds, mais Belton l'en empêche.*)

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Souvent la paſſion un moment nous égare.
Mais, Mylord, je le ſais, vous n'êtes point barbare ;
Non, vous ne l'êtes pas, & je ne puis penſer
Que vous aimiez les pleurs que vous faites verſer.
Vos pieds ſont cependant arroſés de mes larmes ;

(*Se jettant à genoux.*)

Faut-il encor mon ſang ? Ma mort aura des charmes...

BELTON, *très-vivement.*

Vous, mourir à mes pieds ? ...

(*Il la releve avec transport, & Duling, indigné qu'il oſe encore toucher ſa fille, court la retirer de ſes mains.*)

HENRIETTE, *entre les bras de ſon pere, & dans un abandon de déſeſpoir.*

Va, cruel, laiſſe-moi.
Je n'eſpere plus rien d'un méchant tel que toi.
Mais j'attends tout du Ciel, appui de l'innocence ;
Et mes cris contre toi lui demandent vengeance.

SCENE VIII.

Les PRÉCÉDENS, le GEOLIER, *tenant un paquet de clefs.*

LE GEOLIER, *à Duling.*

VOICI la nuit: c'est l'heure où chaque prisonnier
Doit être renfermé. Vous êtes le dernier;
Marchons. Il faut me suivre.

DULING, *à Ladi Belton, en lui remettant sa fille qui, à moitié évanouie, tombe sur une chaise.*

Elle n'a plus de pere,
Daignez, Madame, hélas! daignez être sa mere.

Ladi BELTON, *à Duling, qui s'en va avec le Geolier.*

J'en fais serment. Allez, je l'adopte; je veux
Ou périr avec vous, ou vous sauver tous deux.

BELTON.

Mais encore une fois,
Madame, quittez donc l'erreur où je vous vois.
La prison de Duling, toute cette aventure
M'indigne, me surprend plus que vous, & je jure,
Oui, je vous donne ici ma parole d'honneur....

Ladi BELTON, *allant à son mari, & le tirant à la droite du théâtre, comme pour n'être pas entendue d'Henriette, qui est toujours assise de l'autre côté.*

Vous osez prononcer ce mot? Et la rougeur
N'a pas, au même instant, couvert votre visage?
Vous attestez l'honneur? Vous?... Quel est le langage
Que l'homme vertueux tiendra donc désormais,
Si l'homme corrompu, celui que ses forfaits....

BELTON, *avec une surprise égale à sa colere.*

Seroit-ce bien à moi que l'on parle?

Ladi BELTON, *continuant d'abord à lui parler bas, puis haussant la voix par degrés, & s'abandonnant enfin à toute son indignation.*

Oui, perfide,
C'est à toi. Jusqu'ici sur ma bouche timide
Le silence est resté. J'ai su pendant douze ans
Étouffer mes soupirs, dévorer mes tourments:
J'avois soin d'essuyer mes pleurs à ton approche,
Et même, à mes regards défendant le reproche,

Dès que tu m'abordois, prenant un air ſerein,
Mon front chargé d'ennuis s'éclairciſſoit ſoudain.
Ainſi ta triſte épouſe, en ſecret gémiſſante,
S'efforçoit devant toi de paroître contente :
Et lorſqu'elle ſe flatte enfin de recueillir
Le prix de ſa conſtance à t'aimer, à ſouffrir,
Que tu vois que déjà mon cœur s'en félicite,
Barbare, c'eſt alors que ta rage médite
La perte d'un enfant élevé dans mon ſein !
Pour mieux exécuter ton horrible deſſein,
Tu trompes baſſement ma crédule tendreſſe ;
Et quand, pour dérober ſa fille à ton ivreſſe,
Duling épouvanté veut quitter ta maiſon,
Tu le fais arrêter ! On le traîne en priſon !
L'un de tes vils agents couvre ta barbarie
De ſon infame nom, & ta bouche la nie ?
Tu haſardes encore un ſerment impoſteur,
Et du ſein des forfaits tu jures par l'honneur ?
Va, monſtre, avec pitié je voyois tes foibleſſes ;

Ma fille, allons au loin pleurer notre misere.
Avec ton pere & toi je veux finir mon sort ;
Nous ne nous quitterons désormais qu'à la mort.

(*Elles sortent ensemble.*)

SCENE X.

Le Lord BELTON, *seul.*

JE reste confondu. La surprise, la rage
De mes sens interdits m'ont presque ôté l'usage !
Je n'en puis revenir. Me voir ainsi traité !
Quel mépris ! quel courroux ! & l'ai-je mérité ?
Pourquoi m'accuse-t-on d'un crime que j'ignore,
Quand je le désavoue & que mon cœur l'abhorre ?
Monstre de Jonathan ! oui, lui seul a tout fait.
Il aura de Duling conservé le billet
Pour cet horrible usage. Ah ! tremble, misérable,
Et sur toi je vais faire un exemple effroyable. —
Je sais qu'en un moment tout se réparera,
Que Duling peut sortir. — Sans doute il sortira.
Mais me croira-t-on moins, sans que j'en sois coupable,
De sa détention l'auteur abominable ?
Pourra-t-on présumer qu'un valet effronté
Soit allé jusques-là sans mon autorité ?

(*Allant au geolier qui entre.*)

N'importe. — Oui, j'enverrai...

(*Il sort avec fureur, & en donnant des marques de la plus grande agitation.*)

SCENE XI.

Le GEOLIER, *seul*, *secouant la tête av*

SON trouble,
M'en font mal augurer. La vertu d'ordin
Est plus calme. —Qu'a-t-il?— S'il veut fair
Délivrer ce pauvre homme, il en a le mo
Mais bon, le délivrer?—Peut-être qu'il l
Le malheureux peut-être est ici sa victime
Cette enfant, cette Dame & tout ce que
Morbleu, s'il étoit vrai!... mon cœur se tro
Ce vieillard m'attendrit. La douleur qui
Semble ajouter encore à son air vénérabl
Et né pour les frippons plus dur que mes
J'ai senti devant lui tomber tout mon co
Sans doute le pauvre homme à présent se
Rentrons. S'il n'a pas tort, il faut qu'on le

Il se nomme Duling. C'eſt ſans doute une grace,
Et l'on ne vouloit plus qu'ici même j'entraſſe.

(*En lui offrant quelques guinées.*)

Il eſt tard ; mais voilà....

LE GEOLIER, *toujours d'un ton brusque.*

Non, gardez votre argent.
Je n'en prends point pour être humain, compatiſſant.
Votre ami va venir ; il eſt bien dans la peine :
Mais, je vous en préviens avant que je l'amene,
Parlez-lui devant moi, je ne puis le quitter.
La nuit tel eſt mon ordre, il faut l'exécuter.

SCENE XIII.

JAME, *ſeul.*

CET homme eſt le premier qui dans ce jour horrible
M'ait fait paroître un cœur généreux & ſenſible !
J'eſpere... Je crains tout.—J'ai cru voir, en entrant,
Mon pere furieux & Jonathan tremblant ;—
Ou le fourbe du moins faiſoit ſemblant de l'être :
Car il ſait ſon pouvoir ſur l'eſprit de ſon maître.
Habile en l'art affreux d'enflammer ſes deſirs,
Flattant ſes paſſions, ſervant tous ſes plaiſirs,
Le ſcélérat ſouvent rend mon pere coupable
D'excès, dont jamais ſeul il n'eût été capable.

[illegible]

Eh bien, mon a[illegible]

[illegible] d'ici ?

[illegible]

[illegible]

Ah ! c'est assez répon[illegible]

[illegible] de Lond[illegible]

[illegible] de l'amitié ;

[illegible] la pitié !

[illegible] immenses

[illegible] folles dépens[illegible]

[illegible] lui de prêt[illegible]

[illegible] solliciter :

Leur étoit, comme à moi, tout-à-fait étrangere.

(*Ici Duling, accablé de douleur, se couvre le visage de ses mains, & Jame, dans l'indignation que lui inspirent les procédés qu'il raconte, leve les bras & les yeux au Ciel, comme pour en demander vengeance.*)

LE GEOLIER, *à Jame en haussant les épaules, après avoir contemplé quelques moments son étonnement, sa douleur, & celle de Duling.*)

Vous voilà bien surpris !...Et de quoi, s'il vous plaît ?
Je vous aurois dit, moi, ce qui vous attendoit.
Le riche en ces prisons chaque jour fait conduire
Beaucoup d'infortunés, mais jamais il n'en tire.
Ses chevaux, ses valets, ses maîtresses, ses chiens,
Voilà, voilà pour qui sont réservés ses biens.
Où diable avez-vous vu qu'aux gens dans l'opulence
On alloit demander de l'argent ? Quelle enfance !
Non, à quelque ami pauvre il faut avoir recours,
Et c'est-là qu'au besoin on trouve du secours.
Je vous offre le mien.

JAME, *avec vivacité.*

Je l'accepte, & j'espere
Que vous vous laisserez toucher à ma priere.
Faites sortir Duling ; je reste ici pour lui.
On veut perdre sa fille ; elle a besoin d'appui :
Qu'il aille...

DULING, *à Jame, avec attendrissement.*

Mon ami, j'aime à vous reconnoître.

LE GEOLIER, *à tous les deux.*

La loi me le défend; je ferai plus peut-être :
Car autant je suis brusque & dur pour les méchants,
Autant j'ai de pitié pour les honnêtes gens,
Quand par hasard ici quelquefois il s'en trouve;
(*A Duling.*)
Et vous êtes du nombre : à mes yeux tout le prouve.
Vous avez une fille. Et moi donc, mon ami ?
Moi, n'en ai-je pas une ? Ah ! je suis éclairci.
On veut perdre la vôtre, & le crime sans doute
Croit enchaîner loin d'elle un pere qu'il redoute :
Mais je suis pere aussi, ce titre m'est sacré,
Votre cause est la mienne, & je la défendrai.
Allez, vous êtes libre. Oui, je vais satisfaire
Au paîment qu'on poursuit. J'ai l'argent nécessaire.

DULING, *avec un transport de joie.*

Quoi ! vous me prêteriez ?

Mais quand le pauvre oblige, il eſt ſans défiance.

(En montrant Duling.)

Ses malheurs, ſes vertus & votre honnêteté
Seront ſa caution, & font ma ſûreté.

DULING, *ſe précipitant aux genoux du Geolier.*

Je tombe à vos genoux. O Ciel! eſt-il croyable?...

JAME, *s'y jettant auſſi.*

Oui, tous deux à vos pieds...

LE GEOLIER, *relevant Jame & Duling avec une maniere & un ton d'autant plus bruſque, qu'il voudroit leur cacher ſon attendriſſement.)*

Levez-vous donc. Quel diable!
Vous me fâchez. Faut-il qu'une bonne action
Cauſe tant de ſurpriſe & d'admiration?

(A Duling, en lui tendant la main.)

Suivez-moi, mon ami. Venez dans ma famille:
L'argent que je vous prête eſt la dot de ma fille,
Et ſans ſon propre aveu je n'en puis diſpoſer.
Mais loin qu'elle m'engage à vous le refuſer,
Elle va dans mes bras voler avec ſa mere,
Pour me remercier du bien que je veux faire.
C'eſt le plus doux plaiſir que puiſſe avoir leur cœur,
Et je leur fais toujours partager mon bonheur.

DULING, *se jettant encore avec transport dans les bras du Geolier.*

Mon ami! mon sauveur! quelle reconnoissance!...

LE GEOLIER, *en l'emmenant.*

(*En mettant la main sur son cœur.*)

Ne m'en parlez jamais. J'ai là ma récompense.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le théâtre est dans l'obscurité, & représente le même sallon que dans les trois premiers Actes. Il est onze heures du soir.)

SCENE PREMIERE.

CHARLE, *seul.*

(Il entre doucement, marchant avec précaution, s'arrêtant souvent, & écoutant s'il n'entend rien.)

AU calme qui déjà semble régner ici,
Je pense que chacun est retiré. Voici
L'instant, le vrai moment d'enlever Henriette.
D'où vient donc que Patrice... Ah ! j'ai l'ame inquiette.
Ces coquins, j'en ai peur, feront tout de travers.
S'ils s'étoient laissé voir... qu'on les eût découverts...
Que fais-je ?... L'aventure est au diable, peut-être.
L'on s'en fût désisté, si j'eusse été le maître.
Auprès de mes amis j'ai fait ce que j'ai pu ;
Le malheur de Duling... Mais ils n'ont pas voulu :
Ils ont tant plaisanté, tant raillé sur mon compte,
Des remords que j'avois ils m'ont fait tant de honte,

Que je veux m'en tirer avec honneur. — Ma foi,
Je crois qu'ils sont encor plus décidés que moi.
Cela me pique. Il faut qu'enfin je réussisse
A gagner leur estime.

SCENE II.

CHARLE, PATRICE.

PATRICE, *entrant doucement.*

APPROCHONS.

CHARLE, *à part.*

C'est Patrice.

(*Allant à lui.*)

Eh bien ? nous attendons.

PATRICE.

PATRICE.

Point du tout.—Non, vous dis-je.

CHARLE.

Êtes-vous bien cachés ?

PATRICE.

Ce feroit un prodige
Si l'on nous découvroit. Déjà même ce foir
Mifs chez elle a monté, fans nous appercevoir.
Mais à peine elle avoit, tremblante & toute émue,
Oté fes bracelets, qu'elle eft redefcendue
En répandant des pleurs. J'ignore à quel fujet.

CHARLE.

La porte du jardin eft ouverte; on eft prêt;
Et nous fommes à gauche, en face du paffage,
Près du mur.

PATRICE.

Il fuffit. Je verrai l'équipage.

CHARLE.

Enlevez-la fans bruit; empêchez que fes cris...

PATRICE.

Bon. Nous fommes, Monfieur, prefque feuls au logis;
Car Mylord eft ce foir parti pour la campagne:
Ses gens l'ont précédé; Jonathan l'accompagne.

CHARLE.

N'importe, avec prudence il faut toujours agir.
Je vais appeller Milk pour qu'il vienne m'ouvrir :
Il me verra paſſer. Alors quelle apparence
Que l'on m'impute un rapt fait pendant mon abſence ?
Demain l'on ne pourra nous ſoupçonner.

PATRICE.

Fort bien.

CHARLE.

Va reprendre ton poſte, & je retourne au mien.
(*Charle ſort par la gauche, & Patrice par la droite.*)

SCENE III.

JONATHAN, JOHNSON.

(*Ils ſont tous deux en petite redingotte, ont le chapeau*

Vois maintenant Mylord ; vois quelle ardeur extrême
A cet enlévement il apporte lui-même :
Et tu croyois tantôt qu'il alloit m'assommer.
Mais moi, je ne suis pas si prompt à m'alarmer.
Avec un peu d'adresse, en sachant le connoître,
Il n'est point de valet qui ne mene son maître.
J'ai subjugué le mien, & j'en étois certain.
Il vient d'aller déjà se poster au jardin.
As-tu fait à la porte avancer la voiture ?

JONHSON.

Non, pas encor. J'ai vu, malgré la nuit obscure,
Au coin du mur, à gauche, un carrosse arrêté.
C'est quelque rendez-vous ; & de l'autre côté,
Sur la droite, nos gens tiennent la chaise prête :
Mais ils n'approcheront que pour prendre Henriette.

JONATHAN.

Chez Myladi ce soir elle reste long-tems.
Mylord s'impatiente & compte les instants.

JOHNSON.

On fait du bruit.

JONATHAN.

C'est elle, on vient. Je crois l'entendre.
Courons sur l'escalier : c'est-là qu'il faut l'attendre.

JOHNSON.

Et nos masques ?

JONATHAN, *tirant deux masques de sa poche, & en donnant un à Johnson.*

Mon maître a déjà mis le sien.
Je garde celui-ci; sortons, voilà le tien.
(Ils sortent par la droite.)

SCENE IV.

Ladi BELTON, HENRIETTE, NELLI.

(Ladi Belton tient par le bras Henriette, qui est sans bouquet, sans bracelets, & paroît être entraînée malgré elle. Nelli les précede en portant une bougie.)

Ladi BELTON.

VIENS donc, ma chere enfant, cesse de t'en défendre;
Il te faut du repos; je veux t'en faire prendre.
Viens, cede à ma priere; & moi, près de ton lit

bougies qui sont sur la table, y pose encore le bougeoir qu'elle portoit, & se retire dans le fond du théâtre.)

Ladi BELTON, *s'asseyant près d'Henriette, & lui prenant la main.*

Tu n'es pas raisonnable.
Abandonne-toi moins au chagrin qui t'accable.
Il faut plus de courage. A la pointe du jour
Nous nous rendrons ensemble au château de Belmour.
Ce n'est heureusement qu'à cinq milles de Londre.
Ma belle-sœur vous aime, &, je t'en puis répondre,
Ton pere, dès demain, ramené dans nos bras,
Viendra...

(*Ici Henriette, les yeux fixes, donne des marques d'effroi, sans paroître écouter Ladi Belton.*

Mais, mon enfant, tu ne m'écoutes pas?
Quoi! tu frémis?

HENRIETTE.

J'étois à cette même place
Quand le cruel, prenant ma main avec audace,
M'a déclaré tantôt ses détestables feux:
C'est-là qu'a vos côtés des monstres à mes yeux
Ont arrêté mon pere. Hélas! m'est-il possible
De me voir, sans frémir, dans ce séjour horrible?
Je ne sais; mais ici, de moments en moments,
J'éprouve des terreurs & des tressaillements;
Mon sang par intervalle en mes veines se glace.

Quelque malheur encor, qui, je crois, me menace,
Semble en ce lieu fatal prêt à fondre sur moi.
Daigne le détourner, grand-Dieu !

Ladi BELTON.

Rassure-toi.
Celui qui cause ici ta douleur & la mienne
N'est point ce soir à Londre. Avant qu'il y revienne,
Va, ton pere sera tiré de sa prison,
Et nous aurons quitté cette affreuse maison.
De crainte, à cet égard, sois tout-à-fait exempte.
Une autre inquiétude à présent me tourmente.
Depuis l'heure où de nous Jame s'est séparé,
Je m'étonne qu'encore il ne soit pas rentré.
Que peut-on présumer d'une si longue absence ?

HENRIETTE.

Ah ! vous me rappellez... Je tremble, quand j'y pense :
Le sombre désespoir qu'il sembloit renfermer,
Son air, en nous quittant, tout doit nous alarmer.

D'un œil compatissant regarde les alarmes
Où mon cœur est plongé ! rends mon pere à mes
larmes !
Que deviendrai-je, hélas ! si je perds cet appui ?
Qu'ensemble en un désert... Ciel ! que vois-je ? C'est lui !

SCENE V.

Les PRÉCÉDENS, DULING, & JAME.

(*Ils entrent ensemble par la gauche.*)

HENRIETTE, *courant se jetter dans les bras de son pere.*

AH ! mon pere, est-ce vous ? Est-ce vous ?

Ladi BELTON.

Comment ? Jame !
Duling ! par quel prodige ? . . .

DULING, *dans l'excès du saisissement & de la joie.*

Ah ! ma fille !.. Ah ! Madame !

Ladi BELTON, *à Duling.*

Quel est le digne ami dont le pouvoir heureux
Et la tendre pitié vous rendent à nos vœux ?
Qui ? . . . .

JAME.

Son Geolier, Madame.

DULING.

Oui, cet homme sensible ;
Bienfaisant, généreux autant qu'incorruptible,
Sans trahir son devoir, m'a daigné secourir,
Et, payant mon billet, ne m'a laissé sortir
Que comblé des bontés de toute sa famille.
Quel doux accueil m'ont fait & sa femme & sa fille !
Elles m'ont prodigué les soins les plus touchants,
M'ont rendu l'espérance, ont ranimé mes sens,
Et fournissent encore aux frais de mon voyage,
Pour nous mettre au plutôt à l'abri de l'outrage.
Ces bonnes gens pleuroient en me quittant. Hélas !
Je ne pouvois non plus m'arracher de leurs bras.

(*A Ladi Belton.*)

Madame, chargez-vous de ma reconnoissance.

Ladi BELTON.

Je garde à leur vertu sa digne récompense.

DULING.

DULING, *avec bonté.*

Ma fille, le vaiſſeau nous attend, tout eſt prêt.
Ne différons pas.

Ladi BELTON, *à Duling.*

Quoi! ferme en votre projet,
Vous perſiſtez toujours à quitter l'Angleterre?
Qui vous force à chercher une rive étrangere?
Pourquoi s'expatrier, quand chez Ladi Belmour
L'amitié nous préſente un paiſible ſéjour?
Mais dès ce moment même, à l'abri de l'orage,
De mon barbare époux ne craignez plus la rage:
Belton n'eſt pas ici. Tranquille à cet égard,
Vous pouvez moins encor preſſer votre départ.

DULING.

Que n'ai-je déjà fui des lieux que je déteſte!
Je tremble d'être encor dans un pays funeſte,
Par l'intrigue, l'audace & le crime habité.
Vous dites qu'un méchant d'ici s'eſt abſenté?
Mais n'en reſte-t-il plus? N'a-t-il pas des miniſtres
Toujours prêts à ſervir ſes paſſions ſiniſtres?
L'on aime à reſſembler à ceux dont on dépend.
Allons, ma fille, allons.

HENRIETTE.

Ah! mon pere, un inſtant.
Je ne veux point laiſſer le préſent le plus tendre
Que Myladi m'ait fait, & je cours le reprendre.

Madame, ce don cher, ce portrait précieux,
Loin de vous retraçant votre image à mes yeux,
Du moins à mes ennuis mêlera quelques charmes,
Et sera tous les jours arrosé de mes larmes.
(*A son pere.*)
Attendez; je reviens dans un moment.
(*Elle sort, par la droite, avec Nelli qui l'éclaire.*)

SCENE VI.

JAME, Ladi BELTON, DULING.

JAME, *à Duling.*

Monsieur,
Vous nous quittez, hélas! & tel est mon malheur,
Que je ne prévois point quand un sort plus prospere
Nous pourra réunir. Mais malgré la barriere
Qui va nous séparer, l'absence ni le tems

SCENE VII.

JAME, Ladi BELTON, DULING, NELLI.

NELLI, *criant de toute ſa force.*

AU ſecours! on l'enleve! on l'entraîne!

Ladi BELTON & JAME.

Ciel!

DULING.

Ma fille?

NELLI.

Accourez, ou ſa perte eſt certaine.
Pluſieurs hommes maſqués... C'eſt-là, venez.

JAME, *tirant ſon épée.*

Volons.
La ſauver ou mourir.

(*Il ſort avec fureur, & Nelli le ſuit.*)

SCENE VIII.

Ladi BELTON, DULING.

DULING, *voulant courir auſſi.*

DIEU! courons tous, courons!
Ah!... la force me manque.

(*Il tombe ſur une chaiſe.*)

Ladi BELTON, *le soutenant.*

Il succombe !

DULING, *sortant de sa foiblesse par un transport de douleur.*

On l'enleve !

Donnez-moi votre bras, & que je me releve,

(*Se levant avec l'aide de Ladi Belton.*)

Que j'aille la défendre. Oui, Madame, j'irai ;

Au glaive des cruels je me présenterai.

SCENE IX.

Ladi BELTON, DULING, HENRIETTE.

HENRIETTE, *encore dans la coulisse.*

OU me réfugier ? Ciel ! je ne vois personne !

(*Elle entre les cheveux épars, sans mouchoir, sans*

SCENE X.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING, CHARLE.

CHARLE, *dans le plus grand désespoir.*

O terre, engloutis-moi!... Qu'ai-je fait? Que d'horreurs!

(*Il s'appuie contre le mur à droite. Henriette est de l'autre côté, assise & soutenue par Duling & Ladi Belton.*)

HENRIETTE, *saisie d'un nouvel effroi.*

Les voici. Cachez-moi parmi vous. Ah! mon pere!
Madame, à leurs fureurs tâchez de me soustraire.

Ladi BELTON.

Oui, ma fille,

DULING, *serrant fortement Henriette dans ses bras.*

Ce n'est qu'en déchirant mon sein,
Qu'ils pourront....

SCENE XI.

Les PRÉCÉDENS, NELLI.

NELLI.

Ah ! Madame, on les connoît enfin.
J'ai vu.... Ciel ! quels forfaits, quel exemple terrible !
Comment vous raconter ?...C'eſt une ſcene horrible.
Les ténebres, le ſang, le tumulte, les cris
Glacent ma voix tremblante & troublent mes eſprits.
Les malheureux, trompés dans cette nuit obſcure,
Se ſont portés des coups, dont frémit la nature.
Oui, ces hommes maſqués....

Ladi BELTON.

Ces monſtres, dites-vous ?
Eh bien ?

(*Montrant Charle.*)

Il eſt bleſſé lui-même, & vous voyez le bras
Qui l'a frappé.

Ladi BELTON & DULING, *avec une égale horreur.*

Son fils!

NELLI.

Sans le connoître, hélas!

(*Montrant Henriette.*)

Tous deux, pour l'enlever....Mais c'eſt lui qu'on
amene.

DULING, *appercevant Belton.*

Voilà donc où le vice & le déſordre entraîne!

SCENE XII & derniere.

CHARLE, JAME, le Lord BELTON, Ladi BELTON, NELLI, ROGER, HENRIETTE, DULING.

(*Belton, en habit de campagne & le corps entouré d'un mouchoir sanglant, entre, soutenu par Jame & Roger, qui viennent l'asseoir au milieu de la scene. Sa femme court à lui, en laissant éclater sa tendresse & sa douleur. Henriette se leve à ce spectacle, & avec son pere recule encore d'horreur & d'effroi; ils se tiennent tous deux embrassés sur la gauche du théâtre, tandis qu'à la droite, Charle, appuyé contre le mur, donne de nouvelles marques de désespoir.*

Ladi Belton & Jame restent aux côtés de Belton, & Nelli & Roger sont derriere.)

BELTON, *à sa femme qui pleure amèrement.*

Quoi! vous plaignez mon sort? La pitié, la tendresse
A l'état où je suis encor vous intéresse :
Et vous baignez de pleurs un criminel époux,
Qui fut toujours injuste & barbare envers vous?
Oui, le Ciel me punit; ses coups sont légitimes.
A mes déréglements, par le plus noir des crimes,
J'allois mettre le comble; il ne l'a pas permis;
Son courroux m'a frappé par la main de mon fils.

CHARLE, *égaré, voulant fuir, & marchant au hasard.*

Ciel! ou fuir?

BELTON, *lui tendant la main avec compassion.*

Dans mes bras. Viens, malheureux, approche.
Ne crains rien; je ne veux te faire aucun reproche :

(*Charle vient se précipiter aux genoux de son pere.*)

Je n'en ai pas le droit. C'est moi qui t'ai perdu;
C'est mon exemple ici qui t'a seul corrompu.
Ce coup affreux, ce coup...sans doute involontaire,
Me rappelle à moi-même; il me change, m'éclaire,
Et, causât-il ma mort, s'il dessilloit tes yeux,
S'il te changeoit aussi, j'en bénirois les Cieux.
Eh bien, dis, mon cher fils, que faut-il que j'espere?
Te vois-je à mes genoux plein d'un remord sincere?
Et veux-tu, du désordre à jamais revenu,
Me promettre d'aimer, de suivre la vertu?

CHARLE, *en sanglottant.*

Ah ! mon pere, vivez, vivez pour que j'expie
Le crime où m'a porté mon aveugle furie ;
Et de mon changement, de mon vrai repentir
Soyez long-tems témoin !

BELTON, *se penchant sur lui, l'embrassant, & le faisant relever.*

Oui, j'en pourrai jouir.
J'ai lieu de l'espérer.

(*Sa femme donne à ce mot des signes de joie, & il lui prend la main avec un nouvel attendrissement.*)

Épouse généreuse !
Tous mes vœux désormais sont de vous rendre heureuse.
Et vous, Duling, & vous que j'ai tant outragé,
Que j'estimai toujours, que mon sang a vengé,
Noble & cher bienfaiteur de toute ma famille,
Approchez-vous.

vers son pere pour lui demander son consentement. Alors Duling va lui-même la conduire aux genoux de Belton; Jame s'y met aussi, & Belton les unit: puis montrant à Charle ce couple vertueux, il dit:)

Ce n'est que des cœurs purs que l'amour est goûté,
Et dans le sein du vice il perd sa volupté.

FIN.

De l'Imprimerie de L. CELLOT & Fils, rue des Grands-Augustins.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les *Œuvres de M. de Falbaire de Quingey*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 3 Janvier 1787.

DE SAUVIGNY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public ſes *Œuvres* ; s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages, autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre &

Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Let-

tres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le quatorzieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-ſept, & de notre regne le treizieme. Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 999, *fol.* 180, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'arrêt du Conſeil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le* 16 *Mars* 1787.

KNAPEN, Syndic.

LES
JAMMABOS,
OU LES
MOINES JAPONOIS;
TRAGÉDIE,

DÉDIÉE AUX MANES DE HENRI IV,

Et suivie de Remarques historiques.

> *Sint ut sunt, aut non sint.*
> Et respondit terra, *non sint.*

A LONDRES.



AUX MANES
DE
HENRI IV.

O toi, le plus grand des Rois & le meilleur des hommes, toi dont le nom, cher à l'Europe entiere, fait encore verser des larmes d'attendrissement à tous les François, & réveille dans tous les cœurs le souvenir du fanatisme des Prêtres & des attentats des Moines, permets que je te consacre un Ouvrage fait contre les Moines coupables & les Prêtres fanatiques & cruels! Hélas! ta vie, qui étoit pour nous un bienfait du Ciel, a été l'époque la plus célèbre de leur audace & de leurs fureurs. Si quelque téméraire entreprend de les défendre, & ose blâmer le but que je me suis proposé, je ne lui répondrai point; je le menerai au lieu où

ta cendre repoſe, & je lui dirai : Regarde & frémis, ma juſtification eſt écrite ſur cette tombe.

Ô mon maître ! ô mon Roi ! quel monſtre eſt donc le fanatiſme ? Quels cœurs ont donc les Prêtres & les Moines, puiſque tes vertus ni tes bienfaits ne purent les déſarmer ? Réjouis-toi, ombre illuſtre ! ils ne ſont plus aujourd'hui tels que ton ſiecle les a vus. La raiſon a briſé dans leurs mains les armes qu'ils tenoient de la crédulité & de l'ignorance. Le regne de la ſuperſtition eſt paſſé, mais les plaies qu'elle fit à ton Peuple ne ſont pas toutes fermées. Il en eſt une qui ſaigne encore, une ſur laquelle il eſt tems que la tolérance verſe un baume ſalutaire ; & c'eſt du pied de ta ſtatue que toute la France, tendant avec

PRÉFACE.

VOICI la premiere fois que les Japonois sont mis sur la scene, & j'ai cru que ceux de mes lecteurs, à qui ce Peuple est peu connu, seroient bien aises de trouver dans des notes ce qu'il importe le plus de savoir sur sa religion, son gouvernement, son caractere & ses moeurs.

L'ordre des Jammabos existe encore aujourd'hui. Je conviens que ces Religieux ne sont pas précisément tels que je les représente dans ma Tragédie; mais rassemblant tous les vices des différents Moines du Japon, j'en ai composé le caractere des Jammabos & des Bonzes, pour peindre en eux l'esprit monacal de ces contrées idolâtres. Si l'on m'accuse d'exagération ou de calomnie, j'en appelle aux Jésuites. Ils ont dès long-tems pris soin de répondre à mes critiques & de confondre les incrédules. Leurs missionnaires nous attestent qu'en général les Prêtres & les Re-

ligieux Japonois ſont avares, fourbes, ambitieux, inhumains, en un mot, les plus orgueilleux & les plus méchants de tous les hommes.

On ne devroit point, à ce portrait, préſumer que ceux qui en ſont l'objet, puſſent avoir jamais eu rien de commun avec les Miniſtres d'une Religion ſainte. Cependant je ſuis contraint d'avouer que la corruption, l'ignorance & le fanatiſme ont quelquefois mis entre eux des traits de reſſemblance. Mais mon Ouvrage n'en ſera que plus utile. On rend hommage à la pureté du Chriſtianiſme, en flétriſſant d'un opprobre éternel les membres qui l'ont déshonoré. Dévouer à l'exécration publique les Prêtres ſéditieux & cruels, les Moines impoſteurs ou ſcélérats,

Peut-être arrivera-t-il aussi que beaucoup de gens croiront voir dans cette Piece de fréquentes allusions à une société fameuse, dont la destruction vient d'occuper & de surprendre toute l'Europe. Je n'ai rien à dire sur les différentes idées que pourront avoir mes lecteurs. Je laisse à ceux qui voudront faire des applications, le soin d'en apprécier la justesse & d'en montrer la vérité. Quant à moi, je ne dois répondre au Public que de ce que j'ai dit réellement. Les remarques qui suivent ma Tragédie, s'étendent à un grand nombre d'objets divers, quoique relatifs à mon plan, & j'y développe clairement mes intentions & mes pensées. J'ajouterai encore ici que toute espece de Moines qu'on a pu ou qu'on pourra jamais comparer à mes Jammabos, mérite certainement d'être anéantie. Si, comme tous les Parlements de France, tous les Souverains de la Chrétienté & le Chef même de l'Église semblent l'avoir décidé ; les Jésuites ont en effet donné lieu à cet affreux parallele, ils ne peuvent se plaindre de personne, & l'on ne doit s'étonner que d'une chose, c'est qu'ils aient existé si long-tems.

ACTEURS.

TAIKO, Empereur ſéculier du Japon.

OKIMAS, fils aîné } de Taiko.
TAMMA, ſecond fils }

AGÉNIE, Princeſſe du Royaume de Corée, élevée à la Cour de l'Empereur du Japon.

ILMAGIS, premier Miniſtre de Taiko.

URANKA, Chef des Jammabos, Moines du Japon.

MURAMI, Bonze renégat, actuellement Jammabos & confident d'Uranka.

TADNÉ, ſuivante d'Agénie.

TROUPE DE JAMMABOS.

TROUPE DE CORÉENS.

TROUPE DE JAPONOIS.



LES

JAMMABOS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

URANKA, MURAMI.

MURAMI.

Voici donc le grand jour où, descendant du trône,
L'Empereur veut, dit-on, abdiquer la couronne.
Nos autels, notre culte, objet de ses mépris,
Vont être relevés par la main de son fils;
Et le Japon rentrant sous l'empire des prêtres,
Nous régnerons bientôt où régnoient nos ancêtres.
Les prodiges nombreux qu'opere votre bras,
Ont enfin à vos pieds fait tomber Okimas:

L'avantage des ans l'appelle au diadême,
Et l'on va fous fon nom vous couronner vous
Mais quel fombre chagrin femble d'un voile
Envelopper vos yeux alarmés & diftraits?

URANKA.

L'efpoir qui t'éblouit, te cache les nuages
D'où mon œil attentif craint encor des ora
J'obferve l'Empereur, je le vois agité,
Il eft morne, penfif, j'en fuis épouvanté.
En vain à me flatter il force fon courage,
Mon pouvoir l'y contraint, il me hait dava
Et ce fceptre fatal, dont il va difpofer,
En fortant de fa main peut encor m'écrafer.
A l'aîné de fes fils avant qu'il le remette,
Peut-être que Taiko prétendra qu'il l'achett
Par un lâche abandon, un facrifice affreux
De fa Religion, de nous & de nos Dieux.
Eft-il quelques forfaits, que, dans le rang fu
On ne penfe couvrir avec le diadême?

MURAMI.

Qu'importe de Tamma la haine & le courroux?
Ils seront impuissants, si son frere est pour nous.

URANKA.

Il m'a fait en ces lieux ordonner de me rendre,
Et je vais voir enfin ce que j'en dois attendre.
Je ne sais si pour nous son cœur voudroit changer;
Mais s'il l'osoit....

MURAMI.

Eh bien, il faudroit nous venger.
Le Ciel en vos mains n'a-t-il pas mis sa foudre?
Quoi, Seigneur, les rochers par vous sont mis en poudre,
Les arbres en éclats volent à votre voix;
De son sein embrâsé la terre entend vos loix,
Et vous ne pourriez pas, entr'ouvrant ses abîmes,
Par un miracle utile y plonger vos victimes?
Mais quand les Cieux pour vous ne s'ébranleroient pas,
A leur défaut, Seigneur, n'aurez-vous pas nos bras?
De tous les Jammabos chef saint & redoutable,
Vous commandez en Dieu sur ce corps formidable,
Et sous vous à la fois Pontifes & soldats,
Nous vous suivons au temple, ou volons aux combats.
Parlez, & dans l'instant nos mains obéissantes
Vous feront à l'envi mille offrandes sanglantes.

Jamais impunément fut-on nos ennemis ?
Mais si c'est peu des bras à vos ordres soumis ;
S'il en faut d'étrangers, dans un besoin extrême,
Vous pourrez avec nous armer les Bonzes même.

URANKA.

Toi qui fus de leur corps, & qui n'en es sorti
Que pour entrer sous moi dans un meilleur parti ;
As-tu donc oublié quelles haines fatales
Divisent de tout tems nos deux sectes rivales ?
Ils suivent Siaka, nous servons les Camis ;
Notre culte, nos Dieux, tout nous rend ennemis ;
Tout allume entre nous une éternelle guerre,
Et souvent notre sang a fait rougir la terre.

MURAMI.

Ils sont nos ennemis ; mais de Confucius,
De tous ses sectateurs ils le sont encor plus.
De ce vil philosophe, adoré dans la Chine,
Taiko, pour nous confondre, apporta la doctrine.
Sappant également toute Religion

Ce sont eux aujourd'hui qui s'offrent par ma voix,
Pour nous venger ensemble, à marcher sous vos loix.

URANKA.

De la réunion que leur secte desire
Je conçois l'avantage, & j'y pourrai souscrire.
Oui, si de Dieux divers ministres opposés,
Partageant entre nous les peuples divisés,
De cultes différents nous leur donnons l'exemple,
L'intérêt est un Dieu qui pour nous n'a qu'un temple.
On peut à ses autels changer sans s'avilir;
Pour perdre l'Empereur cessons de nous haïr,
Et plus prudents enfin, lançons au diadême
Les traits qu'en nos débats nous perdions sur nous-même:
Car je touche au moment qui fixe mes destins;
Le glaive est sur ma tête, ou le sceptre en mes mains.
Vois comme autour de nous tous les esprits fermentent;
Avec nos partisans nos ennemis s'augmentent.
Peut-être ici bientôt faudra-t-il qu'Uranka
Frappe un coup dont au loin la terre tremblera;
Et je n'aurai jamais d'un plus affreux prodige
Épouvanté ces lieux.

MURAMI.

Notre intérêt l'exige.

URANKA.

Mais je voudrois d'abord apprendre quel succès

Ont eu chez les Chinois mes envoyés sec
La conspiration, dont j'y jettai le germe
S'ils l'ont su fomenter, doit toucher à fon

SCENE II.

URANKA, MURAMI, un autre JAMM

LE JAMMABOS, *à Uranka.*

Seigneur, deux Jammabos avec art dég
Et que méconnoîtroient vos yeux même a
Arrivent, l'un de Chine, & l'autre de C

URANKA.

Leur présence au Japon doit rester ignorée
As-tu leurs lettres ? — Donne, & va veiller

(*Le Jammabos donne des lettres à Urank*
retire.)

Si l'on vous surprenoit ?

URANKA.

Un chiffre inexplicable
Couvre ici nos secrets d'un voile impénétrable,
Et dans toute autre main ces écrits parvenus
N'offriroient aux regards que des traits inconnus.
J'approuve cependant ta sage prévoyance.
Il ne faut point ici donner de défiance,
Et je sors un moment. Je vais quelques instants
Parcourir à l'écart ces papiers importants.

SCENE IV.

MURAMI, *seul.*

Ils ne renferment pas l'intéressant mystere
Des prodiges affreux que nous te voyons faire.
Voilà le grand secret que je veux pénétrer,
Et le seul qu'à ma foi tu craignes de livrer.
Quoi ! ne pourrai-je enfin, habile à le surprendre,
Jusqu'au fond de ton cœur parvenir à descendre ?
Des *Bonzes* vainement abandonnant la loi,
J'ai feint de les quitter pour m'attacher à toi ;
De cet ordre chéri, dont je suis l'émissaire,
Tu me crois dès long-tems le plus grand adversaire :
Admis à tes conseils, je me vois à présent
De tous tes noirs projets l'intime confident,

Et ne puis découvrir par quel art, quels [
S'opérent à nos yeux ces prétendus prodig[
Qui, faisant devant toi trembler tous tes [
Ont élevé si haut l'ordre des Jammabos.
Il te doit sa grandeur, il te doit sa pui[
Puisse le mien un jour me devoir sa veng[
J'ose au moins l'espérer. Ne nous rebuto[
Quand le piege est par-tout attaché sur nos [
Arrive tôt ou tard l'heure que l'on y to[
Mais à toute heure aussi je marche sur m[
Du perfide Uranka l'œil est si pénétrant !
Si le soupçon entroit dans son cœur défia[
Le fer ou le poison, dont il sait trop l'u[
M'auroient rendu bientôt victime de sa r[
Je frémis quelquefois des dangers que j[
N'importe, s'il le faut, sacrifions nos jou[
Je suis Bonze, & je veux, aux dépens de [
Immoler à ma secte une secte ennemie.

Son neveu lui ſuccede, &, pour nous plus propice,
Permet qu'en ſes états mon ordre s'établiſſe.

MURAMI.

Songez que les Lettrés y ſont nos ennemis.

URANKA.

Je prétends que par-tout ils ſoient anéantis.
Celui de Taïven, philoſophe ſauvage,
Qui contre nous, dit-on, compoſoit un ouvrage,
Fut hier poignardé.

MURAMI.

L'on nous ſoupçonnera.

URANKA.

On ne peut nous convaincre, & l'exemple effraira.
D'ailleurs le Mandarin eſt pour nous plein de zele;
Sa femme le gouverne, & nous diſpoſons d'elle,
On peut compter ſur eux. Mais écoute & frémi.
Le Gouverneur d'Ava, le Prince Iſanami,
Dont je croyois pour moi l'amitié véritable,
Me porte au fond du cœur une haine implacable;
Le jour qui précéda la fête d'Amidas,
A trois de ſes amis il dit dans un repas
Que, du gouvernement s'il tient jamais les rênes,
Il jure notre perte & me garde des chaînes.
C'eſt à toi de les craindre, & bientôt tu verras,
Ingrat, que j'ai par-tout & des yeux & des bras!
Au reſte nous avons, dans l'iſle de Corée,

Des partisans nouveaux dont la foi m'est livrée,
Et qui, secrétement à mon ordre agrégés,
Sont tous à m'obéir par leurs voeux engagés.
J'en tiens ici la liste, & j'y vois avec joie
Les nombreux défenseurs que le Ciel nous envoie.
Nos trésors avec eux semblent s'accroître aussi.
Ce célebre habitant des rives d'Aômi,
Qu'envers tous ses parents nous aigrissons sans cesse,
A fait un testament, qu'a dicté notre adresse :
Il nous legue ses biens.

MURAMI.

Nous attendrons long-tems.
Seigneur, il est encore à la fleur de ses ans.

URANKA, *souriant.*

Le soir il étoit mort, & ce riche héritage
A dès le lendemain été notre partage.
Mais Okimas paroît. Sors, & n'entreprends rien
Que nous n'ayons ensemble un nouvel entretien.

Cet honneur me regarde, & son attrait flatteur
Jamais, cher Uranka, ne corrompra mon cœur.
Pour mes Dieux & pour vous rempli du même zele,
Je vous ferai monter au trône où l'on m'appelle,
Et Je veux de mon sceptre étayer vos autels.
O vous, puissants Camis, esprits purs, éternels,
Vous qui, tout-à-la-fois nos Dieux & nos ancêtres,
Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres,
Revenez-y régner, & souffrez que mon bras
A vos loix de nouveau soumette ces états!
Mais où va mon audace! insensés que nous sommes!
Les Dieux ont-ils besoin d'être aidés par les hommes,
Et le mortel doit-il leur offrir un appui
Fragile, indigne d'eux, & foible comme lui?

URANKA.

Quand il le veut, sans doute, arbitre du tonnerre,
Le Ciel peut se passer du secours de la terre.
Mais, pour récompenser ou punir les humains,
Il permet qu'ici bas ils fassent leurs destins.
Quand il a de nos cœurs éclairé l'ignorance,
D'une oisive vertu sa justice s'offense.
Des prodiges, Seigneur, ont dessillé vos yeux;
N'est-ce qu'en les priant que vous servez nos Dieux?

OKIMAS.

Eh bien, je jure donc de m'armer pour leur gloire,
De forcer tout mon peuple à les suivre, à les croire.
Vous conduirez mon glaive, & ma docile voix

Ne fera que différer vos arrêts & vos loi

URANKA.

Pourrez-vous, dans les bras de la belle
Ne point trahir des Dieux dont elle est
Ah ! l'yvresse des sens, votre amour, [illegible]
Vous égarant bientôt....

OSIMAS.

Non, ne le cro
Mais, pour mieux aujourd'hui dissiper vo
Je veux qu'un nouveau nœud, qu'une
sainte
M'attache encore à vous. On dit que q
Vous avez à votre ordre associé des R

URANKA.

Quelques-uns ont jadis brigué cet avan
Et les faveurs du Ciel devinrent leur pa
A la gloire des Dieux leur regne consa
Sur la terre à jamais se verra célébré.

Ignore, s'il se peut, ces saints engagements.
La Princesse paroît. J'apperçois à sa suite
Des peuples de Corée une nombreuse élite;
Qui, pour voir son hymen, a traversé les mers,
Et d'acclamations fait retentir les airs.
Allez, cher Uranka, quelque amour qui m'enflame,
Entre Agénie & vous je partage mon ame,
Et desire ardemment que, partageant ma foi,
Mon amante à vos pieds pense un jour comme moi.

SCENE VII.

OKIMAS, AGÉNIE, TADNÉ, TROUPE DE CORÉENS.

AGÉNIE.

SEIGNEUR, je vous présente avec quelque assurance
Un peuple qui jadis vous dut sa délivrance.
On aime toujours ceux qu'on combla de bienfaits,
Et l'on se plaît à voir les heureux qu'on a faits.
Mes sujets, comme moi, victimes des Tartares,
Seroient encor sans vous en proie à ces barbares.
Avec joie aujourd'hui les Coréens vont tous
Dans leur libérateur révérer mon époux,
Et d'avance à vos pieds apportant leur hommage,
Ont voulu de leur Roi voir l'auguste visage.
Allez, peuple fidele, & soyez à jamais

M'en font payer le prix par une main si belle !
Des Camis chaque jour j'éprouve la faveur.
C'est vainement qu'ils sont blasphémés par l'erreur,
Que, soulevant contre eux sa raison téméraire,
L'incrédule ose ici leur déclarer la guerre ;
Ma foi, ma piété croît avec leurs bienfaits :
Puisse leur grace encor pénétrer de ses traits ;
Et soumettre le cœur de celle que j'adore !
Oui, pour vous, ma Princesse, ici je les implore ;
Oui, tous les jours au Ciel je demande instamment
D'opérer dans votre ame un heureux changement ;
Et je vais préparer un nouveau sacrifice,
Qui pourra l'obtenir de sa bonté propice.

SCENE IX.

AGÉNIE, TADNÉ.

AGÉNIE.

TRISTE prévention ! étrange aveuglement !
O perfide Uranka ! jusqu'à quand mon amant
Portera-t-il le joug dont ta fatale adresse
Accable insolemment sa crédule foiblesse !

SCENE X.

AGÉNIE, TADNÉ, TAMMA, ILMAGIS.

TAMMA.

MADAME, il faut enfin déployer à vos yeux
Ce cœur, que tyrannise un amour malheureux.
Okimas vous adore, Okimas sut vous plaire ;
Je ne murmure point du bonheur de mon frere,
J'aime aussi mon rival. Vivez, régnez en paix
Dans des lieux dont je dois m'éloigner pour jamais !
L'hymen va vous unir, mon pere vous couronne,
Des marches de l'autel vous monterez au trône ;
Et moi, dès qu'à vos pieds de la soumission
J'aurai donné l'exemple aux peuples du Japon,
Que vous aurez reçu mes vœux & mon hommage ;
Je fuirai pour toujours un dangereux rivage,

Ses bienfaits, mon penchant, les vœux de votre pere,
Tout lui soumit mon cœur. Quand, au bruit de mes fers,
L'Empereur attendri daigna passer les mers,
Okimas le suivit, & son jeune courage
Fit pour moi des hasards l'affreux apprentissage.
Dieux! j'avois vu mon pere & les miens massacrés
Par des brigands cruels, de carnage altérés.
Déjà j'étois aux fers, & d'un vainqueur sauvage
La fille de vingt Rois subissoit l'esclavage,
Quand Okimas parut. C'est lui, je m'en souviens,
Qui, d'un bras tout sanglant, vint m'ôter mes liens.
Vous avez vu depuis avec quelle tendresse
Taiko dans ce palais éleva ma jeunesse;
Et, son choix d'Okimas favorisant l'amour,
Mon cœur s'est, par son ordre, engagé sans retour.

TAMMA.

Pourquoi trop jeune encor, sur les pas de mon pere
Ne pus-je pas alors marcher avec mon frere?
Peut-être.... Mais du sort il faut subir les coups:
Qu'au moins, en vous perdant, je sois digne de vous!

AGÉNIE.

J'estime vos vertus, j'aime votre grande ame.
Étouffez, il le faut, une inutile flâme;
Mais, sans fuir loin de nous, vous saurez la dompter:
L'amant disparoîtra, le héros doit rester.
D'un nécessaire appui ne privez pas le trône,

[illegible] à votre fils à porter sa couronne.

TAMMA.

Non, Madame, il doit seul gouverner ses états,
Et le sceptre n'est point trop pesant pour son bra
Sans doute ses vertus rendront son regne illust
Mais le [illegible] d'un Prêtre en peut ternir le lust

AGÉNIE.

Ah! c'est ce que je crains. La superstition
Aux pieds d'un imposteur avilit sa raison.

TAMMA.

[illegible] que d'un fourbe & de ses vains prodiges
Un charme plus puissant détruise les prestiges.
Ce miracle, Madame, appartient à vos yeux,
Et [illegible] l'ouvrage heureux.
Mais il faut votre main, une main adorée,
Pour [illegible] un [illegible] dont la trame est sacrée.
Mon frere vous [illegible], il vous aime; il suffit.
Maîtresse de son cœur, éclairez son esprit;

Quelle époque jamais peut avec plus d'éclat
Terminer des travaux consacrés à l'état,
Que le couronnement d'une grande Princesse,
Digne, par les vertus dont brille sa jeunesse,
De remplir aujourd'hui le trône glorieux,
Où la place un hymen qui comble tous nos voeux ?

AGÉNIE.

Quel astre a donc frappé tout ce qui m'environne ?
Quoi ! tout le monde ici me fuit & m'abandonne !
Les Prêtres, je le vois, impriment la terreur
D'un regne qui, dit-on, va devenir le leur.
Sur l'esprit d'Okimas une secte insolente
A pris un ascendant qui répand l'épouvante.
Un Prince foible, hélas ! qu'entourent des méchans,
Se fait craindre souvent à l'égal des tyrans !
Plaignez-le ; mais, Seigneur, par un effort suprême,
Malgré les Jammabos & la cour & lui-même,
Bienfaiteur de l'état, Ministre citoyen,
Dût-on vous en punir, faites toujours le bien.
Que dis-je ! on vous respecte, Okimas vous estime,
Il ne souffrira pas qu'Uranka vous opprime :
Vous ne partirez point, je n'y puis consentir,
Et de votre dessein je vole l'avertir.

SCENE XI.

TAMMA, ILMAGIS.

ILMAGIS.

[illegible] de mes travaux l'eſpérance eſt perdue !
[illegible] qui [illegible] l'avenir porte en tremblant ſa vue ;
[illegible], hélas ! les plus affreux malheurs.

TAMMA.

[illegible] peut-être à de [illegible] [illegible].
[illegible]
[illegible]
[illegible]

ILMAGIS.

[illegible] eſt inutile & ne peut ſuffire.
[illegible] ſoumis au pouvoir arbitraire ;

Il faut des Magiſtrats chéris & reſpectés,
Par qui les pleurs du peuple au trône ſoient portés;
Dont l'auſtere vertu, l'intrépide courage,
Dans les tems malheureux de diſcorde & d'orage,
Trace au peuple incertain la route du devoir,
Des miniſtres des Dieux modere le pouvoir,
Défende les ſujets des traits du fanatiſme,
Et ſauve au Souverain les maux du deſpotiſme.
Car malheur à celui de qui l'autorité
Pour limite & pour frein n'a que ſa volonté!
Lorſqu'il vient à ſentir que ce pouvoir extrême,
Non moins que ſes ſujets, l'accable auſſi lui-même,
Il ne peut bien ſouvent en décharger ſon bras.
La liberté n'eſt point un fruit de tous climats.
Le peuple qui long-tems en a perdu l'uſage,
Éprouve un vrai beſoin d'être dans l'eſclavage;
Et c'eſt avec lenteur, ce n'eſt que par degré,
Que de ſa ſervitude il doit être tiré.
De l'Empereur ici la vertu, le courage
Avoient heureuſement commencé cet ouvrage:
Mais quelque tems encore il falloit qu'il régnât,
Ou que ſon ſucceſſeur du moins lui reſſemblât.
Si votre pere a l'ame & grande & magnanime,
Il eſt trop confiant, ſoupçonne peu le crime,
Croit gagner les méchants à force de bienfaits,
Et craint les Jammabos moins que je ne voudrois.

TAMMA.

De ces fourbes, hélas! mon frere eſt fanatique,

Sur-tout il faut encore qu'avec lui je m'en
Et je viens, en quittant ces déplorables li
Faire un dernier effort pour dessiller ses

DIMAGUS.

Il faut sans feinte, j'ose vous le prédire
On ne doit plus songer qu'à quitter cet
La Chine est ma patrie, & je veux dan
Aller tranquillement achever mon destin.
Vous, si votre projet est toujours de m
Venez-y soutenir l'art de régner, de viv
Gouverner un peuple heureux, étudier
Voir des Prêtres soumis, sans craindre leu

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OKIMAS, TAMMA.

OKIMAS.

Est-il vrai qu'en effet mon frere m'abandonne,
Et ses yeux craignent-ils de me voir sur le trône ?
Vous me feriez haïr ma future grandeur,
Si je ne l'obtenois qu'en perdant votre cœur.

TAMMA.

Vous connoissez trop bien un frere qui vous aime,
Pour lui faire aujourd'hui cette injustice extrême ;
Et d'un pareil soupçon le trait injurieux
Également ici nous blesseroit tous deux.
Quand mon pere en vos mains aura mis cet empire ;
Je veux m'en éloigner, afin d'aller m'instruire ;
Et peut-être il faudroit que les Princes divers,
Avant d'y commander, connussent l'univers.
Toujours craints & trompés au sein de leur patrie,
Assiégés par l'intrigue & par la flatterie,
Ils n'ont jamais près d'eux que d'adroits courtisans,
De bas adulateurs, des esclaves rampans ;

Et c'eft chez l'étranger, loin du rang où nous
Que fans cour, fans fujets, n'étant plus
hommes,
Nous en voyons enfin. Ils ofent nous jug
La vérité pour eux eft alors fans danger
Et, nos feules vertus attirant leur hommag
L'eftime ou le mépris parle fur leur vifage
Que ferviroit d'ailleurs ma préfence en c
Dans nos opinions nous différons tous de
La fuperftition aux Jammabos vous livre
Et ce font leurs confeils que vous prétend

OKIMAS.

Je les confulterai, je ne le cele pas.
Dans le chemin du Ciel ils guideront m
Et daigneront m'apprendre à faire un dig
Du pouvoir que les Dieux me donnent e

TAMMA.

Les Prêtres vous diront que, des Cieux
Ce pouvoir ici-bas ne peut être borné;

Et, parmi vos ſujets prêchant l'indépendance,
Tâcher de les ſouſtraire à votre obéiſſance.
Tels ont toujours été ces hommes dangereux;
Tels ils ſeront encor chez nos derniers neveux.

OKIMAS.

Dites que le méchant toujours les calomnie:
Mais hautement ici le Ciel les juſtifie.
Des ſignes éclatants n'ont-ils pas dans les airs
Du parti le plus juſte averti l'univers?
Les Dieux n'ont-ils pas fait entendre leurs oracles,
Et peut-on réſiſter à la voix des miracles?

TAMMA.

Cette voix, que le peuple écoute avec terreur,
Souvent d'un fourbe adroit eſt l'ouvrage impoſteur,
L'organe du menſonge, & la ſource féconde
Des ſuperſtitions & des malheurs du monde.
Mille ſectes par-tout, mille Religions
Se diſputent ſans ceſſe & nos vœux & nos dons:
Chacune, pour prouver ſa céleſte origine,
Allegue en ſa faveur cette marque divine,
Et le Prêtre en tous lieux entretient les mortels
Des merveilles qu'on vit illuſtrer ſes autels.
L'abſurdité, l'erreur s'entourent de preſtiges:
Qui manque de raiſons, a recours aux prodiges;
Mais ils ſont ſuperflus, quand c'eſt la vérité
Qui vient s'offrir à nous, & ſa ſimplicité,
Le jour qu'elle répand, dès qu'on la voit paroître,

Les biens qu'elle produit la font assez con
Est-ce donc que les Dieux, sans objet, sans
Voudroient d'un vain spectacle étonner les l
Non, pour qu'à leur sagesse il ne soit pas c
Un miracle toujours doit être nécessaire ;
Et si l'on peut penser que ces Dieux quel
Daignent de la nature interrompre les lo
On ne peut croire au moins, sans leur
offense,
Qu'en de coupables mains déposant leur pu
Ils souffrent qu'elle soit le prix des attenta
Le partage brillant des plus vils scélérats,
Ni que le Ciel ainsi remette son tonnerre
A ceux qu'il en devroit écraser sur la te

OKIMAS.

L'impie en sa fureur blasphême envers les
Et peint leurs favoris sous ces traits odieu

TAMMA.

Mais la seule raison...

Qu'en allumant pour nous ce céleste flambeau ?
Au fourbe, à l'imposteur sa lumiere est à craindre,
Et qui veut nous tromper s'efforce de l'éteindre :
Car c'est la nuit qu'on voit les fantômes sacrés,
Qu'au mensonge, à l'erreur les esprits sont livrés ;
Que tout tremblant....

OKIMAS.

Tremblant au pied du sanctuaire,
Au lieu de raisonner, il faut croire & se taire.
Sans la foi, vos vertus qu'admirent les humains,
Devant les immortels seront des titres vains,
Qui d'un juste courroux ne pourront vous défendre.
(*Voyant entrer Uranka avec quatre Jammabos.*)
Voici les maîtres saints, les guides qu'on doit prendre.
(*Tamma sort avec indignation.*)
(*Seul.*)
Pourquoi les fuir ? —A tout ils auroient répondu.
L'incrédule toujours craint d'être confondu.

SCENE II.

OKIMAS, URANKA, MURAMI, & trois autres JAMMABOS.

OKIMAS.

Du pouvoir de nos Dieux sacré dépositaire,
Par qui leur bras vengeur épouvante la terre,

Et vous, d'un corps auguste intrépides soutiens,
Confidents d'Uranka, ses appuis & les miens,
Approchez, venez tous à ma vive priere,
Des célestes faveurs accorder la plus chere,
Et, de plus près à vous m'attachant pour jamais,
Par mon adoption couronnez vos bienfaits.

URANKA.

Oui, Seigneur, votre zele obtiendra cette grace.
La vertu parmi nous a marqué votre place,
Et vous allez, soumis à des devoirs nouveaux,
Monter du rang de Prince au rang de Jammabos.
(*Il s'assied, & Okimas se met à ses genoux.*)

MURAMI, *à Okimas.*

Aux ordres absolus de notre chef suprême
Jurez-vous d'obéir, comme à ceux des Dieux même;
D'être tel qu'un roseau flottant entre ses mains;
D'y servir d'instrument à ses profonds desseins;
Et, pour nos ennemis saintement implacable,

Qui, vouant aux Camis & leurs cœurs & leurs bras,
Doivent pour les autels combattre avec courage.
Mais l'intérêt du Ciel, notre propre avantage,
Tout exige qu'encor vos vœux restent secrets :
Ainsi, me conformant au tems, je vous permets
D'épouser Agénie, &, loin de nos retraites,
De vivre dans le rang, dans l'éclat où vous êtes.
Régnez pour que l'erreur, ici proscrite enfin,
Voie écraser son front sous un sceptre d'airain ;
Que le Lettré se cache, & que dans tout l'empire
Le Prêtre seul triomphe & l'incrédule expire.

OKIMAS.

Seigneur, je serai digne & de vous & de moi.
Vos volontés toujours feront ma seule loi.
Mais l'édifice saint, qui du Ciel est l'ouvrage,
Ne peut-il s'élever qu'au milieu du carnage ;
Et la Religion, s'entourant d'échafauds,
Doit-elle à son secours appeller les bourreaux ?

URANKA.

Est-ce à nous d'en juger ? Aveugles que nous sommes !
La sagesse du Ciel n'est pas celle des hommes.
Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux :
Eh bien, songez qu'alors des massacres pieux,
Les bûchers, les tourments firent voir à la terre,
Que le regne des Dieux est toujours sanguinaire.
Le vase, interrogeant la main qui le forma,
Murmure-t-il du sort qu'elle lui destina,

Et, lorsqu'il est détruit ou rejetté par elle,
L'ose-t-il accuser d'être injuste ou cruelle ?
Quoi ! vous...

OKIMAS.

D'un jour nouveau tout-à-coup éclairé,
Je crois en ce moment me sentir inspiré.
Un pur enthousiasme & m'agite & m'enflame ;
A ses ardents transports j'abandonne mon ame,
Et vais aux immortels consacrer avec moi
Cet état, qui bientôt passera sous ma loi.
Oui, qu'il soit désormais leur bien, leur héritage !
Mes enfants à vos pieds leur en feront hommage.
Si de mes descendants la race s'éteignoit,
Ou si de mon hymen aucun fruit ne naissoit,
Je prétends qu'en ces lieux la puissance suprême
Tombe alors en partage aux Jammabos eux-même,
Et que l'auguste Chef de cet ordre divin
Soit aussi du Japon l'unique souverain.

Il vous mande, & chez lui rentre pour vous attendre.

OKIMAS, *à l'Officier.*

Il me suffit. Allez, je vais suivre vos pas :
(*L'Officier sort.*)
Et vous, cher Uranka, ne vous éloignez pas.
Je veux, pour satisfaire au zele qui m'inspire,
Que l'acte solemnel du don de cet empire
Sur l'autel de nos Dieux soit placé sans délais,
Et que vous l'y portiez, en sortant du palais.

SCENE IV.

URANKA, MURAMI, trois autres JAMMABOS.

URANKA.

Nous triomphons, amis : la fortune équitable
A nos vastes projets se montre favorable,
Et ce trône, où pour vous bientôt je monterai,
N'est encore à mes yeux que le premier degré
Qui doit, si quelque tems le destin nous seconde,
Nous élever enfin jusqu'au trône du monde.
Mais des événements le cours lent & douteux,
Si nous n'y présidions, pourroit trahir nos vœux.
Chez nous la politique, active autant que sûre,
Dans sa marche au besoin fait aider la nature ;
C'est un art nécessaire, & sans crime toujours.

De ceux dont on hérite on peut hâter les jours.
[illegible] notre grande maxime :
[illegible] sert, il devient légitime,
[illegible] vous n'imaginez pas
Que nous [illegible] vieillir l'imbécille Okimas.
[illegible] long-tems souffrir qu'il y de-
meure ?
[illegible] & quand il faut qu'il meure.

PREMIER IAMMABOS.

[illegible] que [illegible] mes mains ;
[illegible] servir vos desseins.
[illegible] plus d'une tombe ;
[illegible] victime y tombe ;
[illegible] à mes loix,
[illegible] que [illegible] ma voix.

SECOND IAMMABOS.

[illegible] De [illegible] breuvage
[illegible] de faire un prompt usage.

Il faut d'abord, il faut que, ceint du diadême,
Devant tous ses sujets il déclare lui-même
Et confirme aux autels le don qu'il nous a fait.
Nous prendrons soin après d'en assurer l'effet.
La crainte, l'intérêt, tout mettra dans nos chaînes
Un état dont nos mains tiendront déjà les rênes:
Le peuple obéissant & soumis à nos loix
Ne verra plus qu'en nous ses véritables Rois;
Et, pour en joindre enfin le titre à la puissance,
Nous nous fîrons, Azoph, à votre expérience.
Qu'un poison lent conduise Okimas au tombeau.
De ses jours par degrés éteignez le flambeau;
Mais faisons, s'il se peut, tomber soudain la foudre,
Pour frapper Agénie & la réduire en poudre.
Son trépas doit paroître un châtiment des Cieux.

URANKA.

C'est donc moi qui m'en charge, & des gouffres de feux
L'engloutiront vivante. On dira que ses crimes
Des enfers sous ses pieds ont ouvert les abîmes.
Ilmagis & Tamma sortent de ces états :
Qu'ils partent, nos poignards ne les poursuivront pas.
Pour Taiko, qu'il demeure & que le fer s'apprête.
En quittant la couronne il nous livre sa tête;
Et ceux qui jusqu'ici l'ont sauvé de nos coups,
Désarmés & tremblants, loin de lui fuiront tous.

MURAMI.

Mais un grand changement se prépare à la Chine:

En commettant le crime, on n'est pas criminel;
Par quel art, éludant la divine justice,
On peut innocemment s'abandonner au vice;
Que qui sait nous aimer est assez vertueux,
Et que nos ennemis sont seuls haïs des Dieux.
Gardez-vous cependant de n'avoir qu'un langage.
Que chez nous chacun trouve une arme à son usage.
Oui, prêchons tour-à-tour, selon nos intérêts,
Le despotisme aux Rois, la révolte aux sujets;
Rendons les uns tyrans, les autres régicides,
Et soyons à la fois leur oracle & leurs guides.
Que le peuple, les grands, les enfants, les vieillards
Marchent tous à vos voix sous divers étendards.
Intriguez, dominez dans le sein des familles;
Dirigez les époux, les meres & les filles:
Sur-tout emparez-vous de l'esprit des mourants;
Veillez, priez près d'eux, dictez leurs testaments.
Quand l'homme s'affoiblit, nous devenons ses maîtres.
Son agonie est l'heure où triomphent les Prêtres;
Et c'est au lit de mort qu'il faut nous en saisir,
Pour ravir sa dépouille, à son dernier soupir.
Le fer & le poison, l'audace & l'artifice
De notre empire en vain élevent l'édifice,
Si l'or, plus puissant qu'eux, ne vient le cimenter.
L'univers appartient à qui peut l'acheter.
Le crime, la vertu, les succès, la victoire,
La haine, l'amitié, l'autorité, la gloire,
Tout se vend, tout se paie aux avares humains,

[illegible] d'Italie[illegible]
[illegible] du monde.
[illegible] perfide
[illegible] augmenter [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] l'Amérique,
[illegible] de la terre.
[illegible] le Janissaire,
[illegible] la terre en complots,
[illegible] prêchant d'un pôle à l'autre
[illegible] l'Être suprê[illegible]
[illegible] pour revoir [illegible].
[illegible] ne me livrez pas.
[illegible]
[illegible] courage,
[illegible] aujourd'hui,
[illegible] avec lui.
[illegible]
[illegible] conduire :

Connoît la trahison, la ruse, le parjure;
Et, pour braver ta haine ou prévenir tes coups,
Ces armes sont du moins égales entre nous.
Ilmagis vient, sortons.

SCENE V.

ILMAGIS, *seul.*

PAR-TOUT mes yeux rencontrent
Des Jammabos. En foule au palais ils se montrent.
On diroit que d'avance ils sont venus ici
Épier le moment...

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GARDES dans le fond.

L'EMPEREUR.

JE te cherchois, ami,
Et Taiko ne veut pas quitter un diadême
Qu'autrefois sur le front tu lui posas toi-même,
Sans que ton zele encor l'aide à ce dernier pas.

ILMAGIS.

Ah! si vous m'en croyiez, vous ne le feriez pas.

[illegible], [illegible] de la [illegible],
[illegible]
[illegible] est [illegible],
[illegible] gloire a [illegible]:
[illegible] dans le [illegible] où nous
[illegible].
[illegible] que des hommes.
[illegible] ces [illegible] témoin,
[illegible] & [illegible] pas besoin,
[illegible], grand par vous-
[illegible].
[illegible] peuple qui vous aime;
[illegible] vous crie aujourd'hui
[illegible] & [illegible] pour lui.
[illegible]

[illegible]

[illegible] que je l'assure.
[illegible] par la nature,

ILMAGIS.

Le Ciel, qui de limon a pêtri tous les êtres,
Le trempa dans le fiel, quand il forma les Prêtres.
Il n'eſt point d'ennemis plus implacables qu'eux,
De deſpotes plus durs, de tyrans plus affreux.
Ils doivent me haïr.

L'EMPEREUR.

Tu devrois me connoître.
Tu penſes, je le vois, qu'Okimas eſt le maître
Que mon choix aujourd'hui deſtine à mes ſujets;
Que c'eſt là le préſent, le don que je leur fais.
Je viens de lui parler. Ah! quel préſent funeſte
Vous feroit par mes mains la colere céleſte!
Et tu crois....

ILMAGIS.

Mais, Seigneur, ici juſqu'à préſent
En faveur des aînés un uſage conſtant....

L'EMPEREUR.

Le bonheur de l'état, voilà la loi ſuprême
A qui tout doit céder, juſques à la loi même.
Les peuples ſont des Rois les uniques enfants
Et les bons Souverains n'ont jamais de parents.
Si je n'avois qu'un fils, crois-tu que j'abdiquaſſe,
Ou bien qu'entre Okimas & toi je balançaſſe?
Sais-tu que de la Chine un illuſtre Empereur,
Pere de dix enfants, au front d'un laboureur,

Devant tous ſes ſujets, attacha la couronne,
Et le fit reconnoître héritier de ſon trône ?
Que me fait donc, à moi, l'exemple des Dairis,
De ces tyrans ſacrés, par moi-même aſſervis ?
Gardés dans Méaco, décorés de vains titres,
De leur Religion, s'ils ſont encore arbitres,
Mon bras, les dépouillant de l'abſolu pouvoir,
Sépara dès long-tems le ſceptre & l'encenſoir.
Las de voir mon pays ſous l'empire des Prêtres,
J'ai voulu l'affranchir de ces indignes maîtres.
Les travaux, les dangers, rien ne m'a rebuté,
J'ai réuſſi : tu ſais ce qu'il m'en a coûté.
Les Sciences, les Arts & la Philoſophie
Commencent à germer au ſein de ma Patrie ;
Je les ai de la Chine appellés au Japon,
Et déjà leur clarté brille à notre horiſon.
Veux-tu que, repouſſant cette premiere aurore,
Je ramene la nuit, quand le jour doit éclore,
Je démente ma vie, & couronne Okimas,

Leur regne eſt en tous lieux fondé ſur l'ignorance;
Dès qu'un peuple s'éclaire, ils perdent leur puiſ-
ſance,
Et devant la raiſon elle s'évanouit,
Comme au lever du jour les aſtres de la nuit.
Toujours vains, il eſt vrai, je ſais qu'avec adreſſe
Du maſque de la force ils couvrent leur foibleſſe;
Mais par d'heureux écrits les Lettrés, dès long-tems,
De ce coloſſe altier minent les fondements.
Les Lettrés forment ſeuls l'opinion publique,
Le plus grand des reſſorts dans l'ordre politique;
Et quand les Jammabos ſeront anéantis,
C'eſt la main des Lettrés qui les aura détruits.

ILMAGIS.

Le ſerpent ſiffle encor ſous le pied qui l'opprime,
Et de ce corps mourant le courroux ſe ranime.
Les prodiges qu'ils font....

L'EMPEREUR.

Eh bien, qu'en penſes-tu?

ILMAGIS.

C'eſt ſans doute l'effet de quelque art inconnu.
Qui ſait juſqu'à quel point peut aller la nature?
De ſes forces enfin connoît-on la meſure,
Et ferons-nous toujours intervenir les Cieux,
Dans les faits dont la cauſe eſt cachée à nos yeux?
Le peuple cependant, qui par-tout eſt le même,

Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.
Qu'importe que d'une ombre un fourbe l'ait frappé ?
Le vulgaire abuſé n'eſt jamais détrompé.
Le crédit d'Uranka, ſon art, ſa politique,
Sur un corps dangereux ſon pouvoir deſpotique,
En font un ennemi qu'il faut craindre en tout tems.
Des crimes de leur chef aveugles inſtruments,
Tyrans de l'univers & chez eux vils eſclaves,
Avant qu'à leur fureur vous miſſiez des entraves,
Les Jammabos faiſoient trembler tous ces états,
Et maſſacroient les Rois qu'ils ne gouvernoient pas.

L'EMPEREUR.

Auſſi par tes conſeils diſſimulant ma haine,
J'ai flatté d'Uranka l'ame fiere & hautaine.
Il eſt ambitieux, vain, avide d'honneurs,
Et j'ai pu le gagner à force de faveurs.
L'entendis-tu jamais murmurer ou ſe plaindre ?

ILMAGIS.

L'EMPEREUR.

Viens, tout eſt réſolu, je ſonderai le traître.
Oui, s'il oſe un moment combattre ici mon choix,
On l'immole à mes pieds ; & dût, par ſon ſeul poids,
Ce coloſſe en tombant faire trembler la terre,
La ſecouſſe aux mortels en ſera ſalutaire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'EMPEREUR, URANKA, MURAMI, GARDES.

L'EMPEREUR.

Mes ordres au palais vous ont fait appeller,
Uranka. Sans témoins je prétends vous parler.
(*Murami se retire.*)
Je connois dès long-tems toute votre prudence,
Et vous vais aujourd'hui marquer ma confiance.
C'est à vous d'y répondre & de la mériter.
Sur d'importants objets je veux vous consulter:
Les intérêts d'état font taire tous les autres,



Invenit C. le Vasseur Sculp.

La querelle des Cieux fait les malheurs du monde.
Ainsi que notre trône, il faut que vos autels
Soient toujours élevés pour le bien des mortels.
Des Prêtres & des Rois tel est l'état auguste :
S'ils ne sont bienfaisants, leur puissance est injuste.
Des peuples du Japon faisons donc le bonheur,
Et réunissons-nous pour rendre au Créateur
Ce culte universel qu'il prescrit à la terre,
Et qui de tous peut-être est le seul nécessaire.

URANKA.

Plein d'un même respect pour mes Dieux & mon Roi,
Vous savez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Seigneur, à quelque épreuve où vous mettiez mon
zele,
Vous me verrez toujours, sujet humble & fidele,
De vos nobles projets appuyer la grandeur.

L'EMPEREUR.

L'heure approche où je dois nommer mon successeur.
Cependant, sur son choix incertaine & tremblante,
Mon ame en ce moment est encore flottante :
Mais vous allez fixer mes vœux irrésolus ;
Quand vous aurez parlé, je n'hésiterai plus.
Des avis que j'attends vous voyez l'importance,
Et de quels intérêts vous tenez la balance.
J'ai deux fils ; mais il faut dans une seule main
Remettre du Japon l'empire souverain.
Je ne puis pas entre eux en faire le partage.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Et puiſque dans Tamma le Ciel les fait briller,
Sans doute au diadême il le daigne appeller.
Je ſais que du conſeil que mon zele vous donne,
Tamma peut me punir, en montant ſur le trône :
Il me hait encor plus qu'il n'abhorre mes Dieux.
Mais qu'importe mon ſort, ſi l'état eſt heureux ?
Pour ma Religion, malgré tous les obſtacles,
Elle doit triompher à force de miracles.

L'EMPEREUR.

D'un fidele ſujet je reconnois la voix,
Et c'eſt avec tranſport que je ſuis votre choix.
Tamma va donc régner. En lui cédant l'empire,
De tout ce qu'il vous doit j'aurai ſoin de l'inſtruire.
Mais vous ſavez auſſi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare,
Dont l'abîme des mers vainement nous ſépare.

URANKA.

La ſage politique ainſi le veut, Seigneur.
La main de la Princeſſe eſt à notre Empereur.

L'EMPEREUR.

Je l'avoûrai pourtant, quelquefois je chancelle.
Agénie, Okimas, leur amour mutuelle...
Je voudrois de mon cœur ſuivre tous les penchants,
Rendre heureux à la fois mon peuple & mes enfants.
La tendreſſe du ſang...

SCENE II

L'EMPEREUR.

Que ma garde, Ilmagis, s'éloigne en ce moment;
Et que tous mes ſujets s'approchent librement.
Sur-tout qu'à leurs regards aucun glaive ne brille;
Aſſis au milieu d'eux, je ſuis dans ma famille.
Qu'ils viennent, il eſt tems; allez, cher Ilmagis,
Et qu'avec la Princeſſe on appelle mes fils.

(*Ilmagis ſort avec les gardes.*)

SCENE III.

L'EMPEREUR, URANKA.

L'EMPEREUR.

Je vous crois, Uranka; la raiſon eſt plus forte;
La nature ſe taît, & mon peuple l'emporte.
Tamma des deux états ſera ſeul Souverain;
Je le jure à vos yeux.

URANKA.

Que votre auguſte main;
Rendant ainſi ce jour à jamais mémorable,
Donne au bonheur public un fondement durable!
Mais en ces lieux déjà le peuple entre à grands flots,
Et moi, dans Jèdo par tous mes Jammabos,
Je vais de vos deſſeins exalter la ſageſſe.
Pour faire le bien même on a beſoin d'adreſſe;

Et c'eſt à force d'art qu'il nous faut obtenir
Des aveugles humains le droit de les ſervir.
Enfin, ſur Okimas ſi j'ai quelque puiſſance,
Je vous réponds, Seigneur, de ſon obéiſſance.
Je reviendrai calmer ſes eſprits agités.

SCENE IV.

L'EMPEREUR *ſur ſon trône*, OKIMAS & TAMMA *aſſis à ſes côtés*, AGÉNIE, *aſſiſe à la droite d'Okimas*, ILMAGIS, *aſſis à la gauche de Tamma*, GRANDS du Japon & de la Corée, *debout & rangés en demi-cercle par derriere.* Foule de peuples.

L'EMPEREUR.

PEUPLES, grands du Japon, ſujets qui m'écoutez
Vous tous de qui l'amour fit ſeul mes droits au trône,
Droits auſſi ſaints, plus beaux que ceux que le ſang

Ils l'avoient avili. Leur ſuperbe indolence
De fantômes ſacrés étayoit leur puiſſance ;
Et tandis qu'avec pompe endormis ſur l'autel,
Leur orgueil s'enivroit d'un encens criminel,
La ſuperſtition, gouvernant à leur place,
De ces triſtes états avoit couvert la face.
Sous ces Pontifes-Rois les Prêtres tout-puiſſants,
A l'exemple du chef, devinrent des tyrans.
Toujours de plus en plus leur coupable prudence
Épaiſſiſſoit ici la nuit de l'ignorance ;
Vous baiſſiez ſous leur joug un front reſpectueux,
Et l'on vous dépouilloit, en vous montrant les Cieux.
Des Bonzes effrontés la ſordide avarice,
Juſqu'au pied des autels trafiquoit ſur le vice,
Et, tirant des forfaits un revenu honteux,
Oſoit vendre aux mortels la clémence des Dieux.
Au fanatiſme encore il manquoit des victimes.
Bientôt, multipliant les temples & les crimes,
Aux peuples épuiſés ce monſtre ouvrit le flanc,
Et, raſſaſié d'or, vint s'abreuver de ſang.
C'eſt pour vous ſecourir dans ce déſordre extrême,
Qu'appellé par vos cris, je pris le diadême.

Des Prêtres, contre moi ligués de toutes parts,
Sans les perſécuter, je briſai les poignards.
La ſuperſtition naît de la barbarie :
J'entrepris d'adoucir les mœurs de ma patrie,
De policer mon peuple ; &, pour ces grands travaux,
J'employai les beaux arts & non pas les bourreaux.

On ne m'a vu jamais, insensé politique,
Tourmentant mes sujets d'un zele fanatique,
Le fer toujours levé, vouloir par mes rigueurs
Des cœurs ensanglantés arracher les erreurs.
La douce vérité, répandant ses lumieres,
Succéda par degrés à des fables grossieres.
J'éclairai les esprits, au lieu de les forcer;
Un Prêtre fut un homme, & l'on osa penser.

Peuples, rendez-en grace au sage de la Chine.
Ce changement heureux n'est dû qu'à sa doctrine.
Fille de la raison, elle entraine les cœurs,
Bienfaitrice du monde, y regne par les mœurs,
De tout systême vain écarte l'imposture,
Et ne parle aux mortels qu'au nom de la nature.
La vertu, nous dit-elle, enfante le bonheur;
Le paradis du juste est au fond de son cœur.

Voilà les dogmes saints, les maximes célestes,
Qui remplacent l'amas d'absurdités funestes,
Dont on forma jadis votre Religion.
Mon regne a commencé celui de la raison;

Quiconque de Taiko croit avoir à ſe plaindre,
Doit le dire à l'inſtant ; qu'il parle ſans rien craindre,
Sur mes fautes ici qu'il vienne m'éclairer,
Tandis que, maître encor, je les peux réparer.

UN DES GRANDS.

Tous les cœurs ſont remplis de votre bienfaiſance :
Il n'y reſte de voix qu'à la reconnoiſſance.

UN AUTRE JAPONNOIS.

Vous fûtes ſur le trône une image des Dieux,
Et les Rois tels que vous ſont un préſent des Cieux.

L'EMPEREUR.

Mes fils, ne penſez pas que le Ciel ait fait naître
Tous ces braves mortels pour ramper ſous un maître.
Un Roi ne regne pas ſur un troupeau craintif;
D'un grand nombre d'enfants c'eſt un pere adoptif,
Qui, loin de dévorer leur propre ſubſiſtance,
Se doit tout aux beſoins de ſa famille immenſe.
Aux peuples qu'il gouverne un Prince vertueux
N'a droit de commander que pour les rendre heureux.
Ce n'eſt qu'un héroïſme ou qu'un orgueil extrême,
Qui peut faire aſpirer à la grandeur ſuprême,
Et, de ſon vain éclat au lieu d'être flatté,
Un Roi de ſes devoirs doit être épouvanté ;
Sur-tout dans ces climats, où toute la puiſſance,
Concentrée en lui ſeul, n'a rien qui la balance,
Où, par malheur, hélas ! deſpote Souverain,

OKIMAS.

Je jure par les Dieux qu'adoroient nos ancêtres,
Par le grand Tenſio, les Camis & leurs Prêtres,
Je les atteſte tous que leur culte & leur foi
Ne ſeront pas plus ſaints, pas plus ſacrés pour moi,
Que ne va l'être ici la volonté ſuprême
D'un Roi que je révere, & d'un pere que j'aime.

TAMMA.

A vos auguſtes loix j'obéirai, Seigneur.
J'en atteſte le Ciel, la patrie & mon cœur.

L'EMPEREUR.

Le défaut de lumiere eſt, dans le rang ſuprême,
Plus nuiſible ſouvent que le vice lui-même;
Et, s'il n'eſt éclairé, le Prince le meilleur,
Funeſte à cet empire, en feroit le malheur.
Du mal qu'il haïroit on le rendroit coupable,
Il feroit bienfaiſant, & l'état miſérable.
On verroit les talents, les arts humiliés,
Les Philoſophes craints, proſcrits, calomniés;
Et la nuit reviendroit ſur ce triſte hémiſphere.
O Dieu! pourquoi craint-on qu'un peuple ne s'é-
claire?
La ſuperſtition eſt l'arme des tyrans,
Et l'erreur n'eſt jamais utile qu'aux méchants.
Il faut à ma patrie un chef plein de courage,
Un Prince philoſophe, un héros, un vrai ſage,
Qui, ſourd au préjugé, conduit par le devoir,

Demain sera le jour de cet hymen auguste.

(Tout le peuple leve encore les mains, en signe d'approbation & de joie.)

Ma volonté, sans doute, eût pu seule être injuste ;
Mais ce peuple assemblé, qui confirme mon choix,
Met à ma volonté le sceau qui fait les loix.
Demain vous recevrez & sa main & l'empire...

(Au peuple.)

Suis-moi, cher Ilmagis... Et vous, qu'on se retire.

(L'Empereur sort avec Ilmagis, & le Peuple & les grands se retirent.)

SCENE V.

OKIMAS, AGÉNIE, TAMMA.

OKIMAS, *à Tamma.*

Il a fait un bon choix, vous l'avez mérité,
Et je ne pense pas être déshérité,
Quand je vois qu'à ma place on couronne mon frere.
Mais dois-je perdre un bien qu'au trône je préfère ?
Hélas ! ayez pitié d'un amant éperdu !
Le pouvoir de l'amour ne vous est pas connu :
Non ; mais vous connoissez le digne objet que j'aime ;
Les vertus, les appas....

TAMMA, *avec transport.*

Je l'adore moi-même.

OKIMAS.

Qu'entends-je !... O jour affreux ! Tout m'eſt donc enlevé !
Amante, frere, état....

TAMMA.

Tout vous eſt conſervé.
Moi, je voudrois ſur vous prendre un lâche avantage,
Et que votre dépouille accrût mon héritage ?
Vous me croyez un cœur aſſez dur, aſſez bas....
Je vous ferai rougir de ne m'eſtimer pas.
Oui, Madame, il eſt vrai que Tamma vous adore,
Qu'à vous il renonça, qu'il y renonce encore.
Je le jure à vos pieds. Calmez cette frayeur ;
Elle m'offenſe. Adieu, je cours vers l'Empereur.

URANKA.

J'ai semblé vous trahir, mais c'est pour vous sauver;
Vous soupçonnez ma foi, vous allez l'éprouver.
Non, Prince, non, jamais je ne fus moins coupable.
Pensez-vous que celui dont le bras nous accable,
Jusqu'au moment d'agir, incertain, indécis,
Pour se déterminer attendît mes avis?
Il vouloit me sonder, il me tendoit un piege;
J'ai lu dans ses regards sa ruse sacrilege.
Si j'eusse combattu son projet odieux,
Si j'avois dit un mot, il nous perdoit tous deux.
Mes Dieux en ce moment, me montrant l'artifice,
Ont daigné m'éclairer au bord du précipice.
Je viens encor pour vous d'embrasser leurs autels,
Et leur voix vous promet des secours immortels.
Oui, Seigneur, devant eux vous avez trouvé grace;
Vous pourrez vous soustraire au coup qui vous menace.
C'est tout ce que le Ciel tantôt m'a révélé;
Le reste à mes regards demeure encor voilé.
Mais j'ai vu les Camis, sous des aspects funebres,
Du glaive de la mort s'armer dans les ténebres:
Par un chemin de sang, qu'eux-mêmes vous frayoient,
A marcher sur leurs pas ils vous encourageoient.

Moi-même, aux Coréens joignant mes Jammabos,
Des tyrans cette nuit j'ouvrirai les tombeaux.
Princesse, heureux amant, marchez en assurance;
Avec les Dieux & nous volez à la vengeance.
Les cruels qui vouloient séparer votre sort,
Verront leur sort uni dans la nuit de la mort.
Le meurtre de l'impie est un acte de zele.
Baignons-nous sans remords dans leur sang infidele;
Que Taiko, que Tamma, l'un sur l'autre égorgés,
A nos pieds expirants.....

(*Il fixe Agénie & Okimas; & les voyant frémir, il s'arrête aussi-tôt, & change de ton & de langage.*)

Nous serions trop vengés.
Oui, tout juste qu'il est, leur trépas m'épouvante;
Je ne puis soutenir cette image sanglante.
Je crois qu'ainsi que moi, trop sensibles, hélas!
Vous frémiriez tous deux des coups....

OKIMAS.

N'en doutez pas.
Taiko dément en vain son sacré caractere;
Je resterai son fils, quand il n'est plus mon pere,
Et, pour sauver ses jours, je donnerois les miens.

AGÉNIE.

Il fut mon bienfaiteur, toujours je m'en souviens.
Le comble du malheur seroit que, vers l'abîme,
On crût au malheur même échapper par le crime.
Mais, sans nous révolter, fuyons, cher Okimas;

LES JAMMABOS,

[illegible] de nos dieux.

LE CO[illegible]

[illegible] courage

[illegible]

[illegible]

[illegible] plus fins,

[illegible] portique,

[illegible] temple antique:

[illegible] tous deux.

SCENE VIII.

[illegible], [illegible], [illegible]A.

[illegible]

V[illegible] Seigneur. Sous un ciel plus

[illegible]

Cette fuite, je crois, ne sera pas heureuse.
Je le sens à l'effroi qui me glace le sein.
Les Camis, condamnant ce funeste dessein,
Vous donnent par ma voix un avis salutaire.
Je crains sur-tout pour vous, je crains....

OKIMAS.

Qui ?

URANKA.

Votre frere.
Trompé par ses discours, vous le connoissez mal.
Il est ambitieux, il est votre rival:
Son œil, qu'éclaire ici sa sombre jalousie,
Attaché sur vos pas, les suit & les épie.
C'est lui qui vous perdra.

AGÉNIE.

Non, son cœur n'est point faux;
A l'amour, au devoir il s'immole en héros.

OKIMAS, *à Uranka.*

Il m'aime en frere; enfin, dans notre état funeste,
Nous n'avons que la fuite, elle seule nous reste.
Je vais m'y préparer, recevez mes adieux;
Je jure de nouveau que, fidele à vos Dieux,
Loin de vous, comme ici, mon cœur leur rendra gloire,
Et toujours d'Uranka chérira la mémoire.

URANKA.

Puiſſent donc ces grands Dieux, vous couvrant de
leurs bras,
Eux-mêmes vous guider dans vos nouveaux états !
Mes mains leur offriront de ſecrets ſacrifices,
Afin qu'à votre fuite ils ſe montrent propices.

SCENE IX.

URANKA, *ſeul.*

PROPICES à leur fuite ! . . . Ah ! la foudre en éclats
Va, pour les retenir, tomber devant leurs pas.
Interdits à l'idée, au ſeul mot de carnage,
Ils ont pâli d'horreur ; j'en ai frémi de rage.
Quoi donc, au Coréen que je fais révolter
Je veux me joindre encore, & l'on vient m'arrêter !
On oſe devant moi s'épouvanter du crime !
Le ſalaire en eſt prêt, ils ſeront ſa victime.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TAMMA, URANKA.

(*Ils entrent tous deux de différents côtés.*)

URANKA, *allant au-devant du Prince, & s'inclinant profondément.*

Je m'empresse, Seigneur, de venir reconnoître
Le héros qu'aujourd'hui l'on nous donne pour maître;
Et l'hommage qu'ici j'apporte à vos genoux,
Doit au cœur d'Uranka sembler d'autant plus doux,
Que, consulté tantôt par votre auguste pere,
J'ai quelque part, dit-on, au choix qu'il vient de faire.
Sur moi, sur tous les miens, trop mal connus toujours,
Vos yeux ouverts sans doute...

TAMMA.

Ils le sont. Ce discours
Dans l'ami d'Okimas m'étonneroit peut-être,
Si cet ami n'étoit un Jammabos, un Prêtre.
Sortez.

SCENE II.

TAMMA, *seul.*

FOURBE insolent ! détestable imposteur !
Ah ! le sceptre un moment ne flatteroit mon cœur,
Que pour voir sous mes pieds tous ces serpents perfides
Vomir, en expirant, leurs venins homicides.
A mes yeux jusqu'ici l'Empereur s'est soustrait :
Mais il me mande enfin. Le voilà qui paroît.

SCENE III.

L'EMPEREUR, TAMMA, GARDES.

TAMMA.

Ajoutez à vos dons la grace encor plus chere
De les reprendre tous, pour les rendre à mon frere.
Banniſſez loin de lui, chaſſez les Jammabos
Qui, toujours des états redoutables fléaux,
Et ſur-tout exhalant leurs poiſons près des trônes,
Veulent ou s'aſſervir ou briſer les couronnes,
Puniſſez Uranka, perdez tous ces méchants,
Pour le malheur du monde épargnés trop long-tems;
Et dès-lors avec gloire aſſis au rang ſuprême,
Dégagé de leurs fers & ceint du diadême,
Mon frere, heureuſement à ſoi-même rendu,
Fera bénir ſon regne & chérir ſa vertu.
Mais duſſé-je encourir ici votre diſgrace,
C'eſt vainement, Seigneur, que vous m'offrez ſa place.
Oui, ſi vers Okimas condamné ſans retour,
Je ne puis ramener votre choix en ce jour,
Vous chargerez du ſceptre une main étrangere,
Plutôt que je l'enleve à celle de mon frere.

L'EMPEREUR.

Mon fils, ſans m'offenſer, votre erreur me ſurprend.
Ainſi l'on eſt aveugle, & l'on penſe être grand!
Parlez: que feriez-vous, ſi pour votre patrie
Il falloit que quelqu'un ſacrifiât ſa vie,
Et que tous les regards ſur vous ſeul arrêtés...

TAMMA.

Ah! je vous ai déplu, puiſque vous en doutez.
N'êtes-vous pas mon pere?

LES [illegible]ABÉS,

L'EMPEREUR.

Eh bien, soyez-en digne.

Que [illegible] à regner aujourd'hui se résigne ;

[illegible] vous [illegible] au trépas,

[illegible] bras.

[illegible], croyez-moi, pas un moindre courage.

[illegible] héritage,

Qui requiert toujours le droit de commander.

Ne [illegible] persuader

Que [illegible] diadême,

[illegible] soi-même ;

[illegible] pouvoir,

[illegible] devoir,

[illegible] misérable ;

[illegible] coupable.

[illegible] mentir,

[illegible] que j'ai faite.

[illegible] victime

[illegible]

SCENE IV.

(*Le théâtre est dans la nuit.*)

L'EMPEREUR, TAMMA, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à l'Empereur, en lui présentant un billet.*

SEIGNEUR, près du palais, & par un inconnu
Ce billet à l'instant vient de m'être rendu.
Il renferme, a-t-on dit, un avis salutaire...

L'EMPEREUR, *prenant le billet & faisant signe à l'Officier de se retirer.*

Il suffit. Quel est donc cet étrange mystere ?
(*Il lit.*)
« La révolte en ces lieux va bientôt éclater.
» On menace le trône & même votre vie.
» Hâtez-vous cette nuit d'étouffer l'incendie,
» Ou demain vos efforts ne pourront l'arrêter.
» C'est par le port que l'attaque commence,
» Et déjà le rebelle au rivage s'avance.
» Portez-y des secours. Les chefs de ces complots...

TAMMA, *avec impétuosité.*

Qui les méconnoîtroit ? Ce sont les Jammabos,

Que lorſqu'il fait le bien ou paroît s'y prêter.
On a ſecrétement obſervé le perfide :
Il eſt des révoltés le complice & le guide.
Dès que d'un voile obſcur l'horiſon s'eſt couvert,
A tous les Coréens ſon temple s'eſt ouvert,
Et votre fils alors, ſuivi de ſon amante,
A dans le même lieu joint leur troupe inſolente.
Tous enſemble auſſi-tôt ont attaqué le port,
Et l'ont cru voir céder à leur premier effort :
Mais je l'avois pourvu de défenſeurs fideles.
J'y conduiſois encor quelques troupes nouvelles,
Quand, le feu dans les yeux & le glaive à la main,
A leur tête Tamma s'eſt élancé ſoudain.
« Arrête, m'a-t-il dit, retourne vers mon pere ;
» Je confie à tes ſoins une tête ſi chere ;
» Moi, je vais le venger : amis, ſuivez mes pas,
» Et livrez ſans pitié des méchants au trépas. »
Seigneur, ignore-t-il...

L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR.

Va, cours,
Que ma garde à mon fils porte encor des ſecours.
(*Ilmagis ſort avec une partie des gardes.*)
Ah ! puiſſe-t-on du moins ſaiſir quelqu'un des traîtres,
Arrêter Uranka, faire ſur tous les Prêtres
Un exemple effrayant ! ... Que vois-je, juſtes Cieux !
C'eſt lui-même ! c'eſt lui !

SCENE VII.

L'EMPEREUR, URANKA, GARDES.

L'EMPEREUR, *fixant Uranka avec courroux.*

LA diſcorde en ces lieux
A répandu par-tout le trouble & les alarmes.
Okimas révolté, les Coréens en armes . . .

URANKA.

Je ſais tout ; & l'avis que vous avez reçu,
C'eſt par mes ſoins, Seigneur, qu'il vous eſt parvenu.
(*Il lui préſente un billet.*)
Du billet qu'en vos mains a fait paſſer mon zele,
Reconnoiſſez ici le ſeing & le modele.

L'EMPEREUR, *après avoir examiné le billet que lui préſente Uranka, & l'avoir comparé à celui qu'il a reçu.*

Qu'ai-je lu ? . . . Je demeure interdit, confondu.

F

Quoi ! c'eſt vous, Uranka... M'y ferois-j
C'eſt vous à qui je dois un ſi rare ſervi
O Dieu ! de nos ſoupçons quelle étoit

URANKA.

J'ai fait près d'Okimas des efforts ſuperf
La vertu, la raiſon ne le gouvernent p
Égaré, furieux, prêt à tout entreprendr
Pour maintenir des droits qu'il s'obſtine à
Il vouloit me prouver que mes Dieux a
Me faiſoient une loi de m'unir avec lui.
» Reſpectez, ai-je dit, la main qui vou
» Même en faveur du Ciel la révolte eſt
» De ſa Religion l'on doit être martyr,
» Mais, ſans troubler l'état, il faut croire
Cependant mes diſcours, loin de calmer
Ne faiſoient que l'aigrir, l'irritoient dava
Et, pour en détourner les ſiniſtres effet
J'ai feint d'entrer alors dans tous ſes noi
Du palais à l'inſtant il s'alloit rendre ma

Et les Bonzes ſur-tout ont ſoufflé dans ſon cœur
L'égarement, le crime, une aveugle fureur.

L'EMPEREUR.

Eh, quoi! le Bonze auſſi, le Bonze mépriſable...

URANKA.

A la rebellion prête un appui coupable.
C'eſt le ſincere aveu que m'a fait Okimas.
J'en ſaurai plus encor, s'il ne ſoupçonne pas
Que mon devoir ici trahit ſa confiance.
Tout dépend du ſecret de notre intelligence.

L'EMPEREUR.

Vous devez y compter, & mon cœur déſormais,
Trop ſûr de votre foi, s'y livre pour jamais.
Je vous l'ouvre ce cœur, que la douleur déchire.
A qu'elle extrêmité le ſort veut me réduire!
Dieu! j'abdique le ſceptre, & prêt à le quitter,
En deſcendant du trône il faut l'enſanglanter!
Ah, mon cher Uranka, quel état pour un pere!

URANKA.

Sans doute il eſt affreux. Une amitié ſincere
M'attachoit au coupable, & je pleure ſon ſort;
Mais le repos public vous demande ſa mort:
Et ſur-tout hâtez-la, quand vous en ſerez maître.
Ne perdez point de tems, ou les Bonzes peut-être...

L'EMPEREUR.

Je veux que les premiers au glaive abandonnés,

SCENE IX.

L'EMPEREUR, URANKA, TAMMA, OKIMAS & AGÉNIE, *enchaînés;* GARDES.

L'EMPEREUR, *à Okimas.*

Rebelle, où te portoit ton aveugle furie ?
Quel étoit ton dessein ? De m'arracher la vie ?
De t'immoler ton frere, &, lui perçant le flanc,
De monter sur un trône arrosé de son sang ?
(*A Agénie.*)
Et vous, que jusqu'ici j'aimai comme ma fille,
Ne vous ai-je reçue au sein de ma famille,
Que pour y faire entrer la discorde & l'horreur ?
Complice d'un ingrat, deviez-vous dans son cœur
Appuyer la révolte, &, d'une main perfide,
Contre un Roi, contre un pere armer le parricide ?

OKIMAS.

Moi, Seigneur, moi, vouloir attenter à vos jours ?
Qui vous ose tenir cet horrible discours ?
Uranka vous diroit, si vous daigniez l'en croire,
Combien mon cœur est loin d'une action si noire.
Non, Seigneur, contre vous je n'armois point mon bras,
Et sans peine à Tamma je laissois vos états,

AGÉNIE.

Laiſſe-moi,
Traître. A te mépriſer tu m'as enfin contrainte,
Et tu peux déſormais abandonner la feinte.
Ne crois plus me tromper : dans toute ſa noirceur
Je vois ta perfidie & je connois ton cœur.

TAMMA.

Madame, au nom du Ciel, daignez du moins apprendre....

AGÉNIE.

Ote-toi de mes yeux ; je ne veux rien entendre.
N'en fais-je pas aſſez ? Fuis, dis-je, & de ce pas
D'un frere infortuné cours hâter le trépas.
On me l'avoit bien dit, que du coup qui l'accable,
Que de tous nos malheurs tu ſerois ſeul coupable.
Je ne pouvois le croire, & tes fauſſes vertus
Avoient mis un bandeau ſur mes yeux prévenus.
Mais le voile eſt tombé, conſomme ton ouvrage,
Et ſur-tout de ta vue épargne-moi l'outrage.

TAMMA, *en ſe retirant.*

Bientôt de votre erreur je vous ferai rougir,
Et vous verrez Tamma vous ſauver ou mourir.

SCÈNE XI

[illegible] TRASKA

[illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] ...

[illegible]

[illegible] ;

[illegible] Dieux,

[illegible]

[illegible],

[illegible]

TRASKA

[illegible] Dieux [illegible] les mortels ;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCENE XII.

URANKA, MURAMI.

URANKA.

EH bien, cher Murami, je les ai tous trompés.
Enſemble dans le piege ils ſont enveloppés.
En moi, plus que jamais, l'Empereur ſe confie;
Demain par mes conſeils Okimas perd la vie:
La Princeſſe elle-même, implorant Uranka,
D'outrages à mes yeux vient d'accabler Tamma.
Que n'as-tu pu la voir, craintive & gémiſſante,
Prendre, pour me toucher, une voix ſuppliante!
Le malheur a dompté cet eſprit orgueilleux;
Elle croit à préſent, elle invoque nos Dieux,
Et me demande enfin, dans ſon péril extrême,
Un miracle nouveau pour ſauver ce qu'elle aime.

MURAMI.

Au deſtin d'Okimas le nôtre eſt attaché.
Ce Prince eſt votre appui. Par quel motif caché
Voulez-vous ſon trépas? Que prétendez-vous faire?

URANKA.

En punir auſſi-tôt & ſon pere & ſon frere.

MURAMI.

Vous connoiſſez, Seigneur, la haine de Tamma.

Une ſeule étincelle en un moment l'embraſe ;
Plus prompte que la foudre, elle tonne, elle écraſe.
Si dans le ſein du globe on pouvoit l'entaſſer,
Le globe en mugiſſant ſe verroit fracaſſer,
Et la terre en éclats, dans les airs emportée,
Iroit frapper des Cieux la voûte épouvantée.
Juge à préſent, ami, ſi pour notre intérêt
J'ai ſu mettre à profit cet important ſecret.
Il falloit commencer par s'en rendre le maître.
Je maſſacrai celui qui me le fit connoître;
Et l'on a vu dès-lors ces ſignes merveilleux,
Dont un peuple ignorant fait honneur à nos Dieux.
Mais dès long-tems ici je prépare en ſilence
Un prodige plus grand, & dont l'inſtant s'avance.
Il eſt ſous ce palais de ſecrets ſouterreins :
De cette poudre horrible à préſent ils ſont pleins.
Oui, la mort endormie au fond de ces abîmes,
Y doit, à ſon réveil, dévorer ſes victimes.
Le volcan, pour s'ouvrir, n'attend plus qu'un flambeau,

Pour entr'ouvrir ſous eux les gouffres de la terre.
Mais ce n'eſt point aſſez. Il faut que cette nuit
Un grand événement au peuple ſoit prédit;
Que les Bonzes, errants au milieu des ténebres,
Faſſent entendre ici des voix, des cris funebres;
Qu'entourés de linceuls, & de lambeaux couverts,
De longs gémiſſements ils rempliſſent les airs,
Hurlent ſur les tombeaux, en ſecouant des chaînes,
Annoncent des Camis les vengeances prochaines,
Menacent l'incrédule, & par-tout au Japon
Préſagent la ruine & la deſtruction.
Va leur porter mon ordre, & dis que de leur zele
Dépend un grand deſſein, qu'en mon cœur je recele,
Mais qui, les couvrant tous d'un immortel honneur,
Leur fera partager ma gloire & ma grandeur.
Séparons-nous. Sur-tout cache tes pas dans l'ombre.
Songe, ami, que ton chef, de ſa retraite ſombre,
Doit ſeul, guidant la foudre en cent endroits divers,
D'une inviſible main embraſer l'univers.

SCENE XIII.

MURAMI, *ſeul.*

LE voilà donc connu, ce ſecret effroyable,
Que couvrit ſi long-tems un voile impénétrable!
Courons vers l'Empereur — Mais non, & qu'Okimas

Soit le ſeul, s'il ſe peut, que j'arrache au trépas.
Tâchons de l'enlever de ce palais funeſte,
Et que ſous ſes débris périſſe tout le reſte. —
Gardons-nous cependant de rien précipiter.
Des regards d'Uranka j'ai tout à redouter.
Pour mieux exterminer le maître que j'abhorre,
A ſes dernieres loix obéiſſons encore.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre est encore dans la nuit.*)

MURAMI, puis URANKA, & deux autres JAMMABOS.

MURAMI, *seul.*

(*Il est pensif, & marche lentement pour traverser le théâtre.*)

TROP sensible au péril & d'un pere & d'un frere,
Okimas à la mort veut aussi les soustraire.
De sa prison lui-même on ne peut l'enlever,
Et, je m'y vois contraint, il faut tous les sauver.
Du moins un Jammabos ne sera pas mon maître.

URANKA *dans le fond, à ses deux Jammabos.*

N'allez pas plus avant.

(*S'avançant un peu, & regardant Murami.*)

(*A part.*)

Le voilà. — C'est un traître.

Il vient de voir le Prince.

MURAMI, *sur le devant du théâtre, p*

Uranka doit

URANKA, *dans le fon*

Peut-être à l'Empereur il va tout déc
Avançons.

(Il vient à Murami, & l'arrête.

Je te cherche, & l'heure
Qu'a mon triomphe ici le sort a réser

(Aux deux Jammabos qui sont dans

Vos braves compagnons peuvent dans
Être introduits ; allez.

(Les deux Jammabos sortent.

De toi je suis
Ami, tu me sers bien, & tu m'as de
Donné dans cette nuit une preuve no
D'épouvante & d'horreur tous les esp
Tremblent du coup affreux dont ils so

SCENE II.

URANKA, MURAMI, six autres JAMMABOS.

(Les deux Jammabos rentrent alors avec quatre de leurs compagnons. Ceux-ci portent chacun dans une main un sablier de cryſtal, & tiennent de l'autre un flambeau non allumé : ils se rangent en demi-cercle autour d'Uranka & de Murami, tandis que les deux autres reſtent dans le fond du théâtre.)

URANKA.

MINISTRES courageux des volontés ſuprêmes ;
Je remets en vos mains le pouvoir des Dieux mêmes ;
Et je vous ai choiſis pour faire dans ces lieux
Un prodige qui venge & la terre & les Cieux.
Vous voyez tout le prix de cet honneur inſigne ;
Mais vous le méritez, votre zele en eſt digne.
Sous ce lointain portique allumant vos flambeaux,
Marchez aux ſouterreins que de nos Jammabos
La main creuſa jadis ſous ce vaſte édifice.
C'eſt là qu'il faut aux Dieux offrir un ſacrifice.
Là, quand de ce cryſtal tout le ſable écoulé
Vous marquera l'inſtant que le Ciel a réglé,
Implorez des Camis la divine aſſiſtance,
Sur le front de l'impie appellez leur vengeance ;

Dévouez au trépas l'incrédule Taiko,
Et prononçant trois fois le nom de Ten
De vos flambeaux ardens frappez la pou
Qui remplit de ces lieux la redoutable e
Le Ciel fera le reste, & soudain vous
La gloire & les bienfaits qui vous sont
Mais quel jour m'éblouit? D'où vient que j
Des ames des Camis la foule m'environn
Parlez, esprits divins, que voulez-vous d
Ah, qu'entends-je!--Mon cœur en est glac

(*Aux Jammabos qui l'entourent.*)

Quoi, dans mes Jammabos! quoi, parm
traître!
Quel est-il, Dieux puissants? faites-le moi

MURAMI.

Arrête, scélérat, je vois ce que tu veu
Et vous, connoissez tous ce fourbe aud

URANKA, *toujours parlant aux D*

MURAMI.

Les prodiges qu'il fait

Ne sont.....

URANKA, *lui enfonçant un poignard dans le cœur.*

Meurs & reçois le prix de ton forfait ;

Meurs, c'est le Ciel vengeur qui par ma main te frappe.

(*Murami tombe mort entre les bras des deux Jammabos restés dans le fond, & qui s'approchent pour le soutenir.*)

Jamais au châtiment le coupable n'échappe.

(*A ceux qui l'environnent.*)

Allez ; que cet exemple affermisse vos pas.

(*Ils sortent.*)

Craignez l'œil qui vous suit, on ne le trompe pas.

(*Aux deux autres Jammabos.*)

Vous, au temple prochain, en répandant des larmes,

Portez ce corps sanglant, faites courir aux armes,

Pour venger sur Tamma ce coup mystérieux.

Qu'on l'en accuse ; ainsi le commandent les Dieux.

(*Les deux Jammabos emportent le corps de Murami.*)

SCENE III.

URANKA, *seul.*

MAIS je dois craindre encor. De la bouche du traître

Le Prince en sa prison à tout appris peut-être. —

Je vois ce qu'il faut faire.—Oui, ne balançons pas,
Et du même poignard.... Qui porte ici ſes pas ?
C'eſt Agénie en proie aux plus vives alarmes.
Pleure ; bientôt la mort viendra tarir tes larmes :
Pleure ; je vais frapper le coup dont tu frémis,
Et je fuirai des lieux qui vont être engloutis.

SCENE IV.

(*Le jour commence à paroître.*)

AGÉNIE, TADNÉ.

AGÉNIE, *ſeule.*

URANKA m'abandonne ! on évite ma vue ;
Et l'eſpoir eſt éteint dans mon ame éperdue.

TADNÉ, *accourant.*

AGÉNIE.

Va, ces ſpectres, ces cris, qui cauſent tant d'effroi,
Ne menacent ici que mon amant & moi.
Il n'étoit pas beſoin que le Ciel en colere,
Troublant l'ordre & la paix de la nature entiere;
Avec tant d'appareil m'annonçât mon malheur.
J'entends, hélas! j'entends, dans le fond de mon cœur,
Une voix qui me vient effrayer davantage,
Et que j'en crois bien plus que tout autre préſage.
Vers Okimas en vain j'ai voulu pénétrer;
Même dans ſa priſon on me défend d'entrer.
Eh bien, j'en mouillerai la porte de mes larmes,
Mes mains s'y colleront; je braverai les armes
Des cruels qui voudroient encor m'en repouſſer.
Peut-être juſqu'à lui mes cris pourront percer;
Peut-être il entendra la voix de ſon amante,
Son amante pour lui craintive & gémiſſante,
Qui fait vœu de ne point ſurvivre à ſon trépas,
Et qui mourroit contente, en mourant dans ſes bras.
Ne me ſuis point, Tadné, tâche de voir, d'entendre
Ce qu'ici l'on réſout, & reviens me l'apprendre.

Sont d'un complot réel le ſigne véritable.
Qui prédit les forfaits, veut s'en rendre coupable ;
Et lui-même, s'il peut, accomplit par ſes mains
Les malheurs qu'en prophete il annonce aux humains.
Mais j'ai placé par-tout des ſurveillants fideles :
On épie, on rompra les trames criminelles.
Je crains les Jammabos, & c'eſt toujours ſur eux
Que, dans les tems de trouble, on doit avoir les
yeux.
Leur chef en ce palais a devancé l'aurore ;
L'Empereur s'y confie, & je crains plus encore.
Allons ſavoir....

SCENE VII.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GRANDS DU JAPON, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Ilmagis.*

ÉLOIGNE Agénie & Tamma.
Voici l'inſtant fatal. Fais chercher Uranka,
Qu'il ſe rende en ces lieux. La ville eſt alarmée ;
Mais par ſes ſoins bientôt elle ſera calmée.
On l'aime, on le révere, &, dès qu'il parlera,
Par-tout l'ordre, la paix à ſa voix renaîtra.
J'y peux compter. Son zele eſt digne qu'on l'emploie.
Cours, dis-lui qu'à l'inſtant il faut que je le voie.

[illegible]

[illegible]

D[illegible] soutiens [illegible]
[illegible] guerriers & citoyens [illegible]
[illegible] autour de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] trop [illegible]
[illegible]
[illegible] de vous [illegible]
[illegible]
[illegible] à vos [illegible]
[illegible]
([illegible])
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

SCENE IX.

L'EMPEREUR, LES GRANDS, TAMMA, GARDES.

TAMMA, *aux Gardes qui veulent l'empêcher d'entrer.*

Ne me retenez point, ou craignez ma colere.
Un fils peut se jetter aux genoux de son pere ;
(*Il se précipite aux pieds de l'Empereur.*)
Je suis aux vôtres,

L'EMPEREUR.

Ciel !

TAMMA.

Et j'y mourrai, Seigneur,
Ou vous vous laisserez toucher à ma douleur.
Vous reçûtes des Cieux un cœur tendre & sensible.
Ah ! pour vos seuls enfants serez-vous inflexible ?
Ami de vos sujets, bourreau de votre sang,
Pourriez-vous de vos mains vous déchirer le flanc ?
Est-ce que la nature aux Rois est étrangere,
Et sur le trône, hélas ! n'ose-t-on être pere ?
Eh bien, le trône même exige qu'aujourd'hui
Vous ne le priviez pas, Seigneur, d'un double appui.
Oui, j'en jure par vous, par vos pieds que j'embrasse,
C'est pour moi-même ici que je demande grace.
Dans l'arrêt d'Okimas on prononce le mien,

[illegible] il l'eût répandu le sien.

[illegible] vos yeux versent des larm[illegible]

[illegible], *se tournant vers les Grands.*

[illegible]

TOUS LES GRANDS.

Oui, qu'il vive!

[illegible], *se relevant avec un transport de joie,*

O moment plein de charme[illegible]

(Il fixe [illegible]

[illegible] que vois-je? Ah, [illegible]

[illegible]

SCÈNE X.

[illegible], [illegible], AGÉNI[illegible]

Quand je te tends les bras, qui t'arrache la vie ?
Quel barbare a ſur toi....

OKIMAS.

J'ai mérité mon ſort.
Celui qui m'aveugla me donne enfin la mort.
(*Montrant Uranka.*)
Voilà mon aſſaſſin.

L'EMPEREUR.

Uranka ? lui ? ce traître ?
Ce monſtre horrible ?

TAMMA, *à ſon pere, dans un morne déſeſpoir.*

Eh bien, l'avois-je ſu connoître ?

L'EMPEREUR, *à Ilmagis.*

Quoi! tu l'as donc ſurpris?...

ILMAGIS.

Il ſortoit du palais,
Quand, chargé de votre ordre, en ces lieux ſans délais
Auprès de vous, Seigneur, je lui dis de ſe rendre.
Mais vainement à lui ma voix s'eſt fait entendre.
Je l'ai vu plein d'effroi, refuſant d'obéir,
Précipiter ſes pas & tâcher de s'enfuir.
Alors par vos ſoldats....

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

N'a pu... Ma voix s'éteint, & mes genoux s'affaissent.
Mon pere, ne songez qu'aux périls qui vous pressent.
Tendre amante, cher frere, étouffez vos douleurs;
Soyez unis tous deux... Vivez... Fuyez... Je meurs.

(*Okimas expire entre les bras d'Agénie & de Tamma. L'Empereur se jette sur son corps, l'embrasse & le baigne de larmes. Un morne silence regne un moment sur la scene; mais l'agitation & l'effroi s'y répandent bientôt.*)

ILMAGIS, *allant à l'Empereur, & le retirant de dessus le corps d'Okimas.*

Seigneur, que faites-vous? Quel aveugle délire...
Ce fils n'est plus. Songez au salut de l'empire,
A vos sujets, à vous. La mort est sous nos pas.
Suivez-moi, fuyons tous.

TOUS LES GRANDS.

Fuyons.

(*Ilmagis & tous les grands, dans une agitation extrême, se préparent à sortir & entraînent déjà l'Empereur, Agénie & Tamma, à qui ils ont enlevé le corps d'Okimas, qui reste étendu & à moitié caché sur un côté du théâtre.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, [illegible]

Ne sortez pas.

[illegible]

[illegible]

L'OFFICIER.

[illegible] votre perte est sûre.

[illegible]

[illegible]

[illegible] pour les forçats,

[illegible] ces cris de rage,

[illegible] le carnage.

Mais par un mur d'airain ce séjour défendu,
Et de braves guerriers nouvellement pourvu,
Contre tous les dangers vous offre un sûr asyle.
Demeurez-y sans crainte, & bientôt dans la ville
De tous les forts voisins vos soldats descendus
Feront fuir devant eux les mutins éperdus.

ILMAGIS.

Dieux! quel coup accablant! quelle image effrayante!
La mort de tous côtés à nos yeux se présente!
Il n'est plus d'espoir.

TOUS LES GRANDS.

Ciel!

URANKA, *jouissant alors de la consternation générale, & s'abandonnant à toute sa rage.*

Je triomphe à présent.
Le trépas à ce prix m'est cher, je meurs content;
Je meurs environné de toutes mes victimes,
Et les traîne après moi dans le fond des abîmes.
Volcans, gouffres de feux, sous nos pas ouvrez-vous!
Palais, murs détestés, renversez-vous sur nous!
Tombez! sous vos débris écrasez-nous ensemble,
Et qu'aux enfers encor le malheur nous rassemble!

SCENE XI

LES PRÉCÉDENS, un autre O

L'OFFICIER, *à l'Emper*

SEIGNEUR, des Jammabos, dont nos
Suivoient ici la marche & tous les m
Viennent d'être arrêtés. Ils alloient s'i
Aux secrets souterreins que fit jadis c
Notre dernier Dairi. Je les ai mis au

URANKA.

O rage! ô désespoir! ils sont donc d
Ciel! un moment plus tôt!

L'OFFICIER.

On vient d'appr
Que le grand Empereur dont la Chin

Et qu'on le garde ici pour un supplice affreux!
Que lui, que tous les siens, horreur de la nature,
Dans les feux, les tourments rendent leur ame impure;
Qu'ils soient anéantis, & qu'enfin l'univers,
Agité trop long-tems par leurs complots pervers,
Et dont leur fol orgueil vouloit se rendre maître,
De sa face les voie à jamais disparoître.
(*Aux Grands.*)
Vous, allez détromper ce peuple prévenu.
Publiez, attestez ce que vous avez vu.
Dévoilez devant lui tous les crimes des traîtres;
Et qu'en servant les Dieux il déteste les Prêtres.
(*On emmene Uranka, & Ilmagis sort avec les deux Officiers & tous les Grands.*)

SCENE XIII.

L'EMPEREUR, AGÉNIE, TAMMA, GARDES.

AGÉNIE, *fixant le corps d'Okimus.*

Tu n'es plus, cher amant! Qu'importe à ma douleur
Qu'à tous tes assassins on arrache le cœur,
Que de ces scélérats la terre soit purgée?
Te pleurerai-je moins, quoique je sois vengée?
(*A l'Empereur qui paroît plongé dans le désespoir.*)
Je respecte, Seigneur, l'état où je vous vois. . .

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ne me repouſſe pas. Ma fille, mes enfants,
Ne fermez point votre ame à mes gémiſſements;
Ou du moins écoutez ceux de votre patrie.
Songez qu'à plus d'un peuple appartient votre vie.
Vous ne pourriez trancher, ſans être criminels,
Des jours où ſont liés les deſtins des mortels.

SCENE XIV & derniere.

L'EMPEREUR, AGÉNIE, TAMMA, ILMAGIS, GARDES.

ILMAGIS, *à l'Empereur.*

SEIGNEUR, tout eſt calmé. Cette foule égarée
Soudain dans le devoir à ma voix eſt rentrée;
Et lorſque par les grands elle a des Jammabos
Appris les noirs forfaits, les funeſtes complots,
Sur ces chefs impoſteurs tournant toute ſa rage,
Elle en a devant nous fait un affreux carnage,
Et demande à grands cris qu'on lui livre Uranka.

L'EMPEREUR.

Oui, bientôt à leurs yeux le monſtre expirera.

(*Montrant le corps d'Okimas.*)

Mais à ce triſte objet de nos larmes ameres
Allons rendre d'abord les honneurs funéraires.
Que de loin ſon tombeau montre à tous mes ſujets

De la crédulité les sinistres effets.
Ô superstition ! mon fils est ta victime !
Puisse ici son trépas être ton dernier crime !
Puisse son sang, versé par des prêtres cruels,
Sur une race impie ouvrir l'œil des mortels ;
Et que la fin des maux dont notre cœur [illegible],
Puisse au moins le bonheur de l'un & l'autre empire !

Fin du cinquième & dernier Acte.

REMARQUES A L'OCCASION DES JAMMABOS.

(1.)

O toi, le plus grand des Rois & le meilleur des hommes, toi dont le nom . . . . réveille dans tous les cœurs le souvenir du fanatisme des Prêtres & des attentats des Moines, &c. . . .

Épître dédicatoire.

HENRI IV naquit au milieu des troubles de Religion qui désoloient alors la moitié de l'Europe, & dont la vente des indulgences avoit été la premiere source. Nourri dans la doctrine des novateurs, élevé dans leur camp, il vit lever sur lui, comme sur eux, les poignards de la Saint-Barthélemi, & il n'évita qu'à peine le sort de soixante mille François égorgés au nom de Dieu, par la main de leurs freres, & par l'ordre de leur Roi. Massacre épouvantable, qui a été loué par les Prêtres, & que l'enfer même désavoue!

Bientôt se forma cette ligue prétendue sainte, autorisée par le Pape, soutenue par le Clergé, & qui enfanta tant de malheurs & de crimes. L'audacieux Sixte-Quint anathématisa le Roi de France, quoiqu'il fût Catholique, & le Roi de Navarre, parce qu'il ne l'étoit pas. Il appella celui-ci *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon*; il légitima contre celui-là les fureurs de la révolte & les coups des assassins. La Sorbonne déclara *Henri III* déchu du trône, les Confesseurs refusoient l'absolution à ceux qui lui restoient fidèles; les Prédicateurs l'invectivoient, le maudissoient en chaire; tous les Prêtres, tous les Moines animoient contre lui la rébellion & le [illegible]; & plein de leur esprit, encouragé par leurs discours & communié par leurs mains, le Dominicain Clément alla enfin lui plonger un poignard dans le sein. A cette nouvelle, on tira le canon dans Rome, presque tous les pays catholiques firent des réjouissances, le panégyrique du Moine

Jésuite *Nigri* y mena les novices de son ordre pour la renforcer encore. La Sorbonne donna un nouveau décret contre *Henri IV*. Les Prêtres & les Moines prirent l'épée, endosserent la cuirasse, & jurerent de ne jamais le reconnoître. Lors même qu'il fut rentré dans le sein de l'église, son chef coupable persista long-tems à le rejetter; ses indignes Ministres continuerent à le méconnoître. Il fallut un arrêt du Parlement pour les obliger à prier Dieu pour ce bon Roi, & il sembla que, depuis son abjuration, tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique se disputassent la gloire de fournir ou de susciter des assassins contre sa personne.

Le Jésuite *Jacques Commolet* prêcha dans Saint-Barthélemi qu'il *falloit un* AOD, *fût-il Moine*, *fût-il soldat*, *fût-il berger*. Le premier qui tenta de le devenir, s'y vit encouragé par un Curé de Paris & par un Recteur des Jésuites. Le malheureux *Barriere* subit la peine de son crime; mais le Curé *Aubry* & le Jésuite *Varade* trouverent un asyle dans la maison du Légat du Pape, qui les emmena à Rome, & ils ne purent être écartelés qu'en effigie. L'exemple de *Barriere* ne tarda pas à être suivi par *Chatel*. Ce jeune homme, élevé au College des Jésuites, voulut mettre en pratique les leçons qu'il y avoit reçues, & il blessa *Henri IV* à la levre. Le pere *Guignard* fut brûlé avec les horribles écrits qu'il avoit composés, & où l'on trouva ces propres mots: *Si*

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

que *Henri IV* alloit faire la guerre au Pape ; &, sur ce bruit ridicule, le misérable vint d'Angoulême poignarder le meilleur de nos Rois.

Ce Prince craignoit depuis long-tems d'être enfin la victime du fanatisme des Peuples & de la haine des Prêtres. Il redoutoit sur-tout les Jésuites, qu'il trouvoit toujours mêlés dans toutes les conspirations qui se tramerent contre lui, & il s'étoit, en 1603, déterminé à les rappeller. « Par nécessité, di» soit-il à M. de Sully, il me faut faire à présent » de deux choses l'une ; à savoir, d'admettre les Jé» suites purement & simplement, les décharger des » diffames & opprobres desquels ils ont été flétris, » & les mettre à l'épreuve de leurs tant beaux ser» ments & promesses excellentes ; ou bien de les » rejetter plus absolument que jamais & leur user » de toutes les rigueurs & duretés dont l'on se » pourra aviser, afin qu'ils n'approchent jamais de » moi, ni de mes états ; auquel cas il n'y a point » de doute que ce ne soit les jetter dans le dernier » désespoir, & par icelui *dans les desseins d'attenter* » *à ma vie ; ce qui la rendroit si misérable & langou*» *reuse, demeurant ainsi toujours dans les défiances* » *d'être empoisonné ou bien assassiné, (car ces gens là* » *ont des intelligences & des correspondances par-tout,* » *& grande dextérité à disposer les esprits ainsi qu'il* » *leur plaît,) qu'il me vaudroit mieux être déjà mort* ». Henri IV chercha donc à gagner ceux dans lesquels

On a déjà supprimé l'abus révoltant de laisser prononcer dans l'enfance les vœux monastiques. Depuis plusieurs siecles l'avarice sacerdotale vendoit à la vanité mondaine le droit de paver de cadavres le temple du Seigneur, & d'y infecter l'air qu'y respirent les fideles. Un illustre Prélat, cher aux lettres qu'il cultive, à l'humanité qu'il soulage, & à la Religion qu'il sert en la dégageant des abus qu'elle réprouve, M. l'Archevêque de Toulouse (2) a eu le courage de s'élever contre cet usage indécent & meurtrier. On ne peut, sans être attendri jusqu'aux larmes, lire le mandement que M. l'Évêque de Lescars (3) a publié en 1776, pour exhorter à secourir les laboureurs ruinés par les ravages de l'épizootie la plus affreuse.

Que l'on aime à voir cet orateur vraiment évangélique se mettre lui-même avec tout son clergé dans le nombre de ceux qui doivent concourir au soulagement général ! « Un si noble devoir, s'écrie-t-il, » nous regarde à double titre ; nous, Ministres du » Seigneur, nourris des dons offerts sur ses autels, » *enrichis des largesses des peuples ;* nous qui *moisson-* » *nant où nous n'avons pas semé, & recueillant où* » *nous n'avons pas labouré*, jouissons de la rosée du » Ciel & de la graisse de la terre. Refuser à Dieu,

(2) M. de Loménie de Brienne.
(3) M. de Noé.

[illegible]

Que cette éloquence est touchante, sur-tout dans la bouche d'un Évêque qui, agissant comme il parle, donne en même-tems plus d'une année de ses revenus, & partage trente mille livres aux pauvres de son diocese ! Que ce langage est beau, mais qu'il est différent de celui qu'on tenoit autrefois ; qu'il est différent du langage de *Boniface VIII*, ce Pape qui, dans une bulle scandaleuse, décida *qu'aucun clerc ne doit rien payer au Roi son maître, sans permission expresse du Souverain Pontife* ; ce Pape qui fut assez téméraire pour écrire à *Philippe-le-Bel : Sachez que vous nous êtes soumis dans le spirituel, comme dans le temporel* ; & qui enfin poussa l'insolence & la folie jusqu'à donner le Royaume de France à *Albert d'Autriche*, jusqu'à dire dans une autre bulle du 8 Septembre 1303, que, *comme vicaire de Jésus-Christ, il a le pouvoir de gouverner les Rois avec la verge de fer, & de les briser comme des vases de terre ; qu'il déclare Philippe excommunié ; qu'il défend, sous peine d'anathême, de lui obéir & de lui rendre aucun service, & qu'il l'avertit de trembler à la vue de l'arc préparé pour le percer !*

Le Roi de France, il est vrai, fit brûler toutes les bulles du Pontife Romain, & lui répondit, à ce qu'on prétend, par ces mots énergiques : *à Boniface, prétendu Pape, peu ou point de salut. Que votre très-grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel.* Philippe, aussi vindicatif que

son ennemi étoit insolent, ne s'en tint pas là ; il l'envoya châtier personnellement en Italie, & voulut, quand *Boniface* fut mort, qu'on fît le procès à sa mémoire. Il demandoit même qu'on exhumât ses os, pour les faire brûler par la main du bourreau. Mais si la fermeté du Monarque rendit vains tous les attentats du Prêtre, ils n'en étoient pas moins affreux; & nous remarquerons encore que, pendant bien des siecles, on a vu beaucoup de Papes avoir l'audace de *Boniface*, & peu de Souverains leur résister avec le courage & le succès de *Philippe*.

(3.)

Le regne de la superstition est passé ; mais les plaies qu'elle fit à ton peuple, ne sont pas toutes fermées.
Épître dédicatoire.

Tout le monde convient aujourd'hui que la révocation de l'édit de Nantes a été un des grands malheurs de la France. Il en sortit près de cinq cents

de Montauban en 1629. Après avoir rapporté cet événement, *d'Avrigni*, quoique Jésuite, ajoute en termes exprès (4) : *l'audace des Huguenots tomba avec leurs places de sûreté, & ils devinrent bons François, dès qu'ils furent hors d'état de devenir rebelles.*

Ce furent pourtant *ces bons François*, contre lesquels le Clergé, les Jésuites & quelques Ministres cruels animerent *Louis XIV*. On commença par saisir tous les prétextes de les tourmenter, tous les moyens de les détacher de leur Religion. On tâcha d'abord de faire des conversions avec de l'argent & des sermons. Comme l'un & l'autre ne réussissoient pas, autant qu'on l'eût voulu, auprès des grandes personnes, on imagina de s'adresser aux petits enfants; on les autorisa à abjurer dès l'âge de sept ans, & sous ce prétexte on osa les enlever à leurs parents. Les persécuteurs soutinrent ces premieres violences par de plus grandes; ils firent aux missionnaires succéder des gens de guerre. Tous les Réformés, qui ne voulurent pas changer, furent livrés à la licence d'une soldatesque effrénée; on permit tous les excès, hors le meurtre, envers ceux qu'on vouloit persuader de la sainteté de notre Religion; & cette exécution militaire fut nommée *Dragonade*, parce que les dragons, mal disciplinés alors,

(4) Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1715, tome II, page 48.

y commirent le plus de désordres. Ce fut dans la même année, en 1685, que l'exercice de la Religion prétendue réformée fut interdit dans tout le Royaume, & qu'on cassa l'édit de Nantes, auquel depuis long-tems on n'avoit plus d'égard.

Il est certain que les Huguenots n'étoient point coupables, quand alors on les traita avec tant de cruauté. Il est certain encore que l'horreur de cette persécution ne doit point être imputée à *Louis XIV* que l'on trompa, mais aux hommes durs qui lui conseillerent d'user de rigueur, & qui, dans l'exécution, changerent cette rigueur en une véritable barbarie.

Tous les François n'ont à présent qu'une voix pour la condamner. Mais il s'est rencontré de nos jours un Prêtre qui a osé faire l'apologie du massacre de la *Saint-Barthélemi*, & il étoit réservé à un autre Prêtre de prendre le parti des *Dragonades*. C'est ce que vient de faire l'auteur actuel d'une petite feuille, dans laquelle, chaque semaine pour deux

paſſage des Mémoires du Maréchal *de Berwick*, qui proteſte *qu'il n'y a ſorte de crimes dont les Camiſards ne fuſſent coupables*, M. l'Abbé *de Fontenai* s'écrie: *que deviennent à préſent toutes ces doléances ſur les* Dragonades, *tous ces prônes philoſophiques ſur la tolérance qu'il falloit avoir pour les* Camiſards ? *Si la ſévérité eſt quelquefois néceſſaire, pouvoit-elle jamais être exercée avec plus de juſtice que contre de pareils ſcélérats ?*

Mais vous-même, Monſieur l'Abbé, ſavez-vous ce que devient cette belle exclamation ? Elle devient la preuve la plus complette de votre mauvaiſe foi ou de votre ignorance. Les Huguenots qui furent les victimes des *Dragonades* en 1684 & 1685, étoient des citoyens paiſibles, que le grand *Colbert* aimoit, qu'il avoit employés avec ſuccès, & qui n'avoient d'autre crime que celui d'être attachés à la Religion de leurs peres. Voilà ceux à qui l'on envoya des *Dragons* pour vivre chez eux à diſcrétion, & les convertir à coups de plat de ſabre. Ils prirent la fuite, autant qu'ils le purent ; & malgré toutes les précautions du gouvernement, cinq cents mille d'entre eux ſortirent de France dans l'eſpace de trois ans. Mais il en reſta un grand nombre, & la ſecte ne fut qu'opprimée ſans être détruite. Or, c'eſt toujours dans les tems d'oppreſſion & de perſécution que le zele de Religion ſe change en enthouſiaſme & fait des furieux. Bientôt dans les mon-

agnes du Languedoc & du Dauphiné il s'éleva des prophetes & des prophéteſſes ; leur nombre s'augmenta, l'eſprit de fureur & de fanatiſme ſe répandit par degrés, & il éclata enfin en 1703.

Rien n'eſt plus vrai ſans doute que le rapport de M. *de Berwick*. Les révoltés des Cévennes, que l'on nomma *Camiſards*, étoient des brigands & des ſcélérats. Perſonne ne l'a jamais conteſté. *Le Maréchal de Montrevel*, dit *Voltaire* (6), *fit la guerre à ces miſérables, comme ils méritoient qu'on la leur fît. On roue, on brûle les priſonniers.* Si M. l'Abbé *de Fontenai* voit dans ce langage *un prône philoſophique ſur la tolérance qu'on devoit avoir pour les Camiſards*, l'on doit avouer qu'il ſe connoît en ſermon comme en philoſophie, & que ſon diſcernement égale ſa ſcience dans l'hiſtoire, ſur-tout dans la chronologie ; car les deux événements qu'il confond ſe trouvent ſéparés par un long intervalle. Les *Dragonades* ont précédé de dix-huit ans la naiſſance & les crimes

doux Caveirac ; & notre Abbé, non moins *doux*, ne fait une erreur volontaire que pour avoir le plaisir de louer une persécution odieuse : il n'affecte de confondre deux faits distincts, deux époques très-différentes, qu'afin de faire, selon son usage, une sortie sur la tolérance & la philosophie. L'ami des *Dragonades* ne peut être celui des philosophes : aussi déclame-t-il sans cesse contre eux, & toujours avec la même justesse & le même avantage. Nous en citerons encore quelques exemples.

Charlemagne, dit-il (7), *avoit été trop grand homme & trop religieux pour que M.* de Voltaire *n'en ait pas défiguré le caractere. Il l'a peint en Espagne comme un Prince supérieur aux préjugés de la Religion, & presque digne des honneurs de la philosophie : il l'a représenté en Allemagne comme un fanatique fougueux, qui se plaît à faire égorger de malheureux Saxons.*

Ouvrons l'*Essai sur l'Histoire universelle*, & voyons comment *Voltaire* s'exprime au chapitre onzieme. *Charlemagne*, dit-il, *le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de son siecle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement.... voulut les lier à son joug par le Christianisme.... leur laisse des missionnaires pour les persuader & des soldats pour les forcer..... fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite*

(7) Affiches du 5 Août 1778, n. 31, p. 122.

d'étude à l'usage des élèves de l'École Royale Militaire, le même homme s'écrie : *Qu'étoit-il nécessaire de retracer les cruautés de Charlemagne envers les Saxons ?*

Vous convenez donc à présent, Monsieur l'abbé, qu'il étoit cruel ; mais vous êtes fâché qu'on le dise ? Voyons pourquoi.

On a prouvé (9) *que ce grand Prince étoit bien éloigné de tout esprit de fanatisme.*

Oui, sans doute, Voltaire l'a prouvé ; & je viens de prouver aussi que vous aviez dit une fausseté, en affirmant qu'il l'avoit représenté *comme un fanatique fougueux*. Mais l'ambition fait-elle commettre moins de cruautés que le fanatisme, & si l'on est égorgé, qu'importe que ce soit pour l'amour de Dieu ou pour l'intérêt d'un tyran ?

Toutes les déclamations (10) *contre les croisades, l'orgueil des Pontifes, la corruption des Prêtres & des Moines, ne sont pas plus utiles.*

Vous vous trompez, Monsieur l'abbé ; elles servent à empêcher que l'épidémie des croisades ne revienne, que le feu du fanatisme ne se rallume, que les apologistes de la *Saint-Barthelemi* & des *Dragonades* n'échappent à l'indignation générale : elles servent à arrêter l'orgueil & les entreprises des Pontifes, à opposer une digue à la corruption des Prê-

(9) Ibid.
(10) Ibid.

[illegible] des Idoles; & s'ils ne sont pl[illegible]
[illegible], c'est que l'histoire, [illegible]
[illegible] leurs crimes & [illegible]
[illegible] dans la [illegible]
[illegible] l'impuissance de les [illegible]

[illegible] (11) qu'on devoit [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] C[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] le plus de prix [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] ouvrages [illegible]
[illegible]
[illegible]

naiſſance à outrager les grands Écrivains, & à décrier les bons ouvrages. Faux expoſé, anachroniſme, contradiction, tout eſt employé pour parvenir à un but ſi louable. Le rédacteur actuel eſt à la vérité fort au-deſſous de ſon prédéceſſeur; mais celui-ci, avec plus d'eſprit & de connoiſſances, ſuivoit déjà la même méthode. Je n'en rapporterai qu'un ſeul trait.

Chacun connoît l'*Honnête-Criminel*, ce drame où la tolérance eſt miſe en action, & dans lequel on a pour la premiere fois eſſayé de faire pleurer au théâtre ſur les malheurs & les vertus des proteſtants de France. M. *Querlon*, entraîné d'abord avec tout le public par l'intérêt & la ſenſibilité qu'on a paru trouver dans la piece, l'exalta beaucoup. *Voilà*, dit-il, (12) *une de ces productions qui ne cherchent que des entrailles & de l'ame; un ouvrage de ſentiment, dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes gens & aux hommes faits de tout état, de tout ordre. Cette piece touchante eſt trop connue par tout ce qu'en ont dit les journaux, pour y revenir.*

M. *Querlon* auroit dû penſer qu'il s'exprimoit d'une maniere trop préciſe pour pouvoir jamais ſe démentir ſans honte. Il ne l'a pas moins fait quelques annés après (13). Il a cité l'*Honnête-Criminel* au

(12) Affiches du 23 Novembre 1768, n. 47, p. 186.
(13) Affiches du 28 Février 1776, n. 9, p. 36.

[illegible] *amplification des grands* [illegible] *Wakefield*, & il est [illegible] ses propres mots) [illegible] & [illegible], dont on ne peut [illegible] jamais peu & [illegible] Il faut qu'on [illegible] qu'il s'attache [illegible] celle des au- [illegible] d'indécence. [illegible] ou à celui qui [illegible] le viens d'apprendre [illegible] est joué [illegible] Notre auguste Souveraine [illegible] & de ses [illegible] seul le re- [illegible] & puisque [illegible] l'ame douce

(4.)

Il en est une (plaie) *qui saigne encore, une sur laquelle il est tems que la tolérance verse un baume salutaire.*

Épître dédicatoire.

Les descendans des François réfugiés chez l'étranger, chérissent toujours leur ancienne patrie. Qu'elle cesse d'être leur marâtre, ils reviendront en foule augmenter le nombre de ses enfants, & rapporteront dans son sein des richesses & des forces dont leurs peres ne l'avoient privée que malgré eux, en pleurant son injustice & ses cruautés.

A l'avantage de rappeller parmi nous beaucoup de François expatriés, se joindra celui de tirer de l'oppression une multitude de malheureux, qui depuis un siecle vivent dans l'amertume & souffrent dans le silence. Ils travaillent sans relâche pour l'état qui s'obstine à les méconnoître ; & quoiqu'on leur refuse tous les droits de citoyen, ils en remplissent tous les devoirs & en supportent tous les fardeaux. Une pareille injustice ne peut subsister long-tems sous un gouvernement sage & éclairé : il nous est donc permis d'espérer qu'elle cessera bientôt, car c'est sur-tout dans les circonstances actuelles que l'administration doit arrêter ses regards sur un objet d'une si grande importance. . . . .

Charle Turner (14), *je déteste la politique barbare qui réduit à un état d'esclavage l'homme sorti libre des mains de la nature. Il est affreux que la Religion ait toujours été l'instrument dont le pouvoir s'est servi partout pour enchaîner le genre humain. Donnons un bel exemple à l'Europe. Que, sans distinction de Catholiques & de Protestants, de conformistes ou non conformistes, tout citoyen Anglois soit l'égal de ses concitoyens, & qu'une loi sacrée établisse parmi nous le regne de la tolérance universelle.... Ah, Dieu! ne rougissons-nous pas d'avoir tant différé? Les Catholiques qui vivent parmi nous, sont l'urbanité, l'aménité même; nous n'avons pas de plus dignes citoyens. Ils vivent pour la plupart dans leurs terres qu'ils cultivent avec succès; ils nous enrichissent du produit de leur industrie; ils font plus, ils nous donnent tous les jours des exemples d'une charité qui ne connoît point de bornes. Tout ce qui vit autour d'eux vit des fruits de cette charité, se ressent de la générosité de leurs principes. Leur humanité écarte la misere, non-seulement des lieux de leur résidence, mais de leurs environs éloignés. En un mot, les Catholiques Romains sont d'excellents Chrétiens, d'excellents citoyens: que pouvons-nous être de plus?*

---

(14) Dans la Chambre des Communes le 18 Mai 1778. Voyez à cette année le Courier de l'Europe, vol. I, n. 40, p. 318.

Tout ce que ce généreux Protestant a dit alors des Catholiques d'Angleterre, je le répete ici avec la même vérité des Protestans de France, & je défie qu'on ose me démentir. Y a-t-il parmi nous de meilleurs citoyens, des sujets plus soumis, des hommes plus laborieux & plus charitables ? Quelquefois même ils portent les vertus morales à un degré d'héroïsme qui nous transporte & nous confond. Nous en avons un exemple encore vivant dans le fils courageux qui de nos jours s'est dévoué à l'esclavage pour son pere. Quand le drame de l'*Honnête-Criminel* eut donné de la célébrité à cette action magnanime, *Louis XV* réhabilita le digne Protestant qu'elle illustroit. Mais ce héros de la piété filiale avoit déjà passé sept ans aux galeres ; la loi qui l'y avoit fait condamner ne fut point abolie, & elle menace encore du même châtiment ceux de la même Religion, qui s'assembleront pour prier Dieu.

Proteſtants alloient être rappellés en France, & cette nouvelle y fut reçue avec un tranſport général. La philoſophie depuis cinquante ans prépare chez nous cette grande opération du gouvernement. La tolérance eſt déjà établie dans tous les eſprits, & à cet égard l'opinion publique ſe trouve à préſent en contradiction avec la loi. Cette loi eſt encore oppoſée à l'intérêt de l'état; elle eſt donc mauvaiſe, & doit être abrogée, ſur-tout dans les circonſtances actuelles, à moins qu'un intérêt plus puiſſant, celui de la Religion, ne le défende. Mais l'eſprit de la Religion eſt un eſprit de douceur & de paix, qui condamne la violence & rejette un hommage forcé. Si quelquefois, dans des tems de ténebres, les Prêtres ont oſé tenir un langage différent, ils étoient démentis par l'évangile, cette loi d'amour, dont ils vouloient faire une loi de ſang; ils étoient démentis par un Dieu crucifié, par un Dieu mort pour le ſalut du genre humain, & que leur cruauté ſacrilege en rendoit la terreur & le fléau : ils l'étoient enfin, ils l'ont toujours été par les vertueux Miniſtres de l'égliſe, par ceux qui en ſeront à jamais la lumiere & la gloire.

O vous, hommes ignorants ou barbares, Prêtres, Moines, Laïcs, qui que vous ſoyez, qui criez encore à l'intolérance, taiſez-vous tous devant le grand *Fénelon*; & vous, Monarques de la terre, ſi vous poſſédez ces vertus douces & bienfaiſantes que

[illegible] sujets à chang[illegible]
[illegible] puissance humaine ne peut force[illegible]
[illegible] à la liberté du cœur. [illegible]
[illegible] des hommes; elle ne [illegible]
[illegible]. Quant au Roi, [illegible]
[illegible] servitud[illegible]
[illegible] civils, [illegible]
[illegible] souffrent avec [illegible]
[illegible]
[illegible] préjudice.

[illegible] alors le[illegible]

[illegible] du Roi, [illegible]

[illegible]

[illegible]

Fénelon, tous les Magiſtrats de la France ont aujourd'hui le bonheur de le penſer comme lui, & le noble courage de le publier hautement. Ils ſentent plus que d'autres combien à préſent la juſtice & l'humanité ſont en contradiction avec la loi dont ils ſont les Miniſtres; & n'étant pas les maîtres de la changer, ils cherchent au fond de leurs cœurs d'heureux ſubterfuges qui les autoriſent à ne pas la ſuivre; ils ſont forcés de devenir ſubtils, afin de n'être pas barbares. Le Parlement de Toulouſe vient d'en donner un exemple dans la cauſe où l'on diſputoit à un enfant, né de parents proteſtants, la légitimité de ſa naiſſance, parce qu'il ne rapportoit pas l'acte de célébration de mariage de ſes pere & mere. Il faut lire le beau plaidoyer que fit alors l'un des Avocats généraux, dont nous deſirerions ſavoir le nom, pour le conſacrer ici à la vénération publique.

« Ce n'eſt pas ſeulement (dit ce Magiſtrat philoſophe, digne de l'hommage de tous les François; & aux pieds duquel je voudrois dépoſer le tribut particulier de mon admiration & de ma reconnoiſſance), « ce n'eſt pas ſeulement, Meſſieurs, du ſort » d'un citoyen que vous allez décider, mais de ce» lui d'un million d'hommes qui attendent en trem» blant votre jugement.

» L'arrêt qui fixera l'état d'*Étienne Sales*, en fixant » en même tems celui de preſque tous les Proteſ» tants du reſſort de la Cour, va porter dans leurs

[illegible] plus éclairés à fai[illegible]

[illegible] & que, si quelquefo[illegible]

[illegible] vous a pas permis de [illegible]

[illegible] des engagements qui [illegible]

[illegible] vous cédiez à regret [illegible]

[illegible] vous avez désiré pou[illegible]

[illegible]……

[illegible] de le dire ; il est [illegible]

[illegible] les pere & mer[illegible]

[illegible] bien par un Ministre[illegible]

[illegible] malgré les apparences, la [illegible]

[illegible] qu'on le présume. O[illegible]

[illegible] de la société.

[illegible] convenir qu'il[illegible]

[illegible] du Roi [illegible]

[illegible] François [illegible]

[illegible] du Col[illegible]

[illegible] des [illegible]

[illegible] de la dernière.

[illegible]

» *les Philosophes du siecle, mais tous ceux dont la Re-*
» *ligion & la piété sont éclairées* par la charité & par
» la raison.

» Il faut donc, autant qu'on le peut, corriger
» cette injustice.....

» On est désabusé aujourd'hui de croire que les
» loix séveres soient des moyens propres à rame-
» ner des esprits prévenus de leurs erreurs. La gêne
» & la contrainte n'ont jamais produit un hommage
» sincere, qui est le seul qui puisse plaire à l'Être
» éternel.

» Une expérience malheureuse a fait connoître
» l'inutilité des moyens dont on s'est servi jusqu'à
» ce jour pour déraciner l'erreur, & nous ne dou-
» tons pas qu'à l'avenir on n'en emploie *qui seront*
» *plus conformes aux regles d'une saine politique & aux*
» *loix de l'humanité.*

» *Les vives lumieres qui ont éclaté de toutes parts*
» *nous autorisent à croire que bientôt le Prince bienfai-*
» *sant qui nous gouverne, se livrant aux mouvements*
» *de son cœur, jettera un regard favorable sur cette*
» *portion de ses sujets qui est séparée de notre commu-*
» *nion, & par des loix sages & immuables assurera leur*
» *tranquillité & leur bonheur.*

» C'est à vous, Messieurs, à préparer cet événe-
» ment heureux, en faisant connoître par vos arrêts
» quelles sont vos dispositions. L'occasion est favo-
» rable, & vous pouvez la saisir ». (C'est ce qu'a

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

le ravage & la désolation. Pourquoi un sentiment pareil & bien plus juste encore pour le meilleur & le plus grand de nos Rois, ne nous feroit-il pas traiter avec humanité ceux de nos freres qui sont restés attachés à sa premiere croyance? Cette Religion que nous persécutons en eux, leur a été transmise par leurs peres. Elle fut long-tems celle du grand *Henri;* le grand *Sully* vécut & mourut dans son sein, & elle s'honore encore de nous avoir donné récemment un Administrateur digne d'être nommé après *Sully*, de louer *Colbert*, & de les remplacer tous deux; un Ministre philosophe, fait pour réaliser le beau portrait qu'il en a tracé lui-même dans un excellent Ouvrage d'économie politique; & que la sagesse du gouvernement a mis à la tête des Finances, pour que notre siecle y vît « un » homme (17) dont le génie étendu parcourût toutes » les circonstances, dont l'esprit moëlleux & flexible » sût y conformer ses desseins & ses volontés; qui, » doué d'une ame ardente & d'une raison tranquille, » fût passionné dans la recherche du bien & calme » dans le choix des moyens; qui, juge integre & » sensé des droits des différentes classes de la société, » sût tenir d'une main assurée la balance entre leurs » prétentions; qui, se faisant une juste idée de la

(17) Sur la législation & le commerce des grains, seconde édition, vol. II, p. 68.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

que font les hommes qui commandent aux autres. Ainsi, pour porter son autorité au plus haut degré, il est vraisemblable que *Sinmu* concentra en lui seul tous les pouvoirs, unit le sacerdoce à l'empire, posa le trône sur l'autel, & se fit même passer pour le descendant des Dieux dont il s'établissoit le grand-Prêtre.

Sans-doute son génie appuya son imposture; le bien qu'il faisoit d'une main, engagea à baiser avec respect la chaîne sacrée qu'il présentoit de l'autre: des peuples ignorants & grossiers reçurent un nouveau joug avec de nouvelles lumieres ; & celui qui asservit le Japon à un double despotisme, fut appellé par eux *le plus grand des hommes*. Il est regardé comme le fondateur de leur empire; c'est le premier de leurs Monarques ecclésiastiques. Ses descendants ont pendant plus de dix-huit cents ans gouverné en maîtres absolus de la Religion & de l'État : mais, après ce long espace de tems, les Généraux de leurs armées s'emparerent d'une partie de l'autorité temporelle, & *Taiko* les en dépouilla entiérement il y a deux siecles. Depuis cette époque on voit deux Empereurs au Japon, le *Cubosama* ou Monarque séculier, qui a toute la puissance, & le *Dairi* ou Monarque ecclésiastique, qui est encore le chef suprême de l'ancienne Religion & auquel le *Cubosama* rend même une espece d'hommage.

[illegible]

[illegible]

Les [illegible], dont le nom signifie *fidèl*[illegible]
[illegible], sont un ordre de moines très-ancie[illegible]
[illegible]. [illegible], selon leur regle, sont oblig[illegible]
[illegible] pour le service des Dieux Cami[illegible]
[illegible] de leur vie. L'origine de ces Rel[illegible]
[illegible], dit-on, à près de douze cents an[illegible]
[illegible] qui passa toute sa vie
[illegible] & les montagnes. Il y dem[illegible]
[illegible], & ce fut sans doute [illegible]

[illegible]

pélerinages qu'ils font, & de la vie errante & auſtere qu'ils menent.

On doit cependant obſerver que de tous les Religieux, dont le nombre eſt prodigieux au Japon, les *Jammabos* ſont les ſeuls qui ſe marient. Leurs fils embraſſent communément le même état, & leurs filles entrent dans un ordre où ils ſont eux-mêmes habitués à prendre leurs femmes. C'eſt un ordre de belles mendiantes qui, l'air tendre & ſéduiſant, la tête raſée, la gorge fort découverte, chantent ſur les grands chemins & dans les environs des temples, & ſont toujours prêtes à payer par les plus doux plaiſirs la piété des pélerins ou la libéralité des voyageurs.

N'oublions pas de dire que ces Moines ont un Général dont ils dépendent, & qui réſide à Méaco. Ils ſont obligés d'aller tous les ans lui rendre une viſite. Ils lui font préſent d'une partie de leur quête, & en reçoivent ordinairement un nouveau titre de diſtinction, avec le droit de faire quelque changement honorable à leur habit; car ils ſont très-vains, c'eſt-à-dire qu'à cet égard ils reſſemblent parfaitement à tous les autres Prêtres & Religieux du Japon.

[illegible] (les

[illegible]

[illegible], [illegible] Dieux, [illegible]

[illegible]

Deux Religions principales règnent au [illegible] [illegible], le culte des esprits ; & [illegible] [illegible].

La Religion de [illegible], la première & la [illegible] [illegible], [illegible] avec l'[illegible] [illegible]. Ses Sectateurs [illegible] de Dieux célestes & terrest[illegible] [illegible], & ils leur donne[illegible] le nom de [illegible], ce qui signifie esprits. [illegible] les dogmes [illegible] sont extravag[illegible] mais le culte en est simple. Il n'a point de [illegible] point de [illegible], nulles cérémonies, [illegible] de prières, & les fêtes, consacré[illegible] & aux [illegible], sont moins des institutions [illegible] que politiques : [illegible] célébrées

encore ne font-ils aucunes fonctions facerdotales. Des laïcs, nommés *Canusis*, entretenus les uns par des fondations, les autres par les libéralités du *Dairi* ou par les aumônes des fideles, demeurent avec leurs familles dans les environs de chaque temple, & en sont les gardiens. C'est à quoi se borne tout leur emploi, & cependant ils ne sont pas moins fiers que s'ils étoient de véritables Prêtres.

Tel est le *Sinto* dans sa pureté primitive, né en quelque sorte avec l'empire, lié au gouvernement politique, absurde en sa théologie, simple dans son culte, doux & assez raisonnable dans sa morale.

Il n'en est pas de même du *Budso*, c'est-à-dire, de l'idolâtrie étrangere. Elle fut apportée au Japon, du midi de l'Asie, & commença il y a environ treize cents ans à y faire de grands progrès. L'un des principaux Dieux de cette Religion est *Xaca* ou *Siaka*. On raconte qu'il vivoit il y a huit mille ans; qu'il s'assujettit aux plus rudes mortifications, passa un grand nombre de siecles à méditer dans la solitude, en sortit ensuite pour répandre sa doctrine, & enfin s'enterra lui-même dans une cave, après avoir fait beaucoup de livres & de miracles.

Ce *Siaka* parloit avec un grand respect d'un autre Prophete plus ancien que lui. On le nomme *Amida*. Il vécut, dit-on, plusieurs milliers d'années dans des mortifications continuelles, afin d'expier les péchés des hommes; il fit aussi un grand nombre

[illegible] quoi, estimé de [illegible] volontairement la [illegible] vie, où il fut élevé [illegible] ne recût point par qui cette [illegible].

[illegible] sa doctrine [illegible] comme la bible de [illegible] du Gange. Il [illegible] & fut [illegible] de notre [illegible] peu de [illegible] avertiés par [illegible] une grande [illegible] abandonnés par [illegible] com-[illegible] qui n'ont pas voulu [illegible] de ce

l'on demande l'aumône, c'eſt en les invoquant que l'on meurt, & l'on croit alors être aſſuré du ſalut.

L'eſprit de pénitence doit régner dans une Religion dont les Dieux ont eux-mêmes donné l'exemple des auſtérités & des mortifications. Celles que pratiquent les dévots Budſoïſtes, font frémir la nature; mais, quelque mérite qu'ils y attachent, il n'eſt point, ſelon eux, comparable à celui d'une mort volontaire : c'eſt là le comble de la perfection. Auſſi la fureur du ſuicide eſt-elle répandue au Japon plus qu'en aucun pays de la terre.

« La hiérarchie du Budſo, lit-on dans l'Hiſtoire » générale des voyages (18), differe très-peu de » celle de l'égliſe Catholique. Les Bonzes, qui ſont » les Prêtres de cette Religion, ont un Grand-Pontife » nommé *Xaco*, (ſans doute parce qu'il eſt Vicaire » du grand *Xaca*) dont le pouvoir s'étend juſques » ſur l'autre vie. Non-ſeulement il peut abréger les » peines du purgatoire, mais on lui attribue même » le pouvoir de tirer les ames de l'enfer, & de » les placer dans le paradis, ſans qu'elles ſoient obli» gées de paſſer par de nouvelles métamorphoſes. » D'ailleurs toutes les ſectes du *Budſo* lui ſont ſou» miſes. On ne peut en former de nouvelles ſans » ſon approbation. C'eſt lui qui décide ſur le ſens » des livres de cette Religion, & tout le cérémonial

(18) Tome XL, page 279, édit. in-12, Paris, 1752.

» chœurs. Quelques-uns se levent à minuit pour
» leurs exercices de piété. Ils gardent un profond
» silence devant les séculiers, & leur visage res-
» pire la modestie & la pénitence. On en distin-
» gue quatre principales sectes qui ont leurs mo-
» nasteres dans les lieux habités, & qui sont ré-
» pandues dans le commerce du monde. La plupart
» des autres ne fréquentent que les bois & les dé-
» serts. Quoique la différence de leurs opinions fasse
» régner entr'eux une guerre ouverte, cette ani-
» mosité ne se communique point à leurs sectateurs,
» & la diversité de croyance ne trouble jamais le
» repos des familles.

» En général le peuple est infatué de la sainteté
» des Bonzes, & juge favorablement de ce qu'il
» respecte. L'austérité de leurs dehors, le crédit qu'on
» leur suppose auprès des Dieux, le soin qu'ils ont
» d'attirer dans leur corps des jeunes gens d'une
» naissance illustre, soutiennent leur réputation con-
» tre toutes sortes d'attaques. Il n'y a pas un Prince
» au Japon, qui ne se trouve honoré d'avoir un fils
» Bonze. De-là cette aveugle confiance pour tout
» ce qui sort de leur bouche & de leurs mains. Ils
» font un débit prodigieux de certaines robes de pa-
» pier, dont tous leurs sectateurs veulent mourir re-
» vêtus. Ils distribuent des pains bénis d'une vertu
» proportionnée à leur prix. Ils vendent jusqu'au
» mérite de leurs bonnes œuvres, en se réservant

» le principal. *Ils donnent aux plus in*
» *tres-de-change payables dans l'autr*
» *monasteres sont des gouffres où la m*
» *de l'état va s'abîmer.* Une de leurs c
» de prêcher. Le docteur, revêtu d'l
» ques, monte sur une estrade couv
» ment des plus riches tapis de la C
» vant lui une table sur laquelle est le
» vre ce saint livre, il en lit quelques
» donne une explication aussi absurde
» ensuite il tombe sur la morale ou
» fins de l'homme; mais *il conclut touj*
» *sûr moyen d'obtenir la faveur des Di*
» *leurs temples & de faire de grand*
» *leurs Ministres* ».

(10.)

Des Bonzes vainement abandonnant l
J'ai feint de les quitter pour m'attach

tels que le renégat *Murami.* Mais on ne croît point avoir péché contre la vraisemblance théâtrale, en supposant ici la politique des Jammabos un peu moins parfaite que celle des Jésuites.

(11)

O vous, puissants Camis, esprits purs, éternels,
Vous qui, tout-à-la fois nos Dieux & nos ancêtres,
Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres,
Revenez-y régner, & souffrez que mon bras
A vos loix de nouveau soumette ces états !

Acte I, scene 6.

Cami, comme on l'a vu dans la note 9, veut dire *esprit* en langue japonoise, & c'est le nom que donne à ses Dieux l'ancienne Religion du Japon. Ses sectateurs, appellés *Sintoïstes*, croient que tout ce qui existe est sorti du cahos, dont le premier développement produisit le premier des Dieux. Cet Être purement spirituel en engendra un autre; celui-ci donna naissance à un troisieme, & cette race divine eut ainsi une succession de sept Dieux. Les trois premiers n'avoient point de femmes, & les quatre autres étoient mariés; mais chacun d'eux eut de son épouse son successeur d'une façon incompréhensible. Il n'y eut que le dernier qui, ayant vu un oiseau caresser sa compagne, fut curieux d'essayer de la même maniere. Il se créa donc les

» au Duc de Bourgogne (19), *perd tout* dans un état.
» *Les esprits les plus bornés & les plus corrompus sont*
» *souvent ceux qui apprennent le mieux cet indigne mé-*
» *tier.* Ce métier gâte tous les autres : le Médecin
» néglige la médecine ; le Prélat oublie les devoirs
» de son ministere ; le Général d'armée songe bien
» plus à faire sa cour qu'à défendre l'état ; l'Ambas-
» sadeur négocie bien plus pour ses propres intérêts
» à la cour de son maître, qu'il ne négocie pour les
» intérêts de son maître à la cour où il est envoyé.
» *L'art de faire sa cour gâte les hommes de toutes les*
» *professions, & étouffe le vrai mérite : rabaissez donc ces*
» *hommes, dont tout le talent ne consiste qu'à plaire,*
» *qu'à flatter, qu'à éblouir, qu'à s'insinuer pour faire*
» *fortune* ».

Heureux le Prince qui, profitant de ces sages leçons, ferme toujours l'oreille à la voix des adulateurs ! Celle de la vérité le louera, & les bénédictions de son peuple le dédommageront au centuple du vil encens de ses courtisans. Puisse la France, en fixant les yeux sur le trône, répéter toujours avec M. l'Abbé *de Radonvilliers : d'ordinaire on dit aux Rois de se garder des flatteurs, il faut dire aux flatteurs de se garder du Roi !*

Si les circonstances permettent rarement aux Souverains de voyager chez l'étranger, ils peuvent au

(19) Directions pour la conscience d'un Roi, p. 105.

ments : le peuple lui porte toujours beaucoup de respect, & chacun croit qu'elle a reçu l'esprit de prophétie. On s'imagine bien qu'il doit y avoir tous les mois un grand nombre d'aspirantes ; les Bonzes prononcent entre elles avec une équité qui ne se dément jamais ; & comme ils sont instruits du goût de leur Dieu, ils choisissent constamment la plus jolie.

(15.)

La vertu parmi nous a marqué votre place,
Et vous allez, soumis à des devoirs nouveaux,
Monter du rang de Prince au rang de Jammabos.
Acte II, scene 2.

Ce n'est pas seulement en Europe, dans les siecles d'ignorance & de superstition, qu'on a vu des Princes quitter le trône pour se faire Moines.

Siao-Yven, fondateur de la dixieme dinastie chinoise, après avoir usurpé la couronne par le meurtre des deux derniers Empereurs, eut dans sa vieillesse la fantaisie d'aller demeurer parmi les Bonzes. Là, couvert d'un vêtement grossier & la tête rasée, il ne vivoit que d'herbes & de riz. Les grands allerent le chercher dans sa solitude, & l'en tirerent malgré lui ; mais il continua de mener à sa cour la même vie austere & mortifiée.

Au Japon, vers la fin du dixieme siecle, le jeune *Quassan* fut à peine sur le trône des Dairis, qu'une

accommodement ; &, malgré les efforts des Prêtres, il gagna ſon procès. Le Dieu, convaincu d'impuiſſance ou d'ingratitude, fut par arrêt banni ſolemnellement de tout l'empire.

(16.)

Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux.
Eh bien, ſongez qu'alors des maſſacres pieux,
Les bûchers, les tourments firent voir à la terre
Que le regne des Dieux eſt toujours ſanguinaire.
Acte II, ſcene 2.

L'hiſtoire ne dit rien de toutes les cruautés religieuſes que le Jammabos attribue à ſes Dieux. Au contraire, les tems où, ſelon l'opinion du pays, les Camis régnerent au Japon, y ſont encore nommés *l'âge d'or* & *l'âge d'argent*. Mais c'eſt un impoſteur, un ſcélérat qui parle ici ; & le regne des Dieux n'eſt preſque toujours ſanguinaire que parce que les Prêtres, qui gouvernent en leur nom, ſont preſque toujours fourbes & cruels.

La relation du voyage que le Capitaine Cook vient de faire vers le pole du ſud & autour du monde, nous fournit, à cet égard, un fait qui mérite d'être rapporté. Les ſacrifices humains ont encore lieu dans l'iſle d'Otahiti & dans les iſles voiſines. « L'uſage, dit notre voyageur inſtruit par un » habitant de ces contrées, eſt d'y offrir à l'Être

(17.)

Sur-tout emparez-vous de l'esprit des mourants ;
Veillez, priez près d'eux, dictez leurs testamens.
Acte II, scene 4.

Chacun connoît *le Légataire*, cette Piece où l'on trouve du bon comique & de très-mauvaises mœurs. La scene qui en est la plus plaisante, celle peut-être pour laquelle on a fait tout l'ouvrage, c'est la scene du testament, & les Jésuites de Rome l'avoient réellement exécutée long-tems avant que *Regnard* songeât à la mettre au Théâtre. Voici cette anecdote curieuse. Elle n'a jamais été imprimée ; mais on peut affirmer qu'elle n'en est pas moins certaine.

Antoine - François Gauthiot, Seigneur *d'Ancier*, étoit d'une famille noble de Franche-Comté, & y possédoit de grands biens. Riche & vieux garçon, c'étoit un titre pour mériter l'attention des Jésuites. Aussi ceux de la ville de Besançon, où il faisoit sa demeure, n'oublierent rien pour gagner son amitié & sa succession. Ils écrivirent à leurs confreres de Rome, quand M. *d'Ancier* y alla en 1626, & ils recommanderent beaucoup cet intéressant voyageur, en les informant des vues qu'ils avoient sur lui. Notre Franc-Comtois en reçut donc le plus grand accueil. Il tomba malade, & ne put alors refuser à leurs instances d'aller prendre un logement chez eux,

mence par le faire jurer de ne rien révéler, même à sa femme, de ce qu'il lui vient apprendre. Alors il lui dit que M. d'*Ancier* est malade à Rome, & veut faire son testament; mais qu'ayant auparavant des choses essentielles à lui communiquer, il l'envoie chercher & promet de le récompenser généreusement. Le fermier ne balance pas. Sans parler de son voyage à personne, il se met en route avec le frere, & tous deux se rendent à Rome dans la maison du Grand-Jésus.

Dès que *Denis Euvrard* y est entré, deux Jésuites viennent à sa rencontre. *Ah, mon pauvre ami*, lui disent-ils avec l'air & le ton de la douleur, *vous arrivez trop tard! M. d'Ancier est mort. C'est une grande perte pour nous & pour vous. Son intention étoit de vous donner sa grange de Montferrand, & de léguer le reste de ses biens à nos peres de Besançon: mais il n'y faut plus songer.* Alors ils le conduisent dans une chambre; on l'y laisse se reposer, & il demeure seul, abandonné à ses tristes réflexions.

Le lendemain un des mêmes peres qui l'avoient entretenu la veille, revient le voir, & la conversation retombe sur le même sujet. *Mon cher Euvrard*, lui dit le Jésuite, *il me vient une idée. C'étoit l'intention de M. d'Ancier de faire son testament. Il vouloit vous donner sa grange de Montferrand, & nous laisser le surplus de ce qu'il possédoit. Vous avouerez qu'il étoit maître de ses biens. Il pouvoit en disposer,*

dit quelques mots à ses deux compatriotes; puis l'on s'occupa de l'acte pour lequel on étoit assemblé.

Après le préambule ordinaire, le testateur révoque tout testament qu'il pourroit avoir fait précédemment, & tout autre qu'il pourroit faire par la suite, à moins qu'il ne commence par ces mots, *ave, Maria gratiâ plena.* Il élit sa sépulture dans l'église des révérends peres Jésuites de Rome, sous le bon plaisir & vouloir du révérend pere Général. Il donne & legue une somme de cinquante francs à chacune des pauvres communautés religieuses de Besançon, & une autre somme aussi très-modique, avec un tableau, à l'un de ses parents.

Item, continue-t-il, *je donne & legue à* Denis Euvrard, *mon fermier, ma grange de Montferrand, & toutes ses dépendances.*

(A ces derniers mots, le Jésuite, qui étoit assis auprès du lit, parut fort étonné. L'acteur ajoutoit à son rôle, & ce n'est point ainsi qu'on l'avoit fait répéter. L'enfant d'Ignace observa donc au testateur, que ces *dépendances* étoient considérables, puisqu'elles comprenoient *un moulin, un petit bois & des cens.* Mais l'homme qui étoit dans le lit ne voulut en rien rabatte, & soutint qu'il avoit les plus grandes obligations à ce fermier.)

Item, *je donne & legue audit* Denis Euvrard *ma vigne située à la côte des Maçons, & de la contenance de quatre-vingt ouvrées.*

(Nouvelle observation de la part du révérend pere, même réponse de la part du testateur.)

[illegible]

[illegible] Denis [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Enfin, le rédacteur [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Quelques années après, *Denis Euvrard* se trouva véritablement dans l'état qu'il avoit si bien joué à Rome. Voyant qu'il touchoit à la fin de sa vie, il sentit des remords, & fit à son Curé l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Celui-ci, qui n'avoit point étudié la morale dans les Casuistes de la Société de Jésus, représenta au moribond l'énormité de son crime. Ce Pasteur éclairé lui dit que, devant un Notaire assisté du Juge du lieu & de plusieurs témoins, il falloit déclarer dans le plus grand détail la manœuvre à laquelle il s'étoit prêté, & faire en même tems aux héritiers de M. *d'Ancier* un abandon, non-seulement des biens qu'il s'étoit donnés, mais encore de tout ce qu'il possédoit. La déclaration & l'abandon furent faits dans toutes les formes, & suivis de la mort de *Denis Euvrard.*

Dès que les héritiers naturels de M. *d'Ancier* eurent en main des pieces si fortes, ils se pourvurent contre le testament. Ils gagnerent d'abord à Besançon, dans le premier degré de jurisdiction. L'on en appella au parlement de Dole; ils gagnerent encore. Une derniere ressource restoit à la Société, & le procès fut porté au Conseil suprême de Bruxelles: (car la Franche-Comté, soumise à l'Espagne, dépendoit alors du gouvernement de Flandres.) Dans ce dernier Tribunal, le crédit & les intrigues des Jésuites prévalurent enfin; les deux premiers jugements furent cassés, les Peres furent maintenus dans

la possession des biens dont ils jouissoient, & l'on lit encore sur le frontispice de leur église, possédée à présent par le College de Besançon : *Ex munificentiâ domini d'Ancier.*

On ne peut douter que *Regnard*, qui voyagea beaucoup dans sa jeunesse, n'ait eu connoissance de cette anecdote. Il en fut vraisemblablement instruit à Bruxelles, où il alla en 1681, c'est-à-dire, dans un tems où l'on devoit y conserver encore la mémoire de ce singulier procès, puisqu'il avoit eu pour témoins tous ceux des habitans de cette ville, qui se trouvoient alors âgés de cinquante à soixante ans. Quand le Poëte composa dans la suite sa Comédie du *Légataire*, il se garda bien de citer la source qui lui en avoit fourni l'idée ; c'étoit l'époque de la plus grande puissance des Jésuites : il eut donc la prudence de cacher ce que sa piece leur devoit, & ces Peres eurent la modestie de ne pas le réclamer.

Il paroît cependant que *Regnard* ne s'attribua point

pour anéantir la déclaration de *Denis Euvrard* & la plupart des pieces de la production. Ce qu'il y a de certain, c'est que le prétendu testament de M. *d'Ancier* existe encore ; & que la maniere dont il est fait, suffiroit seule pour prouver la vérité de toute l'histoire.

(18.)

Le Ciel, qui de limon a pêtri tous les êtres,
Le trempa dans le fiel, quand il forma les Prêtres.
Il n'est point d'ennemis plus implacables qu'eux,
De despotes plus durs, de tyrans plus affreux.

Acte II, scene 6.

Pour donner un exemple de ce despotisme & de cette cruauté, nous allons transcrire la relation d'un pélerinage qui se fait tous les ans au Japon. Des Bonzes en sont les directeurs. On a peine à concevoir l'autorité qu'ils prennent sur les pélerins, dont le nombre est toujours de deux ou trois cents, & qui font, pieds nus, une marche de soixante-quinze lieues, à travers des déserts affreux & des montagnes presque impraticables.

« Leurs conducteurs (20) commencent par les » avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, » & toutes les regles établies : après quoi, pour la

(20) Histoire générale des Voyages, tome XL, page 273.

« moindre faute, ils prennent le coupable, ils le suf-
« pendent par les mains au premier arbre, & l'y
« laissent exposé au plus affreux désespoir. Dans cette
« situation, un malheureux à qui la force manque
« bientôt pour se soutenir, tombe & roule de pré-
« cipice en précipice. Les spectateurs n'osent pous-
« ser la moindre plainte. Un fils qui pleureroit son
« pere, un pere qui donneroit le moindre signe de
« compassion pour son fils, recevroit le même trai-
« tement.

« Vers la moitié du chemin, on arrive dans un
« champ, où les Bonzes font asseoir tous les péle-
« rins, les mains en croix & la bouche collée sur
« leurs genoux. C'est la posture ordinaire des Japo-
« nois pendant leurs prieres. Il faut demeurer dans
« cette posture l'espace de vingt-quatre heures. De
« grands coups de bâton puniroient le moindre mou-
« vement. Tout ce tems est destiné à faire l'examen
« de sa conscience, pour se disposer à la confession

» une longue barre de fer, qui soutient une balance » fort large. Ils placent les pélerins, l'un après l'au- » tre, dans un des plats de la balance, en mettant » dans l'autre un contrepoids pour l'équilibre. Ils » poussent ensuite la barre en-dehors, & le pélerin » se trouve suspendu sur un profond abîme. Tous » les autres sont assis sur la croupe des montagnes » d'alentour, d'où ils peuvent voir ce malheureux » pénitent qui doit déclarer à haute voix tous ses » péchés. Si les Bonzes croient appercevoir qu'il ne » s'explique pas nettement ou qu'il cherche à dé- » guiser ses fautes, ils secouent la barre, & ce mou- » vement le fait tomber dans un précipice dont la » seule vue est capable de troubler ses yeux & sa » raison. Aussi-tôt que l'un a fini, un autre prend » sa place; & lorsqu'ils ont tous passé par une si » dangereuse épreuve, ils sont conduits dans un tem- » ple de Xaca, où la statue de ce Dieu est en or » massif ».

Cette dureté d'ame & ce despotisme barbare se rencontrent aussi très-souvent parmi les Moines Européens. Tout le monde a entendu parler de l'atrocité de leurs punitions, de ces cachots souterreins, de ces malheureux qu'ils y enterroient tout vivants. La cruauté monacale a été si loin à cet égard, que l'autorité civile s'est vue enfin obligée d'y mettre ordre. Plusieurs états d'Italie ont depuis peu de tems soumis la police intérieure des cloîtres

[illegible] de la police politique. On [illegible] souveraine ; & le [illegible] dont le gouver-[illegible] de l'Europe, [illegible] à tous les systêmes de [illegible] puissance à leurs [illegible] l'Asie, [illegible] continuellement enivrés.

[illegible] les Weines [illegible] de la [illegible] opprimés par [illegible] leur [illegible] muse [illegible] France [illegible] Port-Royal. La [illegible] [illegible]

Européenne ? Nous frémissons à la seule idée d'un tribunal de Moines, qui, servi par la délation & la calomnie, jugeant en secret, condamnant dans les ténebres, cachant aux accusés leurs accusateurs & leurs crimes, laissant au gré de sa vengeance gémir ses malheureuses victimes sous le poids des chaînes, dans l'horreur des cachots & des tortures, ou les faisant expirer au milieu des flammes, exerce au nom de Dieu la jurisdiction la plus épouvantable qu'on ait jamais vue sur la terre : établissement infernal, qui feroit abhorrer la Religion, si la Religion n'abhorroit elle-même tous les monstres qui en ont été les auteurs, & qui continuent d'en être les suppôts.

(19.)

Que me fait donc à moi l'exemple des Dairis ;
De ces tyrans sacrés, par moi-même asservis ?
Gardés dans Méaco, décorés de vains titres,
De leur Religion s'ils sont encore arbitres,
Mon bras, les dépouillant de l'absolu pouvoir ;
Sépara dès long-tems le sceptre & l'encensoir.
Acte II, scene 6.

Les Dairis, descendants & successeurs de *Sinmu*, jouirent pendant dix-huit cents ans d'une autorité illimitée, & gouvernerent le Japon en despotes absolus. Mais enfin ils commencerent à sentir que

un théâtre de carnage & d'horreur. Les pestes, les famines succédoient aux guerres civiles ; le désordre, l'anarchie étoient au comble ; en un mot, tous les fléaux désoloient ce malheureux empire, quand *Taiko* lui fit prendre une face nouvelle.

Ce grand homme, fils d'un paysan, s'étoit par son mérite élevé des emplois les plus vils au plus haut degré de puissance & de considération, & le Dairi lui donna, en 1588, le titre de Lieutenant-général de l'empire : car l'autorité de ce Monarque étoit alors uniquement réduite à conférer des titres. Celui-ci donnoit un pouvoir immense, mais il falloit être en état de forcer les grands vassaux à s'y soumettre. Ces petits Souverains, qui s'étoient rendus indépendants de l'Empereur lui-même, étoient loin de vouloir obéir à ses officiers. Aussi s'étoient-ils déjà ligués précédemment contre les Généraux de la Couronne, dont les deux derniers venoient d'être massacrés, & ils leur avoient fait des guerres sanglantes. Mais ces guerres mêmes avoient épuisé les forces des différents Princes, & préparoient leur propre ruine. *Taiko* sut profiter habilement de l'état de foiblesse où ils se trouvoient alors. Tous se virent en moins de dix ans contraints de rentrer dans l'obéissance : pour mieux les y retenir, le vainqueur porta tout de suite la guerre dans la Corée. Les Princes tributaires y passerent, & cette expédition achova d'épuiser leurs richesses & de ruiner leurs

Ils n'obtinrent même la permissi
Japon qu'à des conditions fort
ient à jamais leur dépendance.
rès avoir abaissé les Grands, *Taik*
reuses pour contenir le peuple
s de guerres civiles avoient rend
e de nouveautés, toujours prêt à
factions & à suivre l'étendard de la
nce parvint ainsi à rétablir l'ordre &
t l'empire, mais il acheva en même
uiller absolument les Dairis de tou
mporelle. Il est regardé comme le p
ur séculier du Japon : ses rares qua
onner le nom de grand ; & lorsqu'il
ui bâtit un temple, & le Monarque e
nit au rang des Dieux.

Depuis cette époque, la plus célèbr
Japonoise, les Empereurs séculiers dem
ville maritime, devenue capitale de
& les Dairis résident à Méaco, qui

L'Empereur séculier, qu'on nomme aussi *Cubo* ou *Cubosama*, va tous les quatre ou cinq ans leur rendre son hommage; mais il y va avec un cortege de troupes formidable, & en vassal qui est en effet le maître de celui dont il daigne reconnoître la souveraineté imaginaire. C'est, à proprement parler, une cérémonie de théâtre; mais le Cubosama ne s'en dispense point, parce qu'une partie de la nation, encore pleine d'un profond respect pour les Dairis, les regarde comme ses anciens & légitimes Monarques. L'Empereur séculier ne paroît même gouverner qu'en qualité de leur lieutenant, & pour les décharger de soins profanes qui ne conviennent ni à la sainteté de leur personne, ni à la dignité de leur extraction divine.

Les Dairis eux-mêmes ont feint de se prêter à ces idées, afin de se conserver un reste de considération, & ils paroissent dans la plus grande intelligence avec celui qui a usurpé toute leur autorité. Ils trouvent une espece de dédommagement dans les honneurs presque divins qu'on leur rend, & dans la vie molle & voluptueuse qu'ils menent. Ils ont douze femmes qu'ils épousent avec de grandes solemnités. Quand ils vont d'un lieu à un autre, ce sont des hommes qui les portent sur leurs épaules. Ils croient que la terre profaneroit leurs pieds, & que le soleil n'est pas digne de luire sur leur tête. On les sert tous les jours dans de la vaisselle de

(20.)

Les Sciences, les Arts & la Philosophie
Commencent à germer au sein de ma patrie.
Je les ai de la Chine appellés au Japon.
Acte II, scene 6.

Le Japon n'est séparé des côtes orientales de la Chine que par cent soixante lieues de mer. Il y a eu de toute ancienneté une communication plus ou moins grande entre les deux pays, & les Chinois se vantent même d'avoir peuplé les Isles Japonoises. Cette prétention est mal fondée, & le caractere, les mœurs, l'esprit des deux nations sont absolument différents; mais il est certain que les arts, les sciences & les superstitions de la Chine ont été successivement portés au Japon. Nous allons ici faire connoître un peu plus particuliérement ses habitants.

Les hommes y sont laids, mais avec l'air noble; & les femmes ont de la beauté, quoiqu'en général elles soient très-petites. Les deux sexes ont un égal penchant pour l'amour. Les grands chemins, les environs des temples, les portes & les galeries des auberges, tout est rempli de courtisanes ou d'agréables Religieuses qui rendent les mêmes services. On peut dire que ce vaste empire est à la fois le temple de la superstition & de la volupté.

Cependant les Japonois ne sont point efféminés;

en Turquie ; mais elles vivent très-retirées, dans un appartement séparé, où les étrangers n'entrent pas. Elles sortent peu, & reçoivent rarement des visites, encore n'est-ce jamais que de leurs parents. Au reste, uniquement occupées de l'ordre intérieur de leur maison, de la premiere éducation de leurs enfants, & du soin de plaire à leurs époux, elles menent une vie douce & heureuse, pourvu qu'elles ne donnent aucun sujet de jalousie, car leur vie en dépend. Ce n'est point comme à la Chine, où les parents stipulent par le contrat de mariage de leur fille, qu'elle aura de tems en tems la liberté de recevoir un amant. Cette clause est ignorée au Japon, & l'adultere y est puni par le supplice de l'huile bouillante. Mais les maris ont rarement recours aux loix ; ils se font justice eux-mêmes, ayant droit de vie & de mort sur leurs femmes, comme les peres sur leurs enfants, & les Seigneurs sur leurs vassaux. Cependant, c'est bien moins la crainte que l'amour qui retient chacun dans le devoir.

L'on s'occupe avec un soin particulier de l'éducation des enfants : elle est égale pour les deux sexes ; & les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Leur instruction, comme celle des hommes, commence par le cœur. On leur apprend dès leurs plus jeunes ans à se conduire par des principes d'honneur & de raison. Vient ensuite une étude sérieuse de leur langue, la logique y succede, & puis l'on

sur la destruction des Jésuites en France; morceau excellent, écrit avec une impartialité philosophique, & digne de l'homme célebre à qui on l'attribue. Voici comment s'exprime cet auteur vraiment *désintéressé* (21).

» Ce qui est plus singulier encore, c'est, dit-il, » qu'une entreprise qu'on auroit cru bien difficile » & impossible même au commencement de 1761, » ait été terminée en moins de deux ans, sans » bruit, sans résistance, & avec aussi peu de peine » qu'on en auroit eu à détruire les Capucins & les » Picpusses. On ne peut pas dire des Jésuites que » leur mort ait été aussi brillante que leur vie. Si » quelque chose même doit les humilier, c'est d'a» voir péri si tristement, si obscurément, sans éclat » & sans gloire. *Rien ne décele mieux une foiblesse* » *réelle qui n'avoit plus que le masque de la force* ».

(22.)

Mais par d'heureux écrits les Lettrés dès long-tems
De ce colosse altier minent les fondements.

Acte II, scene 6.

Les *Lettrés* forment à la Chine le premier ordre de l'état ; car c'est celui d'où l'on tire constamment

(21) Sur la destruction des Jésuites en France, par un auteur désintéressé, 1767, tome I, page 227.

en même tems fur la lifte de ceux qui doivent être nommés aux emplois du gouvernement ; & les talents qu'il montre, la réputation qu'il fe fait, foit dans la littérature, foit dans la philofophie ou la jurifprudence, déterminent la rapidité de fon avancement & le degré de fon élévation.

Tous les *Lettrés* font profeffion de fuivre la doctrine de *Confucius*, & de reconnoître ce grand homme pour leur maître. Ils doivent en conféquence n'être d'aucune fecte, ne point donner dans l'idolâtrie de *Fo*, la même que celle de *Siaka* au Japon, & méprifer autant les fuperftitions du peuple que la perfonne des Bonzes. Toutes les places font remplies par des hommes élevés dans ces fages principes ; il n'eft donc pas étonnant que fous un pareil gouvernement les Prêtres foient peu dangereux. Cependant ils confervent encore de la confidération & du crédit. Beaucoup de *Lettrés* ne font pas plutôt parvenus au rang de Mandarins, qu'ils reviennent aux erreurs populaires. Les uns y font ramenés par la force des préjugés reçus dans leur enfance, les autres par quelques vues d'intérêt, ou par le pouvoir de l'exemple. Leurs femmes font ordinairement idolâtres ; &, féduits par elles, fouvent ces foibles difciples de *Confucius* invoquent les Génies, fléchiffent en fecret le genou devant les idoles, &, dès qu'ils font malades, font venir des Bonzes pour les affifter.

Tels sont les *Lettrés* à la Chine. Il n'en est pas de même au Japon : ceux qui cultivent les sciences dans cette derniere contrée, n'y forment point un ordre de l'état, n'y prennent point solemnellement des degrés littéraires, & sont bien loin d'être traités par le gouvernement avec autant de distinction & de faveur. Ils sont à-peu-près comme les *gens de lettres* en France, formant une classe d'hommes instruits, dégagés des superstitions, & distingués seulement par leurs lumieres & leurs talents. On les nomme *Philosophes*. La secte qu'ils composent (si l'on peut donner le nom de secte aux disciples de la raison) est appellée le *Siuto*, c'est-à-dire, *la doctrine des Philosophes & des Moralistes*, & ils reconnoissent pour chef le célebre *Confucius*, dont le nom n'est pas moins respecté dans leur patrie que parmi les Chinois eux-mêmes.

La doctrine de ce grand homme, qui fait consister le bonheur dans la pratique de la vertu & rejette tout autre culte, n'eut pas été plutôt répandue au Japon, qu'elle y trouva des partisans. Ils cesserent de regarder les Camis comme des Dieux, & cependant ils continuerent encore quelque tems à se conformer extérieurement au culte prescrit par les loix & par l'usage. Mais ils n'eurent pas les mêmes ménagements pour l'idolâtrie étrangere. Ils ne plierent jamais le genou devant les idoles, & furent comme la premiere barriere qui arrêta l'inon-

une idole, & depuis ce tems on les a tourmentés de tant de façons que leur nombre est extrêmement diminué.

Il y a environ cent ans que le Prince de *Sisen*, vassal de l'Empereur & grand protecteur des Lettres, voulut faire revivre dans ses états cette philosophie presque éteinte. Dans ce dessein, il fonda une université, & les savants qui s'y rendoient de toutes parts y trouverent une protection & des faveurs distinguées. Mais les Bonzes qui se virent menacés de leur ruine, firent tant de bruit aux deux Cours impériales, que le Prince courut risque de payer de sa tête cette louable entreprise. Ainsi depuis l'extinction du Christianisme & l'anéantissement des Philosophes, le Japon, absolument fermé aux étrangers, semble être aujourd'hui pour jamais en proie à la superstition & aux Moines.

On vient de voir la différence qui se trouve entre les *Lettrés* Chinois & les *Philosophes* du Japon: mais j'ai cru pouvoir dans ma Tragédie donner à ceux-ci le même nom, parce qu'ils suivent la même doctrine.

(23.)

Les Lettrés forment seuls l'opinion publique,
Le plus grand des ressorts dans l'ordre politique.

Acte II, scene 6.

L'habile administrateur emploie ce ressort avec

ſance ; d'un homme qui, après avoir rempli avec gloire une des premieres places de la magiſtrature, a été appellé aux fonctions du miniſtere, & que l'on a vu dans ſa retraite volontaire emporter avec lui l'eſtime de ſon Souverain & les regrets de la nation ? Cet homme que tout le monde doit avoir déjà reconnu à ce portrait, eſt M. *de Lamoignon de Malesherbes ;* & voici comment il s'explique ſur l'opinion publique.

« Il s'eſt élevé, dit-il (23), un tribunal indépen- » dant de toutes les puiſſances & que toutes les puiſ- » ſances reſpectent, qui apprécie tous les talents, » qui prononce ſur tous les genres de mérite ; & » dans un ſiecle éclairé, dans un ſiecle où chaque » citoyen peut parler à la nation entiere par la voie » de l'impreſſion, ceux qui ont le talent d'inſtruire » les hommes ou le don de les émouvoir, les gens » de lettres, en un mot, ſont au milieu du public » diſperſé, ce qu'étoient les orateurs de Rome & » d'Athenes au milieu du peuple aſſemblé ».

Cependant cette claſſe de citoyens, ſi digne de conſidération à tant d'égards, a long-tems été négligée ou opprimée parmi nous. Long-tems la qualité d'homme de lettres, de philoſophe, ſans laquelle on ne peut à la Chine obtenir aucun emploi, a été en France un titre d'excluſion pour toutes les places.

(23) Diſcours prononcé dans l'Académie françoiſe le 16 Février 1775.

» les Janséniſtes avoient déclaré une guerre preſque
» auſſi vive qu'à la Compagnie de Jéſus, avoit fait,
» malgré eux & par bonheur pour eux, des pro-
» grès ſenſibles. Les Jéſuites, intolérants par ſyſtême
» & par état, n'en étoient devenus que plus odieux.
» On les regardoit, ſi je puis parler de la ſorte,
» comme les grands grenadiers du fanatiſme, comme
» les dangereux ennemis de la raiſon, & comme ceux
» dont il lui importoit le plus de ſe défaire. Les
» Parlements, quand ils ont commencé à attaquer la
» Société, ont trouvé cette diſpoſition dans tous
» les eſprits. *C'eſt proprement la philoſophie qui, par*
» *la bouche des Magiſtrats, a porté l'arrêt contre les*
» *Jéſuites*. Le Janſéniſme n'en a été que le ſolliciteur.
» La nation & les philoſophes à ſa tête vouloient
» l'anéantiſſement de ces Peres, parce qu'ils ſont in-
» tolérants, perſécuteurs, turbulents & redoutables.

Ajoutons encore, pour l'honneur de la philoſophie, que ſi elle a détruit les Jéſuites en France, elle y a en même tems adouci leur ſort, & les a fait traiter plus favorablement qu'en aucun autre pays du monde.

(25.)

Le peuple cependant, qui par-tout eſt le même,
Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.

Acte II, ſcene 6.

Parmi la foule infinie des êtres qu'on nomme

Chaque page de cette hiſtoire prétendue eſt pleine de prodiges ; & le plus grand de tous, ſelon moi, eſt l'intrépidité avec laquelle l'hiſtorien inſulte ſans ceſſe au bon ſens du lecteur. Ce Jéſuite transforme tout en merveilles ; on en peut juger par ce ſeul trait (25). *Ignace* étant à Paris, alla voir un illuſtre Théologien qui lui propoſa de jouer au billard. L'Eſpagnol accepta & gagna la partie. Alors le docteur, homme ſubtil & modeſte, comprit qu'il n'avoit pu perdre ſans miracle ; & voyant le doigt de Dieu marqué dans un événement ſi extraordinaire, il rentra en lui-même, ſe mit ſous la direction de ſon vainqueur, & *devint*, dit *Bouhours*, *un homme intérieur.* Tout cet ouvrage, que l'auteur du Dictionnaire hiſtorique portatif appelle *un chef-d'œuvre*, eſt fait dans le même goût. Il ſemble, au ſtyle près, avoir été compoſé par un bedeau de paroiſſe pour des tourieres de couvent.

(26.)

Mais vous ſavez auſſi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare ;
Dont l'abîme des mers vainement nous ſépare.

Acte III, ſcene I.

La Corée eſt une grande preſqu'iſle oblongue ;

---

(25) Vie de Saint Ignace, Paris, 1758, p. 137.

Chaque page de cette hiſtoire prétendue eſt pleine de prodiges ; & le plus grand de tous, ſelon moi, eſt l'intrépidité avec laquelle l'hiſtorien inſulte ſans ceſſe au bon ſens du lecteur. Ce Jéſuite transforme tout en merveilles ; on en peut juger par ce ſeul trait (25). *Ignace* étant à Paris, alla voir un illuſtre Théologien qui lui propoſa de jouer au billard. L'Eſpagnol accepta & gagna la partie. Alors le docteur, homme ſubtil & modeſte, comprit qu'il n'avoit pu perdre ſans miracle ; & voyant le doigt de Dieu marqué dans un événement ſi extraordinaire, il rentra en lui-même, ſe mit ſous la direction de ſon vainqueur, & *devint*, dit *Bouhours*, *un homme intérieur.* Tout cet ouvrage, que l'auteur du Dictionnaire hiſtorique portatif appelle *un chef-d'œuvre*, eſt fait dans le même goût. Il ſemble, au ſtyle près, avoir été compoſé par un bedeau de paroiſſe pour des tourieres de couvent.

(26.)

Mais vous ſavez auſſi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare,
Dont l'abîme des mers vainement nous ſépare.

Acte III, ſcene 1.

La Corée eſt une grande preſqu'iſle oblongue,

(25) Vie de Saint Ignace, Paris, 1758, p. 137.

ſelon le courage des uns & la foibleſſe des autres.

Lorſque *Taiko* envahit la Corée en 1592, ce fut, diſent les hiſtoriens Japonois, dans la vue de ſe frayer le chemin à la conquête de la Chine. On ne doit pas préſumer que ce prudent Monarque ait jamais formé le projet d'une entrepriſe qui auroit eu ſi peu d'apparence de ſuccès. Peut-être même n'avoit-il pas un grand deſir de ſubjuguer le pays qu'il attaquoit. Le principal objet qu'il ſe propoſa dans cette expédition, fut vraiſemblablement d'affermir ſa puiſſance au-dedans de ſon Empire, en obligeant tous ſes grands vaſſaux à épuiſer leurs forces & leurs richeſſes dans cette guerre étrangere. Il en retira cependant d'autres avantages importants ; il demeura maître de pluſieurs places fortes ſur les côtes de la Corée, & ces peuples devinrent réellement ſes tributaires. Mais ils ſont enſuite retombés par degrés ſous la dépendance de la Chine, & l'Empereur du Japon a paru dès-lors ſe contenter de reſter en poſſeſſion des côtes, pour la ſureté de ſes propres états.

(27.)

Les Dairis dès long-tems étoient vos Souverains ;
Quand vous mîtes enfin le ſceptre dans mes mains.
Ils l'avoient avili. Leur ſuperbe indolence
De fantômes ſacrés étayoit leur puiſſance.

Acte III, ſcene 4.

Il eſt à remarquer que dans tous les tems & dans

tous les pays on a employé les mêmes moyens pour assujettir les peuples; & ces moyens ont été constamment l'opposé de ceux qui sembloient devoir agir sur des êtres raisonnables. C'est avec des fables puériles, des absurdités religieuses, des origines ou des missions prétendues divines, que la plupart des trônes ont été fondés. On n'en sera pas surpris, si l'on réfléchit que les hommes ambitieux de commander ont toujours desiré que leur autorité fût sans bornes. Ils devoient donc la faire découler d'une source infinie & sacrée, l'appuyer sur une base dont on ne pût prendre la mesure, & placer leurs titres dans le Ciel, afin de les soustraire aux regards & à l'examen de leurs semblables.

(28.)

Des Bonzes effrontés la sordide avarice
Jusqu'au pied des autels trafiquoit sur le vice;
Et tirant des forfaits un revenu honteux,

écrits les noms du temple & du Canusi. Cet acte s'appelle *offawai*, & sa vertu expire toujours à la fin de l'année. La plupart des Canusis réunissent la vente des *offawai* à celle des almanachs; & ces deux branches de commerce, se soutenant mutuellement, sont d'un grand produit entre les mains habiles qui les font toujours valoir avec beaucoup d'adresse & de soins. Ceux qui achetent une fois de cette marchandise, sont assurés que tous les ans on leur présentera trois choses, une quittance du Canusi, un nouvel *offawai*, & un almanach nouveau.

(29.)

Au fanatisme encore il manquoit des victimes.
Bientôt, multipliant les temples & les crimes,
Aux peuples épuisés ce monstre ouvrit le flanc,
Et, rassasié d'or, vint s'abreuver de sang.

Acte III, scene 4.

L'auteur, en cet endroit de sa tragédie, s'est un peu écarté de l'histoire. Quoiqu'il y ait toujours eu plusieurs Religions & un grand nombre de sectes différentes au Japon, l'on ne voit point qu'elles aient souvent excité des guerres civiles. La premiere dont fassent mention les annales de cet Empire, s'éleva vers la fin du sixieme siecle, pendant le regne du trente & unieme Dairi; Prince crédule, superstitieux, & sous lequel il se fit conséquemment beau-

coup de miracles. Alors le culte idolâtre des Chinois & des autres nations des Indes se répandit dans tout le Japon, & l'on vit se multiplier le nombre des idoles, des temples & des monastères. Ce fut dans ce même tems que vécut *Sotoctais*, le grand Apôtre de ces contrées, qui parloit, dit-on, dans le ventre de sa mere, se mit en prieres dès qu'il en fut sorti, & reçut miraculeusement, à l'age de quatre ans, les os & les reliques du divin *Siaka*.

Cependant un certain *Moria*, fameux impie, qui ne croyoit point à toutes ces merveilles, se déclara l'ennemi de *Sotoctais*, & excita de grands troubles dans l'Empire. Cet homme haïssoit mortellement les idoles : il leur fit pendant deux ans une guerre impitoyable, les arrachant de leurs temples & brisant ou jettant au feu toutes celles qu'il pouvoit prendre ; mais il fut enfin défait avec tout son parti, & paya de sa tête son antipathie pour les absurdités & les prodiges de l'idolâtrie étrangere.

tenir ou a réprimer leur zele. Ce qui me confirme dans cette opinion, ce qui semble prouver que, sans la vigilance du Gouvernement, le fanatisme des Prêtres auroit souvent ensanglanté le Japon, c'est une fête extravagante que l'on y célebre encore tous les ans, & qui fut établie pour décider par les armes la préséance des Divinités qu'on adore. Des cavaliers bien montés & bien armés se rendent à un jour marqué sur une grande esplanade. Chacun d'eux porte son Dieu sur son dos. Le combat commence à coups de pierre & finit à coups de sabre. Le champ de bataille reste ordinairement jonché de morts, & la justice ne peut en prendre connoissance. On juge bien que la Religion sert ordinairement de voile aux animosités particulieres, & que dans cette fête, où l'on a la permission de s'égorger pour ses Dieux, la plupart des champions ne cherchent qu'à se venger eux-mêmes.

(30.)

On ne m'a vu jamais, insensé politique,
Tourmentant mes sujets d'un zele fanatique,
Le fer toujours levé, vouloir par mes rigueurs,
Des cœurs ensanglantés arracher les erreurs.

Acte III, scene 4.

On peut me faire ici une objection spécieuse & peut-être même fondée à quelques égards, sur le

nissent les moindres fautes par la perte de la vie ; souvent les criminels sont condamnés à expirer dans des tourments cruels. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu ; & quand les Grands sont coupables d'un crime capital, toute leur famille doit périr avec eux. Mais il faut observer que cette derniere loi, la plus atroce de toutes, n'est point particuliere au Japon : elle a pendant long-tems été en vigueur à la Chine ; ainsi ce n'est point *Taiko* qui en est l'auteur. Il n'a même fait, selon toute apparence, que renouveller la plupart des autres, & l'on sait qu'après plusieurs siecles d'anarchie & de guerres civiles, on ne peut guere rétablir l'ordre & la paix que par une justice rigoureuse.

D'ailleurs peu de nations, même éclairées, ont connu la juste proportion des délits & des peines ; & le Monarque dont nous parlons, pourroit avoir erré dans cette partie si difficile de la législation, sans mériter d'être accusé de barbarie. Peut-être a-t-il pensé que chez un peuple qui ne craint point la mort, quiconque n'a pas été retenu par le frein de la loi, devient un ennemi trop redoutable pour la société, & mérite d'en être retranché. Il est du moins certain que l'on est encore dans le même sentiment au Japon. *Kœmpfer* s'y trouvoit en 1691. Si l'on en croit ce judicieux historien, l'Empereur qui régnoit alors étoit un Prince excellent, distingué sur-tout par une douceur & une clémence sin-

travaux apóstoliques, & le Christianisme fit au Japon des progrès rapides. Beaucoup de Portugais, attirés par les gains immenses qu'offroit à leur avidité le commerce de cet Empire, vinrent encore s'y établir. Ils se marierent avec les filles des nouveaux convertis, épouserent de riches héritieres, & ne tarderent pas à se faire remarquer par leur nombre & par leur opulence.

Quand le prudent *Taiko* se fut emparé des rênes du Gouvernement, ses yeux se fixerent avec inquiétude sur ces étrangers & sur la multitude de prosélytes qu'avoit déjà fait leur doctrine. Ce n'est point parce que c'étoit une Religion nouvelle que ce Prince crut devoir la proscrire. Il seroit absurde de le supposer, puisque chacun au Japon avoit toujours eu la liberté de choisir son culte & ses Dieux. Ce pays étoit de tout tems ouvert à toutes les Religions, à toutes les superstitions étrangeres; on y comptoit alors douze sectes différentes, & une de plus ou de moins devoit paroître un objet très-peu important. Mais on pensa qu'il seroit dangereux de tolérer celle-ci, parce qu'elle étoit elle-même intolérante & persécutrice.

Le Monarque Japonois étoit probablement instruit des cruautés inouies, des atrocités de toute espece, que les voisins des Portugais, l'évangile à la main & des Moines à leur tête, avoient commises dans le même siecle au Mexique & au Pérou. Il

vers les pays qu'ils découvriroient : à l[illegible]
que conséquemment le Japon se trouv[illegible]
dans cette singulière division, dont c[illegible]
[illegible], dit qu'ils ne auroient [illegible]
comme les Espagnols avoient déjà fait [illegible]
qu'elles accordoit les Indes occidentale[illegible]

Si, comme on a lieu de le croire, le [illegible]
avoit connoissance de tous ces évènem[illegible]
un demi-siècle avant qu'il régnât, la [illegible]
[illegible] successivem[illegible]
Taïcon qu'il prit de former son Empire [illegible]
peuples, & [illegible] extirper le Ch[illegible]
Si l'on [illegible] qu'il igno[illegible]
qui s'étoit passé dans l'Amérique [illegible]
[illegible] admirer la pénétration [illegible]
[illegible] que cette Relig[illegible]
[illegible] dans les deux les [illegible]
les guerres civiles qu'il [illegible]
[illegible] qu'étoient déjà les E[illegible]

respect qu'on leur devoit, tout acheva d'irriter vivement ce Monarque.

Le premier édit qu'il publia contre les Chrétiens, fut donné en 1586, c'est-à-dire, dans le tems même où la Religion qu'il proscrivoit chez lui remplissoit la France de sang & de carnage, armoit la Ligue contre le grand *Henri*, poursuivoit à la tête des armées les Protestants échappés aux poignards de la Saint-Barthélemi, dévouoit les Rois à l'anathême, & canonisoit les Moines dont elle avoit fait leurs assassins. Voilà comme dans ce siecle d'ignorance & de fanatisme nos Prêtres souilloient par leurs crimes la plus pure des Religions, & la rendoient odieuse à ceux qui n'étoient pas assez éclairés pour distinguer la sainteté de l'Évangile de la scélératesse de ses Ministres.

Cependant les soins qu'exigeoient toutes les parties d'un nouveau Gouvernement, & la multitude d'objets qui partageoient l'attention du nouvel Empereur, dans la grande révolution qu'il venoit de faire, ne lui permirent pas de veiller beaucoup à l'exécution de son édit contre les Chrétiens. Quelques persécutions ne firent qu'en augmenter le nombre, & *Taiko* mourut en 1598. Il laissa la régence de l'Empire & la tutele de son fils encore enfant, à *Ijéjas*, l'un de ses favoris : mais ce perfide, qui joignoit à de grandes qualités une ambition plus grande encore, vit à peine le jeune Prince atteindre

plice. Alors le Gouvernement s'arma d'une rigueur nouvelle ; les Chrétiens furent poursuivis par-tout avec fureur, & la persécution ne finit qu'à l'extinction totale du Christianisme au Japon. Les Portugais en furent bannis pour jamais, & l'on en ferma l'entrée à toutes les nations étrangeres.

Les Hollandois seuls furent exceptés de la loi générale. Comme ils avoient eu la bassesse de prêter leur secours pour exterminer quarante mille Chrétiens réfugiés dans une forteresse, on leur permit de continuer à commercer avec cet Empire, mais ce fut aux conditions les plus avilissantes. Il est même incroyable que l'appât d'un gain, devenu assez modique, puisse encore à présent les engager à se soumettre chaque année à de pareilles humiliations. Dès qu'ils arrivent, on les enferme dans une isle dont ils ne peuvent sortir ; on s'empare de leurs vaisseaux, on les désarme, on en transporte les canons, les voiles & tous les agrêts dans l'arsenal impérial ; on décharge leurs marchandises, on y met le prix, & l'on assigne quelques semaines, pendant lesquelles seulement il est permis aux Japonois d'aller faire avec eux des marchés & des échanges, sous l'inspection d'une garde sévere. Le voyage qu'ils font annuellement à la Cour, où ils sont conduits bien plus en prisonniers qu'en ambassadeurs, ne doit pas dédommager leur amour-propre de tous les opprobres qu'ils ont à souffrir. Cette prétendue am-

(31.)

Peuples, rendez-en grace au Sage de la Chine:
Ce changement heureux n'est dû qu'à sa doctrine.
Fille de la raison, elle entraîne les cœurs, &c.

Acte III, scene 4.

Les livres de *Confucius* furent apportés à la Cour du cinquante-sixieme Dairi, l'an 864 de l'ere chrétienne, & leur lecture y fit beaucoup de plaisir.

La doctrine de ce Philosophe est tout ce que la raison abandonnée à elle-même pouvoit alors produire de plus parfait. Sa morale, il est vrai, ne paroît appuyée que sur une base purement humaine; mais elle n'en est ni moins simple ni moins belle. C'est proprement la loi naturelle dégagée de toute sorte de superstitions. *Pourquoi*, dit ce grand homme dans un de ses livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les Lettrés? C'est que le peuple est gouverné par les Bonzes.*

(32.)

Recherchons les talents, approchons-les de nous;
L'art est de les placer. Dans le rang où nous sommes;
Un prince est toujours grand s'il aime les grands hommes.

Acte III, scene 4.

C'est ce qui fit la gloire de *Louis XIV*, & ce qui

[illegible]

il a loué *Colbert*, peut-il n'être pas animé du desir de l'imiter ? Sans doute cet éloge éloquent repose toujours sur sa table, & dit sans cesse à son auteur : *voici la piece sur laquelle tu as consenti à être jugé. Prends & lis ; songe aux engagements que tu as contractés à la face de la nation, dans le sanctuaire des lettres, & regarde tout ce que l'on doit attendre d'un Directeur-général des finances qui a composé ce superbe morceau* (27).

« Quand on a marché quelque tems dans la carriere de la vie, quand on a réfléchi sur les jouissances que l'homme poursuit, on a vu combien » sont courtes & bornées celles qui n'ont pour » objet que nous-mêmes. On ne peut étendre » son existence qu'en s'attachant à celle des autres » par la bienfaisance. Venez le témoigner, ames » sensibles, qui vous nourrissez de ce plaisir, & » qui, dans la proportion de vos forces, vous ap» prochez du malheur pour le plaindre & pour le sou» lager ! Mais quelle comparaison entre vos moyens » & ceux qui reposent entre les mains d'un admi» nistrateur des finances ? Le cœur s'enflamme en y » refléchissant. Oh ! quel plaisir dans le recueille» ment de la solitude & dans le silence de la nuit, » lorsque l'univers sommeille hormis celui qui veille

(27) Éloge de *Jean-Baptiste Colbert*, Discours qui a remporté le prix de l'Académie françoise en 1773, page derniere.

» quer, comme lui, vos talents au bonheur des » hommes ; venez apprendre à profiter de cette » vie qui s'enfuit. Heureux qui peut, comme *Col-* » *bert*, l'envisager sans regret, & du haut du séjour » éternel entendre dans tous les siecles les bénédic- » tions de son pays, & les applaudissements de l'u- » nivers ! »

(33.)

On verroit les talents, les arts humiliés,
Les Philosophes craints, proscrits, calomniés.

Acte III, scene 4.

« A ce mot de Philosophes, je m'arrête, dit *Apollonius* dans l'*Éloge de Marc-Aurele*, ouvrage admirable, fait pour mériter à M. *Thomas* la reconnoissance de tous les bons Rois, & pour exciter la haine & l'effroi de tous les Ministres corrompus : car ceux-ci ne peuvent rester auprès du trône, si la lumiere en approche, & ils se rendent l'affreuse justice de penser qu'on conspire leur ruine, dès qu'on parle aux Souverains de devoir & de vertu. « Quel » est ce nom, sacré dans certains siecles, & abhorré » dans d'autres ; objet tour-à-tour & du respect & » de la haine, que quelques Princes ont persécuté » avec fureur, que d'autres ont placé à côté d'eux » sur le trône ? Romains, oserai-je louer la Philoso- » phie dans Rome, où tant de fois les Philosophes

» tude ? Je prends les Dieux à témoin que ce n'eſt
» point le ſouvenir d'un lâche intérêt qui dans ce
» moment me fait louer mon Empereur. Si pendant
» ſoixante ans je n'ai ni aſpiré à des honneurs, ni
» brigué des richeſſes ; ſi, aimé de *Marc-Aurele*,
» j'ai juſtifié mon pouvoir par ma conduite ; ſi,
» outragé quelquefois, je n'ai jamais répondu à la
» haîne que par des bienfaits, & à la calomnie que
» par mes actions ; j'ai peut-être le droit de parler
» de tout ce que ce grand homme a fait pour la phi-
» loſophie & pour les lettres. Je ne ſais ſi elles au-
» ront encore un jour des ennemis dans Rome ; je
» ne ſais ſi la proſcription & l'exil deviendront en-
» core notre partage ; mais dans aucun tems, on ne
» pourra étouffer en nous le cri de la nature qui
» nous avertit que les peuples ont le droit d'être
» heureux. Nous pleurerons ſur les maux du genre
» humain ; & lorſqu'en quelque partie du monde
» il s'élevera un Prince comme *Marc-Aurele*, qui
» annoncera qu'il veut placer avec lui ſur le trône
» la morale & les lumieres, du fond de nos re-
» traites nous lèverons tous enſemble nos mains
» pour remercier les Dieux. Ici je voudrois pouvoir
» ranimer ma voix tremblante. *Marc-Aurele* du haut
» du Capitole donne le ſignal. Tous ceux qui, dans
» toutes les parties de l'Empire, aiment & cher-
» chent la vérité, accourent autour de lui. Il les en-

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Ce satirique hebdomadaire, en rendant compte (28) des *Œuvres de Séneque le Philosophe, traduites par feu M. la Grange*, tombe d'abord sur l'éditeur de cet ouvrage, & lui reproche d'être *à deux genoux devant ce qu'il appelle les penseurs & les Philosophes, tant anciens que modernes. Nous le prions*, continue-t-il, *de résoudre cette simple question : Si ces gens-là sont d'aussi beaux génies qu'il le prétend, si ce sont des flambeaux de la vérité, s'ils sont utiles au bonheur du genre humain, comment est-il arrivé que leur apparition dans le monde a été l'époque de la chûte des lettres, de la corruption, de la barbarie ? Qu'on ouvre les histoires des Grecs & des Romains, & l'on y verra cette preuve de fait incontestable, que toutes les vaines subtilités ne pourront jamais affoiblir ni détruire. Aujourd'hui même (& nous le disons à regret, sans avoir le dessein d'injurier, encore moins de calomnier notre siecle) aujourd'hui que ces Messieurs jouissent de toute leur gloire, la décadence de la bonne & saine littérature n'est-elle pas sensible ?*

Il me semble que M. l'abbé se presse trop de pleurer sur nos ruines, & ce siecle ne me paroît point si digne de pitié. Il a produit les *Montesquieu*, les *Voltaire*, les *Rousseau*; il s'honore encore des *Buffon*, des *Diderot*, des *d'Alembert*, des *Marmon-*

(28) Affiches, annonces & avis divers, trente-quatrieme feuille hebdomadaire, du mercredi 26 Août 1778, p. 133.

Oui, Monſieur l'abbé *de Fontenai*, en parlant des traits de patriotiſme, de généroſité, de bienfaiſance, rapportés dans cet ouvrage, s'exprime ainſi : *La nation françoiſe en a produit plus que toute autre, & l'on doit même dire, à l'avantage de notre ſiecle, que l'égoïſme qu'on lui a tant reproché n'en a pas entiérement tari la ſource. On peut même être étonné que dans l'eſpace de cinquante-neuf années, il ſe ſoit paſſé tant de faits honorables pour l'humanité, leſquels rempliſſent deux gros volumes* (qui certainement ne les contiennent pas tous, & où l'on a oublié les plus intéreſſants.) C'eſt pourtant *dans l'eſpace de ces cinquante-neuf années* que la philoſophie a fait parmi nous les progrès dont s'afflige Monſieur l'abbé, & qui ſont, à ſon avis, *l'époque de notre corruption & de notre barbarie.*

Cet écrivain eſt donc tout-à-la-fois *Jean qui rit & Jean qui pleure.* C'eſt dans la même feuille qu'il déplore *la corruption*, *la barbarie de notre ſiecle*, & qu'il loue notre ſiecle d'avoir *produit* une multitude de traits de *patriotiſme*, de *généroſité*, & de *bienfaiſance* : c'eſt dans la même feuille qu'il gémit ſur *la décadence* de la nation françoiſe, & qu'il donne *à la nation françoiſe l'avantage ſur toute autre*, du côté des actes de *vertu* & de *véritable héroïſme.* On ne pouvoit mieux oppoſer l'éloge à la ſatyre, la conſolation à la douleur. L'oppoſition eſt même ſi forte, que beaucoup de lecteurs trouveront *Jean qui*

dans sa feuille du 30 Septembre de cette année, applaudir à une gravure où l'on a l'audace d'insulter la nation entiere, & de tourner en ridicule l'hommage public qu'elle a rendu à l'un des plus grands hommes dont elle se glorifiera jamais. La couronne que *Voltaire* avoit méritée par soixante-dix ans de travaux & de succès, la couronne que toute l'Europe lui décernoit depuis long-tems, & que la main de la reconnoissance, de l'amitié & des graces lui présenta le 30 Mars dernier, au milieu des transports & des acclamations de Paris assemblé, cette couronne lui est ici donnée par *Arlequin*. *La Folie à genoux, jouant du tambourin*, fait allusion aux applaudissements universels dont le spectacle retentit alors, & *Paillasse témoignant son admiration par l'attitude la plus respectueuse (il est prosterné)* représente tous les admirateurs de ce génie immortel, c'est-à-dire, la France & tout le monde littéraire. Voilà la gravure dont l'idée insolente & burlesque paroît *des plus plaisantes* (30) à Monsieur l'abbé *de Fontenai*. Elle est en effet digne de lui ou de *Nicolet*.

Si quelque jour cet honnête folliculaire venoit à passer par Ferney, & que les habitants le connussent, ils l'entoureroient en poussant les cris de l'indignation & de la vengeance. *Tu es*, lui diroient-

(30) Affiches du 30 Septembre 1778, n. 39, p. 156.

ils, dans les lieux où le grand homme que tu n'as cessé d'outrager, a passé les vingt dernieres années de sa vie à nous faire du bien, à secourir tous les infortunés. Vois ce village florissant, Voltaire en est le créateur. Regarde ces maisons, il les a bâties pour nous; il nous y a rassemblés; nous lui devons l'aisance & le bonheur dont nous jouissons. Tourne les yeux vers cette église, c'est lui qui l'a élevée. Contemple ce tombeau, il l'avoit fait construire pour qu'on y déposât sa cendre. C'est-là, s'il fût mort parmi nous, que nous aurions porté ses déplorables restes; nous les aurions arrosés des larmes de l'amour & de la reconnoissance, & les gémissemenes de notre douleur auroient empêché d'entendre les hurlements de tes pareils. Mais quoique cette tombe ait été privée du dépôt qu'elle attendoit, nous n'y venons pas moins pleurer notre protecteur & notre pere. Nous la montrerons à nos enfants, & nos enfants y pleureront comme nous. Prosterne-toi, malheureux, repens-toi; & si tu naquis pour dénigrer les

à-dire, *demeure des ames immortelles.* Ils répondent à la ſimplicité de cette Religion primitive du Japon, & ſe ſentent de la pauvreté des tems antiques. Ce ne ſont le plus ſouvent que de miſérables édifices de bois, cachés entre des arbres & des buiſſons, & ſans nulle décoration intérieure. On n'y trouve ordinairement qu'un miroir de métal, des morceaux de papier blanc, & quelquefois une châſſe où ſont les reliques du Cami. Ces temples ſont toujours fermés, excepté les jours de fêtes : mais on en peut voir le dedans par une fenêtre grillée. Ceux qui les viſitent, ſe contentent de faire une courte priere dans le veſtibule, de jetter quelque piece de monnoie dans un tronc deſtiné à cet uſage, & de frapper pluſieurs fois ſur la cloche de la porte, afin de réjouir le Dieu qui ſe plaît beauoup, dit-on, à entendre cette eſpece de muſique.

Les temples du Budſo, c'eſt-à-dire, des idoles étrangeres, dont les Bonzes ſont les Prêtres, portent le nom de *Tiras*, &, bien différents des temples des Camis, ſont pour l'ordinaire d'une étonnante magnificence. La plupart ſont ſoutenus par de ſuperbes colonnes de cedre, & renferment des idoles d'un grand prix & d'une hauteur prodigieuſe. On en compte trente-trois mille trois cents trente-trois dans un ſeul temple auprès de Méaco. Mais on voit à Méaco même un autre temple plus remarquable encore par l'idole coloſſale qu'il renferme. Le ſiege

(36.)

Un jour un malheureux, par la vague apporté,
Mourant sur le rivage à mes pieds fut jetté.
Je ne sais quel hasard voulut que, plus sensible,
Mon cœur à la pitié fut alors accessible:
Je daignai m'arrêter, & mes soins bienfaisans
Lui rendirent enfin l'usage de ses sens.

Acte IV, scene 12.

Ce qui doit mettre le comble à l'exécration que méritent les Bonzes, c'est que, non contents d'être eux-mêmes impitoyables, ils ont, selon le témoignage des Jésuites, altéré le caractere des Japonois naturellement bons & sensibles, & les ont rendus inhumains envers les malheureux. Les monstres vouloient recevoir seuls tous les dons, toutes les aumônes; dans cette vue ils ont persuadé à leurs compatriotes que les malades, les pauvres, tous ceux, en un mot, qui sont dans la souffrance & le malheur, doivent moins inspirer la pitié que l'horreur & le mépris. *Ces misérables*, disent-ils, *justement réduits à cet état par la colere des Dieux qui les punissent, sont indignes de compassion dans cette vie, & ne doivent pas attendre dans l'autre un sort plus heureux.* Aussi les obligent-ils, tant qu'ils peuvent, à se séparer de la société pour aller vivre & mourir loin de tout secours, au milieu des bois & des déserts, & dans l'horreur du désespoir.

On ne peut donc avec justice m'accuser d'avoir

peint de couleurs trop odieuses ces Moines qui, faisant seuls au Japon toutes les fonctions ecclésiastiques, sont, dans ma tragédie, comme dans l'histoire, appellés indifféremment du nom de *Prêtres*, ou de celui de leur ordre.

(37.)

Parti d'un autre monde, & des bouches du Tage,
Sur nos bords pleins d'écueils il avoit fait naufrage.
Acte IV, scene 12.

On ne convient ni de l'année ou les Européens découvrirent le Japon, ni du nom de celui ou de ceux à qui appartient cette découverte : ce qu'il y a de certain, c'est que ce furent des Portugais que la tempête jetta les premiers sur ces côtes, vers le milieu du seizieme siecle.

(38.)

Mais dès long-tems ici je prépare en silence

ne fais que mettre ſur la ſcene une vérité hiſtorique, connue de tout le monde.

Il n'y avoit pas trente ans que les Jéſuites étoient nés, & ils intriguoient déjà dans toute l'Europe. Tandis qu'en France ils attiſoient le feu du fanatiſme & ſervoient la Ligue, ils cherchoient à plonger l'Angleterre dans les mêmes horreurs. Sous prétexte d'inſtruire & de conſoler les Catholiques de ce royaume, ils les excitoient ſecrétement à la révolte; & dès l'année 1581, trois de ces peres y furent exécutés comme criminels d'État. Dès lors on conſpira fréquemment contre la vie de la Reine *Éliſabeth*; & toujours ceux qui devoient être ſes aſſaſſins, ſe trouvoient y avoir été animés & encouragés par des Jéſuites. Le pere *Garnet*, leur provincial, étoit depuis long-tems l'ame de tout ce qui ſe tramoit contre cette grande Princeſſe. Il obtint de Rome, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, deux bulles adreſſées, l'une au Clergé d'Angleterre, & l'autre au peuple Catholique. Le Pape y traitoit la Reine de *miſérable femme*, & ordonnoit qu'à ſa mort, ſans avoir égard au droit de la naiſſance, on ne reconnût pour Souverain que celui qui jureroit de faire régner avec lui la Religion Romaine.

Éliſabeth, inſtruite de ces complots, rendit en 1602 un édit pour chaſſer de ſes états tous les compagnons de Jéſus. Elle y déclare expreſſément qu'ils

point à l'ouverture du Parlement ; & cette lettre fit tout découvrir. On visita, par l'ordre du Roi, les souterreins qui étoient sous la salle; on les vit remplis de poudre, & on trouva un homme à la porte avec une mêche, & un cheval qui l'attendoit. Les chefs de la conjuration, ayant rassemblé une centaine de leurs complices, vendirent chérement leur vie : huit seulement furent arrêtés & exécutés. Les Jésuites *Oldocorne* & *Garnet* tenterent de s'échapper, mais sans pouvoir y réussir. Ils trempoient dans cet abominable complot, & ils avoient confessé & communié les conjurés, pour les affermir dans leur dessein. On instruisit le procès des deux Moines ; ils furent pendus, & leur société les mit, selon son usage, au nomb. des martyrs.

Le Pere *Davrigni*, dans les Mémoires de l'Europe, au dix-septieme siecle, prouve l'innocence & la sainteté de ses deux confreres par un miracle arrivé à la potence du Provincial *Garnet*, & qui, au sentiment de l'historien (31), ne peut être nié que par ceux *qui font profession de ne rien croire. Une goutte de son sang*, dit-il, *tombée sur une paille de bled, y représenta son visage avec des traits si bien marqués, qu'on le reconnoissoit au premier coup d'œil.* Il faut être bien dépourvu de preuve & de sens, pour écrire une pareille ineptie, ou il faut être Jésuite

---

(31) Tome I, page 81, édition de Paris, 1757.

